This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07598705 1

DE LA MANIÈRE

D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER

LES BELLES LETTRES,

PAR RAPPORT A L'ESPRIT ET AU CŒUR,

PAR M. ROLLIN.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { HÉNÉE, impr.-libr., au bas du Pont Saint-Michel, n.° 3.
BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 31.

MDCCCV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
315131

DE LA MANIÈRE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES LETTRES.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, et que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir; on ne peut nier cependant que l'art et les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur (*a*), soit pour lui servir de guides, en lui donnant des règles sûres, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour

(*a*) Ego in his præceptis hanc vim et hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus; cùm, quò referenda sint, didicerimus. *Cic. de Orat. n.* 232.

316181

DE LA MANIÈRE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES LETTRES.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, et que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir; on ne peut nier cependant que l'art et les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur (*a*), soit pour lui servir de guides, en lui donnant des règles sûres, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour

(*a*) Ego in his præceptis hanc vim et hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus; cùm, quò referenda sint, didicerimus. *Cic. de Orat. n.* 232.

cultiver et perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

Ces préceptes (*a*), fondés sur les principes du bon sens et de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre et réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'était pas née de l'art, mais que l'art était né de l'éloquence.

Il est aisé par là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile et muette, et qu'ici, comme dans tout le reste (*b*), les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, et les y faire entrer.

(*a*) Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat. n.* 146.

(*b*) In omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta. *Quintil. l.* 2, *c.* 5.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, et à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses : aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, et à la composition.

Quintilien nous apprend que de son temps la seconde de ces trois parties était absolument négligée, et que les rhéteurs donnaient tout leur temps aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnait alors, qu'on appelait déclamation, et qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entraient dans un détail de préceptes très long, et dans des questions très épineuses, et souvent assez inutiles : et c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paraît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avait le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, et la plus capable de former

l'esprit des jeunes gens Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent; et il se vit obligé, malgré lui, de se conformer en public à une coutume qu'il avait trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeait la meilleure (*a*).

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, et à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture et l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens renfermées dans celle-ci.

(*a*) Ceterùm, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd et longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, etc. *Quintil. l. 2. c. 5.*

CHAPITRE PREMIER.

DES PRÉCEPTES DE RHÉTORIQUE.

La bonne manière d'apprendre la rhétorique, serait de la puiser dans les sources mêmes; je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron et Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, surtout des grecs, est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en Rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, et se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron et de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront. Car il serait, ce me semble, honteux qu'on sortît de rhétorique sans avoir quelque idée et quelque connaissance des

auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, et qui en montrent l'usage. On peut connaître le nombre des différentes parties du discours, celui des tropes et des figures, en savoir très exactement les définitions, et n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile et nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas: ce n'est là que comme le corps et l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison et qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans âme. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'est une des règles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, et rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte est fort bon et très nécessaire: mais les réflexions que Quinti-

lien y ajoute sont d'un bien plus grand prix. « Il est naturel, dit-il (*a*), qu'on se sente porté d'inclination pour ceux qui sont les plus faibles; et un juge religieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de surprendre sa religion, et dont il ne croit point devoir se défier. De là, ajoute-t-il, le soin qu'avaient les anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à la montrer et à l'étaler ».

Il en rapporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, et fondée sur la connaissance du cœur de l'homme. « Il ne sied jamais à personne, dit-il (*b*),

(*a*) In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos et impares ingeniis contrà agentium dixerimus..... Est enim naturalis favor pro laborantibus; et judex religiosus libentissimè patronum audit, quem justitiæ suæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multùm ab hac nostrorum temporum jactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

(*b*) Omnis suî vitiosa jactatio est, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè; affertque audientibus non fastidium modò, sed plerumque etiam odium. Habet enim mens nostra sublime quiddam, et erectum, et impatiens superioris. Ideoque abjectos, aut submittentes se, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; et quoties discessit æmulatio, succedit humanitas. At, quî

de se vanter soi-même : mais un
teur surtout a mauvaise grâce de t
vanité de son éloquence. Cela rel
ses auditeurs, et souvent mêm
rend odieux. Car il y a naturellen
dans le cœur de l'homme, je ne
quoi de grand, de noble, d'élevé,
fait qu'il ne peut rien souffrir
dessus de lui. C'est pourquoi nou
levons volontiers ceux que nous t
vons abattus, ou qui s'abaissent
mêmes; parce que cela nous do
un air de supériorité, et que cet
d'abaissement ne laissant plus de
à la jalousie, un sentiment nature
bonté en prend aussitôt la place.
contraire, celui qui se fait trop va
blesse notre orgueil, en ce que
croyons qu'il nous rabaisse et
méprise, et qu'il ne semble pas
s'élever lui-même, que faire descer
les autres au-dessous de lui ».

On met ordinairement la briè
entre les qualités que doit avoi
narration, et on la fait consister
dire que ce qu'il faut : *quantum*
sit. Si ce précepte n'est dévelop

se supra modum extollit, premere ac desp
creditur; nec tam se majorem, quàm mi
ceteros facere. *Quintil. l.* II. *c.* I.

il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, et peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien le met dans tout son jour. « Quand j'avertis (*a*) que la brièveté consiste à ne dire que ce qu'il faut, je ne prétends pas que l'orateur doive se borner à ce qui suffit pour exposer simplement le fait. La narration, pour être courte, ne doit pas manquer de grâces : autrement elle serait sans art, et ennuierait ; car le plaisir trompe et amuse, et ce qui plaît paraît moins durer : de même qu'un chemin riant et uni, quoique plus long, fatigue moins qu'un chemin plus court qui serait escarpé ou désagréable ».

On sent bien que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, (*b*) et

(*a*) Quantum opus est autem, non ita solùm accipi volo, quantum ad judicandum sufficit : quia non inornata debet esse brevitas, alioqui sit indocta. Nam et fallit voluptas, et minùs longa quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molle iter, etiamsi est spatii amplioris, minùs fatigat quàm durum arduumque compendium. *Quint. l.* 5. *c.* 2.

(*b*) His omnibus admiscebitur dicendi ratio, quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ possit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, et omnem succum ingenii bibunt, et ossa detegunt. *Quintil. Proœm. l.* 1.

servent même à former et à nourrir le style : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue et si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, et qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force, ni agrément.

M. Hersan, ancien professeur au collége du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, et qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avait composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avait fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les anciens. Mais il faudrait un temps trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvénient : et d'ailleurs j'avoue qu'il me paraîtrait plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

Il me semble donc que pour ménager le temps, qui est fort précieux dans les études, il serait à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée; qui fût courte, nette, précise; qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux

préceptes quelques réflexions et quelques exemples, et qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, et même de Longin, dont on a une si bonne traduction. On lirait aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits, et ils pourraient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année: et le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moyen en effet que des écoliers, presque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connaissance et dans l'usage de la langue latine, et pour l'ordinaire peu laborieux, puissent, dans un espace si court, saisir les préceptes d'un art si important?

Les Romains avaient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menait à tout ce qu'il

y avait de plus grand, la jeunesse dont on prenait quelque soin s'y appliquait sérieusement, et passait plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on se relâchait quelquefois de cette excellente discipline, et des pères ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les poussaient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées; comme s'il était aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat: au lieu que s'ils les avaient fait passer par les différens degrés des études ordinaires; s'ils leur avaient laissé le temps de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un style exact et correct, ils les auraient mis en état de soutenir dignement tout le poids et toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA COMPOSITION.

C'est surtout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, et qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, et qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas et une provision des termes et des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire; en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, et de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matières de Composition.

Les matières de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur-le-champ, et les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer; ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, et qui ne demande presque que d'être étendue et ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile; et je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnaîtra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour

l'invention, que de les faire ainsi composer de temps en temps en sa présence, en les interrogeant de vive voix, et leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

Il est naturel de commencer par les matières les plus faciles, et le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables; et pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phèdre, qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phèdre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville et le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très simples, ensuite plus ornées: des lieux communs; des parallèles, soit entre de grands hommes d'un caractère différent dont on leur aura appris l'histoire; soit entre différentes professions, comme on voit que Cicéron, dans son

plaidoyer pour Murena, compare ensemble l'art militaire et la jurisprudence; soit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup, et donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique; et par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

Les matières de composition, soit latines, soit françaises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, et c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur aplanir dans le commencement toutes les difficultés, et leur donner des matières proportionnées à leurs forces, et qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque temps exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, et leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accou-

instit. l. 7.

tumer peu-à-peu à marcher seuls et sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse et d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, et de rien trouver d'eux-mêmes. C'est à-peu-près ce que nous voyons que font les oiseaux (*a*). Tant que leurs petits sont tendres et faibles, ils leur apportent à manger; quand ils sont devenus un peu plus forts, la mère les accoutume à sortir du nid, et leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour; enfin, quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor, et les abandonne à eux-mêmes.

Entre les devoirs du professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importans, et n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait

(*a*) Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos partiuntur: at cum visi sunt adulti, paululum egredi nidis, et circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent: tum expertas vires libero cœlo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l.* 2. *c.* 7.

lib. 2. c. 4. Quintilien sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, et peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront surtout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, et d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit et de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude et la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avait parlé de deux sortes de narrations: l'une sèche et sans grâce, l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. « C'est un défaut, dit-il (*a*), de part et d'autre: le premier pourtant, qui marque disette et stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance et de richesse. Car il ne faut ni exiger ni attendre un discours parfait

(*a*) Vitium utrumque: pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, et satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur.... Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa. Facile remedium est ubertatis: sterilia nullo labore vincuntur..... *Quintil. l.* 2. *c.* 4.

d'un enfant: mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, d'un esprit qui sait produire de lui-même et faire de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Je ne hais point que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher: je veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, plein d'indulgence pour ses tendres élèves, leur donne une douce nourriture, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de plus agréable et de plus fleuri, comme d'un lait délicieux..... Permettons-leur de s'égayer un peu, de prendre quelques hardiesses, d'inventer, et de se plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs productions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On remédie facilement au trop d'abondance, mais la stérilité est un mal sans remède ».

« Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute Quintilien (*a*), savent bien que je ne

(*a*) Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit: *Volo enim se efferat in adolescente fecunditas.* Quapropter imprimis evitandus, et in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quam teneris adhuc plantis siccum et sine humore ullo solum. Inde fiunt humiles statim, et velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro sanitate, et judicii loco

. 2. c. 4. Quintilien sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, et peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront surtout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, et d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit et de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude et la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avait parlé de deux sortes de narrations: l'une sèche et sans grâce, l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. « C'est un défaut, dit-il (*a*), de part et d'autre: le premier pourtant, qui marque disette et stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance et de richesse. Car il ne faut ni exiger ni attendre un discours parfait

(*a*) Vitium utrumque: pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nèc exigi, nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, et satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur.... Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa. Facile remedium est ubertatis: sterilia nullo labore vincuntur..... *Quintil. l.* 2. *c.* 4.

d'un enfant: mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, d'un esprit qui sait produire de lui-même et faire de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Je ne hais point que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher: je veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, plein d'indulgence pour ses tendres élèves, leur donne une douce nourriture, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de plus agréable et de plus fleuri, comme d'un lait délicieux..... Permettons-leur de s'égayer un peu, de prendre quelques hardiesses, d'inventer, et de se plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs productions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On remédie facilement au trop d'abondance, mais la stérilité est un mal sans remède ».

« Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute Quintilien (*a*), savent bien que je ne

(*a*) Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit: *Volo enim se efferat in adolescente fecunditas.* Quapropter imprimis evitandus, et in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quam teneris adhuc plantis siccum et sine humore ullo solum. Inde fiunt humiles statim, et velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro sanitate, et judicii loco

fais ici que suivre son sentiment. Voici comme il s'en explique au second livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il, *qu'un jeune homme donne carrière à son esprit, et qu'il montre de la fécondité.* La sécheresse dans les maîtres n'est donc pas moins à craindre, surtout pour les enfans, que ne le sont des terres arides et brûlées pour de jeunes plantes. Un jeune homme entre leurs mains rampe toujours, et n'ose rien hasarder au-dessus de la portée la plus commune. Ce qui n'est que maigreur, leur paraît santé; et ce qu'ils appellent jugement, est pure faiblesse. Ils se persuadent qu'il suffit d'être exempt de défauts : mais par là même ils tombent dans un grand défaut, qui est de manquer de perfections ».

« Je dois avertir (*a*) aussi que rien n'abat si fort l'esprit des enfans, que d'avoir un maître trop sévère et trop

infirmitas est : et dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Lib.* 2. *cap.* 4.

(*a*) Ne illud quidem quod admoneamus indignum est, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis severitate deficere. Nam et desperant, et dolent, et novissimè oderunt; et, quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Lib.* 2. *Cap.* 4,

difficile à contenter. Car ils se chagrinent, ils désespèrent du succès, et ils prennent enfin l'étude en aversion: ou, ce qui leur nuit autant, la frayeur qu'ils ont de dire mal les glace à tel point, qu'ils ne tentent pas même de bien dire ».

« Qu'un maître (*a*), surtout par rapport à cet âge, s'applique donc particulièrement à se rendre agréable, afin d'adoucir par des manières insinuantes ce qu'il y a de dur dans la correction. Louer un endroit, trouver un autre supportable, changer celui-ci, et dire pourquoi il le change; raccommoder celui-là en y mettant un peu du sien: voilà comme il doit s'y prendre ».

« La différence de l'âge (*b*) en doit mettre aussi dans la manière de corriger les compositions, et l'on doit

(*a*) Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor: ut, quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur: laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione; illuminare interponendo aliquid sui. *Ibid.*

(*b*) Aliter autem alia ætas emendanda est, et pro modo virium exigendum et corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc: venturum tempus quo idem non permitterem. Ita et ingenio gaudebant, et judicio non fallebantur. *Lib.* 2. *cap.* 4.

demander plus ou moins, selon que les écoliers sont plus ou moins avancés. Pour moi, quand je voyais des enfans qui égayaient un peu trop leur style, et dont les pensées étaient plus hardies que solides : quant à présent, leur disais-je, cela est bien; mais il viendra un temps que je ne vous passerai pas la même chose. Par là ils se trouvaient flattés du côté de l'esprit, et n'étaient point trompés du côté du jugement ».

Je n'ai rien à ajouter à de si excellentes réflexions, sinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs et des qualités d'un bon maître. « Qu'il ne refuse point aux jeunes gens (*a*), dit-il, la louange qu'ils méritent; mais aussi qu'il ne la prodigue pas : car l'un jette dans le découragement, et l'autre donne une sécurité dangereuse. Quand il trouvera quelque chose à corriger, qu'il ne soit ni amer, ni of-

(*b*) In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus : quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumeliosus. Nam id quidem multos a proposito studendi fugat, quod quidam sic objurgant, quasi oderint. *Quintil. l.* 2. *c.* 2.

fensant. Rien ne leur donne tant d'aversion pour l'étude, que de se voir continuellement repris avec un air chagrin, qui semble venir d'un esprit de haine ».

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître, en corrigeant les compositions de ses écoliers est de ne se pas contenter de blâmer les expressions et les pensées qui lui paraîtront mauvaises, mais d'en rendre en même temps la raison, et d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur-le-champ quelques phrases, quelques périodes, qui relèvent et embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de temps en temps des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles, et surtout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer et de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos et avec mesure, et par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation et l'amour du travail.

Cette émulation est un des grands avantages des colléges; et Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

Un enfant, dit-il (*a*), ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui enseigne; mais dans les écoles il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira: l'amour de la gloire lui donnera de l'émulation; il aura honte de céder à ses égaux; il voudra même surpasser les plus avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits; et quoique l'ambition soit un vice, on en peut tirer du bien, et la rendre utile ».

Il parle ensuite de la coutume de

(*a*) Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipientur: in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi: proderit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria: excitabitur laude æmulatio: turpe ducet cedere pari, pulcherrima superasse majores. Accendunt omnia hæc animos et licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est. *Quintil. l.* 1. *c.* 3.

distribuer

distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, et il ne manque pas de jeter, à son ordinaire, de l'agrément et de l'esprit dans des choses qui paraissent si petites et si communes. « On établissait (*a*), dit-il, régulièrement des examens pour juger du progrès des écoliers: et quels efforts ne faisions-nous point pour remporter la palme? Mais d'être le premier de la classe et à la tête des autres, c'était surtout ce qui faisait l'objet de notre ambition. Au reste, ce n'était point une affaire décidée sans retour et pour toujours: à la fin du mois, celui qui avait été vaincu pouvait prendre sa revanche, et renouveler la dispute, qui n'en devenait que plus échauffée. Car l'un, dans l'attente d'un nouveau combat, n'oubliait rien pour conserver son avantage; et l'autre trouvait dans sa honte et dans sa douleur des

(*a*) Hujus rei judicia præbebantur; ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat: tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat; et dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis seriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Lib.* I. *cap.* 3.

forces pour se relever de sa défaite. Je puis assurer que cela nous donnait plus de courage et d'envie d'apprendre, que ni les exhortations de nos maîtres, ni la vigilance de nos surveillans, ni les vœux empressés de nos parens ».

Me serait-il permis de mêler mes réflexions et mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, et qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avais ajouté une qui m'était d'un grand secours; c'était de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auraient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois, pour remporter le prix, il fallait avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparais des plus forts, et leur proposais aussi des récompenses. Par là je tenais toujours la classe en haleine: toutes les compositions étaient travaillées comme celles où il s'agissait des places; et les écoliers étaient comme des soldats qui

attendent à chaque instant le signal du combat, et qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE II.

Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit.

Le moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit français. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours et les expressions, il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur-le-champ une partie de ce qu'il faudra dire, et la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit

ARTICLE PREMIER.

Des matières de Composition.

Les matières de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur-le-champ, et les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer; ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, et qui ne demande presque que d'être étendue et ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile; et je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnaîtra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour

l'invention, que de les faire ainsi composer de temps en temps en sa présence, en les interrogeant de vive voix, et leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

Il est naturel de commencer par les matières les plus faciles, et le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables; et pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phèdre, qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phèdre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville et le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très simples, ensuite plus ornées: des lieux communs; des parallèles, soit entre de grands hommes d'un caractère différent dont on leur aura appris l'histoire; soit entre différentes professions, comme on voit que Cicéron, dans son

plaidoyer pour Murena, compare ensemble l'art militaire et la jurisprudence; soit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup, et donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique; et par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

Les matières de composition, soit latines, soit françaises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, et c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur aplanir dans le commencement toutes les difficultés, et leur donner des matières proportionnées à leurs forces, et qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque temps exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, et leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accou-

tumer peu-à-peu à marcher seuls et sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse et d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, et de rien trouver d'eux-mêmes. C'est à-peu-près ce que nous voyons que font les oiseaux (*a*). Tant que leurs petits sont tendres et faibles, ils leur apportent à manger; quand ils sont devenus un peu plus forts, la mère les accoutume à sortir du nid, et leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour; enfin, quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor, et les abandonne à eux-mêmes.

Entre les devoirs du professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importans, et n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait

(*a*) Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos partiuntur: at cum visi sunt adulti, paululum egredi nidis, et circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent: tum expertas vires libero cœlo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l.* 2. *c.* 7.

ib. 2. c. 4. Quintilien sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, et peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront surtout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, et d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit et de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude et la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avait parlé de deux sortes de narrations: l'une sèche et sans grâce, l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. « C'est un défaut, dit-il (*a*), de part et d'autre: le premier pourtant, qui marque disette et stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance et de richesse. Car il ne faut ni exiger ni attendre un discours parfait

(*a*) Vitium utrumque: pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, et satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur.... Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa. Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur..... *Quintil. l. 2. c. 4.*

d'un enfant: mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, d'un esprit qui sait produire de lui-même et faire de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Je ne hais point que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher: je veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, plein d'indulgence pour ses tendres élèves, leur donne une douce nourriture, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de plus agréable et de plus fleuri, comme d'un lait délicieux..... Permettons-leur de s'égayer un peu, de prendre quelques hardiesses, d'inventer, et de se plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs productions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On remédie facilement au trop d'abondance, mais la stérilité est un mal sans remède ».

« Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute Quintilien (*a*), savent bien que je ne

(*a*) Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit: *Volo enim se efferat in adolescente fecunditas.* Quapropter imprimis evitandus, et in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quam teneris adhuc plantis siccum et sine humore ullo solum. Inde fiunt humiles statim, et velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro sanitate, et judicii loco

fais ici que suivre son sentiment. Voici comme il s'en explique au second livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il, *qu'un jeune homme donne carrière à son esprit, et qu'il montre de la fécondité.* La sécheresse dans les maîtres n'est donc pas moins à craindre, surtout pour les enfans, que ne le sont des terres arides et brûlées pour de jeunes plantes. Un jeune homme entre leurs mains rampe toujours, et n'ose rien hasarder au-dessus de la portée la plus commune. Ce qui n'est que maigreur, leur paraît santé; et ce qu'ils appellent jugement, est pure faiblesse. Ils se persuadent qu'il suffit d'être exempt de défauts : mais par là même ils tombent dans un grand défaut, qui est de manquer de perfections ».

« Je dois avertir (*a*) aussi que rien n'abat si fort l'esprit des enfans, que d'avoir un maître trop sévère et trop

infirmitas est : et dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Lib.* 2. *cap.* 4.

(*a*) Ne illud quidem quod admoneamus indignum est, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis severitate deficere. Nam et desperant, et dolent, et novissimè oderunt; et, quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Lib.* 2. *Cap.* 4.

son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différens des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolens Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient: C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la

Cette émulation est un des grands avantages des colléges; et Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

Un enfant, dit-il (*a*), ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui enseigne; mais dans les écoles il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira: l'amour de la gloire lui donnera de l'émulation; il aura honte de céder à ses égaux; il voudra même surpasser les plus avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits; et quoique l'ambition soit un vice, on en peut tirer du bien, et la rendre utile ».

Il parle ensuite de la coutume de

(*a*) Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipientur: in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi: proderit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria: excitabitur laude æmulatio: turpe ducet cedere pari, pulchrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos et licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est. *Quintil. l.* 1. *c.* 3.

distribuer

distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, et il ne manque pas de jeter, à son ordinaire, de l'agrément et de l'esprit dans des choses qui paraissent si petites et si communes. « On établissait (*a*), dit-il, régulièrement des examens pour juger du progrès des écoliers: et quels efforts ne faisions-nous point pour remporter la palme? Mais d'être le premier de la classe et à la tête des autres, c'était surtout ce qui faisait l'objet de notre ambition. Au reste, ce n'était point une affaire décidée sans retour et pour toujours: à la fin du mois, celui qui avait été vaincu pouvait prendre sa revanche, et renouveler la dispute, qui n'en devenait que plus échauffée. Car l'un, dans l'attente d'un nouveau combat, n'oubliait rien pour conserver son avantage; et l'autre trouvait dans sa honte et dans sa douleur des

(*a*) Hujus rei judicia præbebantur; ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat: trioesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat; et dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis seriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Lib.* I. *cap.* 3.

forces pour se relever de sa défaite. Je puis assurer que cela nous donnait plus de courage et d'envie d'apprendre, que ni les exhortations de nos maîtres, ni la vigilance de nos surveillans, ni les vœux empressés de nos parens ».

Me serait-il permis de mêler mes réflexions et mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, et qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avais ajouté une qui m'était d'un grand secours; c'était de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auraient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois, pour remporter le prix, il fallait avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparais des plus forts, et leur proposais aussi des récompenses. Par là je tenais toujours la classe en haleine: toutes les compositions étaient travaillées comme celles où il s'agissait des places; et les écoliers étaient comme des soldats qui

attendent à chaque instant le signal du combat, et qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE II.

Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit.

Le moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit français. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours et les expressions, il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur-le-champ une partie de ce qu'il faudra dire, et la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit

vis tantaque copia, quæ, non dic exornare, sed enarrare, C. Cæs res tuas gestas possit: tamen hoc firmo, et hoc pace dicam tua, nul in his esse laudem ampliorem, qu eam, quam hodierno die consecu es. Soleo sæpe ante oculos pone idque libenter crebris usurpare ser nibus, omnes nostrorum Imperator omnes exterarum gentium potenti morumquè populorum, omnes cla simorum Regum res gestas, cum nec contentionum magnitudine, numero prœliorum, nec varietate gionum, nec celeritate conficiendi dissimilitudine bellorum posse ferri: nec verò disjunctissimas te

ne pourront, César, soutenir la grandeur d exploits, loin d'y pouvoir ajouter un nou lustre par la manière de les raconter. J'os pendant assurer, et vous me permettrez de l ici en votre présence, que parmi tant d'ac si éclatantes, il n'en est point qui vous soit glorieuse que celle dont nous venons d'êtr témoins. Je pense souvent en moi-même, me fais un vrai plaisir de le publier, qu hauts faits de nos plus célèbres guerriers, des plus illustres potentats, ceux des plus queuses nations de l'univers, ne peuvent e en comparaison avec les vôtres, soit qu'on mine la grandeur des guerres, ou la mult des batailles, ou la variété des pays, ou l pidité du succès, ou la diversité des entrep Vous avez soumis par vos victoires un nombre de régions séparées les unes des a

citiùs cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus (1), *sed victoriis illustratæ sunt* (aliàs, *lustratæ sunt*). *Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim : sed tamen sunt alia majora.*

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paraître en rétablissant Marcellus; et l'on préfère celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

1re. RAISON. Un général n'a pas seul

par de vastes espaces, et vous les avez parcourues en conquérant avec autant de vîtesse qu'aurait pu faire un voyageur. Il faudrait s'aveugler volontairement pour ne pas convenir que de tels exploits ont une grandeur qui passe presque tout ce que nos idées nous en peuvent représenter. Il y a néanmoins encore quelque chose de plus grand et de plus admirable.

(1) Montesquieu a imité ce passage de Cicéron, dans son chapitre sur Alexandre: *Esprit des Lois. Liv. X.* « Les marches d'Alexandre sont si rapides, que vous croyez voir l'Empire de l'Univers *plutôt le prix de la course*, comme dans les jeux de la Grèce, *que le prix de la victoire* ».

* *Domuisti gentes immanitate bar*
baras, multitudine innumerabiles
locis infinitas, omni copiarum gener
abundantes: sed tamen ea vicisti quæ
et naturam et conditionem ut vinc
possent habebant. Nulla est enim tant
vis, tanta copia, quæ non ferro a
viribus debilitari frangique possit. Ve
rùm animum vincere, iracundiam co
hibere, victoriam temperare, adversa
rium nobilitate, ingenio, virtute præ
tantem, non modo extollere jacentem
sed etiam amplificare ejus pristinam
dignitatem: hæc qui faciat, non ego
eum cum summis viris comparo, sed
simillimum Deo judico.

3e. RAISON. Il y a dans les combat quelque chose de tumultueux, qui

* Vous avez soumis des peuples innombrables répandus en beaucoup de pays différens, formidables par leur férocité, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire pour se défendre. Mais après tout vous n'avez vaincu pour lors que ce qui était de nature et de condition à être vaincu; car il n'est rien de si puissant ni de si redoutable, dont le fer et la force ne puissent enfin venir à bout. Mais se dompter soi-même, étouffer son ressentiment, mettre un frein à la victoire, relever un ennemi abattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, et non-seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'était avant sa chute: en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux Dieux.

même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sais quel trouble; au lieu que les actions de bonté et de clémence flattent agréablement l'esprit, et gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, C. Cæsar, bellicæ tuæ laudes, celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium litteris atque linguis; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet: sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur et tubarum sono. At verò cùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim quæ est inimica consilio, et in victoria quæ naturâ insolens et superba est, aut audimus aut legimus:*

* Vos conquêtes, César, se liront à la vérité dans nos annales, et dans celles de presque tous les peuples, et la postérité la plus reculée ne se taira jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des guerres et des batailles, il arrive je ne sais comment que l'admiration qu'elles excitent, est en quelque sorte troublée par le cri tumultueux des soldats, et par le son éclatant des trompettes. Au contraire, le récit d'une action où paraissent la clémence, la douceur, la justice, la modération, la sagesse, principalement si elle est faite malgré la colère toujours ennemie des réflexions, et dans la victoire naturellement superbe et insolente; le récit,

quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpe, quos nunquam vidimus, diligamus?

* *Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque et os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentia complectemur? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum et suis sedibus.*

dis-je, de cette action, même dans des histoires qui sont feintes, produit en nous une si douce et si vive impression d'estime et d'amour pour ceux qui en sont les auteurs, que nous ne pouvons nous empêcher de les chérir, quand bien même nous ne les aurions jamais connus.

* Vous donc, que nous avons le bonheur de voir de nos yeux, dont nous connaissons les dispositions et les sentimens les plus intimes; vous, dont tous les desseins ne tendent qu'à conserver à la république tout ce que la fureur de la guerre a épargné : par quelles louanges, par quelles démonstrations de zèle et de respect pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance? Oui, César, tout est sensible ici à une telle générosité, même ces murailles, qui voudraient, ce semble, marquer leur allégresse de ce que vous allez leur rendre leur ancien éclat, et rétablir le sénat dans son ancienne autorité.

Matière de composition française, donnée par écrit.

Il s'agit de faire voir combien M. de Turenne faisait paraître de piété et de religion au milieu même des combats et des victoires.

L'orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, et de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, etc. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, et ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace et l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion et l'humilité ne paraissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisait paraître plus de piété. On l'a vu souvent s'écarter dans les bois, et malgré la pluie et la boue, se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisait dire la messe tous les

jours dans son camp, et y assistait avec une singulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le temps où le succès paraissait infaillible, et où de toutes parts on lui annonçait une victoire assurée, il réprimait la joie des officiers, en leur disant : « Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus ».

En faisant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, et on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

Matière précédente, traitée par M. Mascaron, dans l'oraison funèbre de M. de Turenne.

« Ne pensez pas, Messieurs, que notre héros perdît à la tête des armées et au milieu des victoires, ces sentimens de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatans où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de

son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différens des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolens Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient: C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la

sent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des grâces. Mais ce qui était l'effet d'une sage politique dans les temps malheureux où la vertu n'avait rien tant à craindre que son éclat, était en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art ».

« Il revenait de ses campagnes triomphantes, avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain, les peuples s'empressaient pour le voir. En vain dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes cette impression presque divine, qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque: toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la si-

tuation tranquille de son âme ; et il ne tenait pas à lui qu'on oubliât ses victoires et ses triomphes ». (Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât.* Ce peut être une faute d'impression).

4. *Fuite de la reine d'Angleterre sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivaient de fort près. Ce voyage était bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsqu'elle allait prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne. Pour lors tout lui était favorable : ici tout lui est contraire.

« La Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les

Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par Bossuet.

ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée ».

PARALLÈLES.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche et compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, et donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes : j'en rapporterai encore quelques exemples.

1. *Parallèle de M. de Turenne et de M. le cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenait des places, et

vainquait les ennemis, M. le cardinal de Bouillon convertissait les hérétiques et rétablissait les temples.

« Quelle était sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes, il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier les églises? Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre étendait la religion: l'un abattait des remparts, l'autre redressait des autels: l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël. Puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'État, et l'oncle avait part à ceux que le neveu rendait à l'Église ». Orai funèbi M. de renne, M Fléch

2. *Parallèle des maux violens, et des maladies de langueur.*

« Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'âme, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade.... Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a Orais funèbr Me. de M tausier, M Fléch

augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve que si elle avait été plus courte et plus rigoureuse ».

« En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toute sa constance. On sent beaucoup moins, à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux, et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée: les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affaiblit aussi bien que celui qui souffre ».

5. *Parallèle. La reine servant les pauvres à l'hôpital, et prenant part à la gloire et aux triomphes du roi.*

Oraison libre de reine, M. Flé- r.

« COMPAGNES fidèles de sa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans cette pompe chrétienne; plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus

glorieuse lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participait à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenait part à la gloire et aux triomphes de son époux ».

4. *Parallèle d'un juge méchant et d'un juge ignorant.*

« Il aurait cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentait ses intentions droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il ordinairement, qu'il y avait peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait. L'un pèche avec connaissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour ceux Oraison funèbre M. Lamoignon, par M. Fléch

surée. M. de Turenne alors leur dit: *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus si le Seigneur ne nous favorise;* et levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu seul.

L'orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières, et montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, et s'en regarde comme l'auteur; et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est due qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissait pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, et lui rapporte tout. Il faudra à chacun des parties mettre une pensée particulière.

« M. de Turenne a fait voir que le courage devient plus ferme, quand

il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès malgré les périls et les obstacles; et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit ».

« Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, et ne conçoit-il d'autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. Enfin, le courage arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle, et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie: Victoire. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère: *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise.* A ces

Com
d'Eint

mots il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent. »

« Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force: on se couronne de ses propres mains: on se dresse un triomphe secret à soi-même: on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang. Et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples, des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels »!

« C'est en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide. S'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde. S'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart, pour le mettre à couvert de toute insulte. S'il combat, il sait d'où il tire toute sa force; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne ».

J'ajouterai ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, et qui me paraissent fort propres à former le goût des jeunes gens, soit pour la lecture, soit pour la composition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les parallèles, les lieux communs. Pour en connaître tout l'art et toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, et les exprimer d'une manière commune et ordinaire: c'est ce que j'appelle réduire les choses à une pro-

à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du roi Louis XIV. *Toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui!* Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée: *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison..... et qu'elle fut capable de donner des conseils dans un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir!*

Oraison mèbre de . le Tel- er.

aison fu- bre de M. : Lamoi- ion.

aison fu- ire de M. Montau- .

M. Bossuet écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des grâces légères du discours, et quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal et se soutient moins, et c'est le caractère du style sublime; mais en récompense il enlève, il transporte. Les figures les

ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel: il fuyait les acclamations populaires; il rougissait de ses victoires; il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer ».

« C'est alors que dans les doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache; mais sa réputation le découvre: il marche sans suite et sans équipage; mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et

ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

3. *Réception honorable de M. de Turenne par le roi, au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, sous les empereurs, les plus grands capitaines, au retour de leurs campagnes, étaient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, et de rentrer de nuit dans la ville, de peur de blesser la jalousie du prince, qui les recevait très froidement; après quoi ils demeuraient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un roi qui le comblait de louanges, et l'aurait comblé de bienfaits, s'il l'avait voulu souffrir. Il revenait de ses campagnes comme un simple particulier qui retournerait d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudissemens de tout le peuple, ne faisaient aucune impression sur lui.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Mascaron.

« Permettez-moi de rappeler dans votre mémoire ces siècles funestes de l'empire romain, où il n'était pas permis aux particuliers d'être vertueux

et illustres, parce que les vices des princes ne laissaient ni vertu ni gloire impunies. Après avoir conquis des provinces et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il fallait à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, était tout l'accueil que le prince faisait à un homme qui venait de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur où il ne faisait que passer, il était rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves: *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turbœ servientium immixtus est*». Tacit.

« M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire; et l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi, valaient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fus-

la France une joie si universelle et si sensible, que M. de Turenne vaincu par la vérité, et soumis au joug de la foi.

« Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande âme, dites-nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel, à la conversion de ce prince, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque du pied des autels de l'agneau sacrifié vous les portâtes au pied de l'autel de l'agneau régnant dans la gloire ».

« Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers ; mais jamais homme ne songea moins aux applaudissemens des spectateurs ».

« Sa manière, sans avoir rien de dur, mettait pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée ».

« Aussi éloigné dans ses récits du faste de la modestie, que de celui de l'orgueil ».

« Que ne peut pas un grand maître, lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former ? A peine M. de Tu-

tuation tranquille de son âme ; et il ne tenait pas à lui qu'on oubliât ses victoires et ses triomphes ». (Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât.* Ce peut être une faute d'impression).

4. *Fuite de la reine d'Angleterre sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivaient de fort près. Ce voyage était bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsqu'elle allait prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne. Pour lors tout lui était favorable : ici tout lui est contraire.

« La Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les

Orai. funèbr. la rei d'Angle re, par Bossuet

avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connaître, pour me servir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confrères, que tout ce qu'il dit lui appartient; j'ajouterais volontiers, et la manière dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, et des descriptions très-naïves, mais très-vives.

« M. Dodart, dit-il, dans l'éloge de cet illustre académicien, était né d'un caractère sérieux; et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même, n'était pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissait paraître assez à découvert un fonds de cette joie sage et durable, qui est le fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. Cette disposition ne produit pas les emportemens de la gaîté, mais une douceur égale, qui cependant peut devenir gaîté pour quelques momens, et par une espèce de surprise; et de tout cela ensemble se forme un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, et que les dignités même ne donnent point ».

« M. de Vauban méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité ».

« A la forme de dialogue, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît que Cicéron a servi de modèle (il s'agit de la Philosophie de M. du Hamel) : mais on le reconnaît encore à une latinité pure et exquise; et, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines, dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques, qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenait. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir ».

« Il règne en cet ouvrage (la Recherche de la Vérité du P. Mallebranche) un grand art de mettre des vérités abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison.... La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination; au contraire il s'est toujours fort attaché à les décrier: mais il en avait naturellement une fort noble et fort vive, qui travaillait pour un ingrat malgré lui, et qui ornait la raison en se cachant d'elle ».

« La botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet..... Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser... Son

inclination dominante (de M. de Tournefort) lui faisait tout surmonter. Ces rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts *dans les Pyrénées*, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait, et où il passait des journées délicieuses ».

L'auteur des Eloges sait employer à propos certains traits d'histoire et d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre et raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

« On lui a reproché (à M. Parent) d'être obscur dans ses écrits; car nous ne dissimulons rien, et nous suivons en quelque sorte une loi de l'ancienne Egypte, où l'on discutait devant des juges les actions et le caractère des morts, pour régler ce qu'on devait à leur mémoire ».

« Un roi d'Arménie demanda à Néron un acteur excellent et propre à toutes sortes de personnages, pour avoir, disait-il, en lui seul une troupe entière. On eût pu dire de même avoir en M. de la Hire seul une académie entière de sciences ».

En parlant de M. Leibnitz qui avait embrassé presque toutes les sciences: « Nous sommes obligés de le partager ici, et pour parler philosophiquement, de le décomposer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en a fait qu'un seul; et du seul M. Leibnitz, nous ferons plusieurs savans ».

« Il alla (M. Fagon) en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert »; c'est-à-dire, le Jardin royal, qui était si dénué de plantes, que ce n'était presque plus un jardin.

S'il était permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourrait peut-être en soupçonner quelqu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif en forme de sentence, et qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit, devrait toujours aussi élever l'âme.

La

La même piété qui le rendait digne d'entrer dans l'Église, l'en éloignait.

La même cause qui l'éloignait, l'en rendait digne.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croyait, il le voyait; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, etc.

Je craindrais qu'un modèle si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam et subiti ictus sententiarum;* qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudissement, et qui étaient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos non-dum captabatur plausibilis oratio.* Epist. 100. Epist. 59.

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés : ils peuvent donner beaucoup de grâce, et même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'auteur dont il s'agit, et comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, et c'est cette raison qui m'oblige

ondes se courber sous elle, et soumet
toutes leurs vagues à la dominati
des mers ! Maintenant chassée, po
suivie par ses ennemis implacab
qui avaient eu l'audace de lui faire
procès, tantôt sauvée, tantôt pres
prise, changeant de fortune à cha
quart d'heure, n'ayant pour elle
Dieu et son courage inébranlab
elle n'avait ni assez de vents ni as
de voiles pour favoriser sa fuite p
cipitée ».

PARALLÈLES.

J'appelle ainsi les endroits où l'o
teur rapproche et compare ensem
des objets contraires ou différens.
sortes de peintures plaisent extrên
ment à l'esprit par la variété des in
ges qu'elles lui présentent, et donn
beaucoup d'agrément au discours.
en a déjà remarqué dans les descr
tions précédentes : j'en rapporte
encore quelques exemples.

1. *Parallèle de M. de Turenne et M. le cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant c
M. de Turenne prenait des places

vainquait les ennemis, M. le cardinal de Bouillon convertissait les hérétiques et rétablissait les temples.

« Quelle était sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes, il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier les églises? Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre étendait la religion: l'un abattait des remparts, l'autre redressait des autels: l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël. Puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'État, et l'oncle avait part à ceux que le neveu rendait à l'Église ».

Or
funè
M. c
renn
M Fl

2. *Parallèle des maux violens, et des maladies de langueur.*

« Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'âme, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade.... Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a

Ora
funèb
Me. de
taisier
M Fléc

augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve que si elle avait été plus courte et plus rigoureuse ».

« En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toûte sa constance. On sent beaucoup moins, à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux, et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée: les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affaiblit aussi bien que celui qui souffre ».

5. *Parallèle. La reine servant les pauvres à l'hôpital, et prenant part à la gloire et aux triomphes du roi.*

Oraison funèbre de la reine, par M. Fléchier.

« COMPAGNES fidèles de sa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans cette pompe chrétienne; plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus

glorieuse lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participait à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenait part à la gloire et aux triomphes de son époux ».

4. Parallèle d'un juge méchant et d'un juge ignorant.

« Il aurait cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentait ses intentions droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il ordinairement, qu'il y avait peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait. L'un pèche avec connaissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour ceux

Oraison funèbre de M. Lamoignon, par M. Fléchi

qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé ».

LIEUX COMMUNS.

Comme j'en ai déjà cité plusieurs, je n'en rapporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de lieutenant de police dans Paris, est important et difficile.

Fon-lle. « Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent; à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connaissance; et même, plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible; et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris, une consommation immense dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la

endroits (*a*), surtout les plus beaux, les relire avec attention, les comparer les uns avec les autres, en approfondir le sens et les beautés, se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moyen le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, et de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela (*b*) il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que Sénèque dit d'une vaste bibliothèque (*c*), qu'au lieu d'enrichir et d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le

(*a*) Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi sollicitudinem... Repetamus autem, et tractemus : et ut cibos mansos ac prope liquefactos dimittimus, quo faciliùs digerantur; ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita, et velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

(*b*) Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multùm legendum esse, non multa. *Plin. Epist.* 9. *l.* 7.

(*c*) Quo mihi innumerabiles libros et bibliothecas? .. Onerat discentem turba, non instruit; multòque satius est paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos. *Senec. de Tranq. anim. cap.* 9.

à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du roi Louis XIV. *Toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable : *Heureux qui n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui !* Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée : *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison..... et qu'elle fut capable de donner des conseils dans un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir !*

Oraison lèbre de le Tel- r.

ison fu- re de M. Lamoi- on.

ison fu- e de M. fontau-

M. Bossuet écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des grâces légères du discours, et quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal et se soutient moins, et c'est le caractère du style sublime ; mais en récompense il enlève, il transporte. Les figures les

plus vives lui sont ordinaires et comme naturelles.

Orai funèbre la rei d'Angterre.

« O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose! Enfin, il faut céder à votre sort ».

« Elle vit avec étonnement que quand l'heure fut arrivée, Dieu alla prendre comme par la main le roi son fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux (*a*), et où l'on voit sans jalousie ses concurrens ».

Il fait ainsi le portrait de Cromwel. « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par

(*a*) Plus amant illud regnum, in quo non timent habere consortes. *S. Augustin.*

il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement et simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

Il y a un autre genre d'écrire (*a*), tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique : c'est ce que l'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits; la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominait autrefois souverainement à Athènes et à Rome, et qui s'y était rendue maîtresse absolue des délibérations publiques;

(*a*) Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus; in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi et copiam admirate gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere passa sunt, sed hanc eloquentiam quæ cursu magno s nituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n.* 97.

Nam et grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla et sententiarum gravitate, et majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. *Orat. n.* 20.

Il emploie quelquefois les antithèses, mais elles deviennent sublimes dans son discours. « Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées (il s'agit de Charles Ier, roi d'Angleterre), si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif ». Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

M. Mascaron tient quelque chose du caractère des deux auteurs dont je viens de parler, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même temps beaucoup d'élégance et beaucoup de noblesse; mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, et moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art: peut-être aussi la nature y est-elle moins riche et moins hardie que dans le second.

« Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les Pontifes de la religion de Jésus-Christ ». Oraison funèbre de M. de Turenne

« M. de Turenne vainqueur des ennemis de l'Etat, ne causa jamais à

mier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre et de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière dont l'eau est claire et pure, et que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. Ier.

Du genre simple.

I. De ces trois genres d'écrire, le premier (*a*), qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paraisse. Comme le style qu'on y emploie est fort naturel, et qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; et quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins élo-

(*a*) Summissus est, et humilis, consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam otationis subtilitas, imitabilis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experienti minùs. *Orat. n. 76.*

quens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; et pour s'en convaincre (*a*), il ne faut qu'en faire l'essai; car, après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir (*b*). Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, et qui y sont le plus versés, reconnaissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse et solidité, et cependant d'une manière si simple et si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'Orateur, fait remarquer que (*c*), dans les autres arts, ce qui est le plus excellent est le plus éloigné de l'intelligence et de la portée du vulgaire;

(*a*) Ut sibi quivis speret idem, sudet multum, frustraque laboret ausus idem *Horat. de Art. poet.*

(*b*) Rem indicare, sermonis quotidiani, et in quemcumque etiam indoctiorum cadentis esse existimant: cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præstare minùs velint, an possint. Neque enim aliud in eloquentiâ cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

(*c*) In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum est, a vulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

au lieu qu'en matière d'éloquence, c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par-là que le style de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui règne dans les conversations ; mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui, par trop de raffinement ou par trop d'élévation, rendraient le discours obscur et inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber, est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation, n'est point, à proprement parler, la différence des termes ; car ils sont, à peu de chose près (*a*), les mêmes de part et d'autre, et soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur sait par l'usage qu'il en

(*a*) Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur ; sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. *Lib.* 3. *de Orat. n* 177.

« M. de Vauban méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité ».

« A la forme de dialogue, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît que Cicéron a servi de modèle (il s'agit de la Philosophie de M. du Hamel) : mais on le reconnaît encore à une latinité pure et exquise; et, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines, dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques, qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenait. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir ».

« Il règne en cet ouvrage (la Recherche de la Vérité du P. Mallebranche) un grand art de mettre des vérités abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison.... La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination; au contraire il s'est toujours fort attaché à les décrier: mais il en avait naturellement une fort noble et fort vive, qui travaillait pour un ingrat malgré lui, et qui ornait la raison en se cachant d'elle ».

« La botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet..... Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser... Son

clination dominante (de M. de Tour-fort) lui faisait tout surmonter. Ces chers affreux et presque inacces-bles qui l'environnaient de toutes rts *dans les Pyrénées*, s'étaient ngés pour lui en une magnifique ibliothèque où il avait le plaisir de ouver tout ce que sa curiosité de-andait, et où il passait des journées licieuses ».

L'auteur des Eloges sait employer propos certains traits d'histoire et antiquité, fort propres à apprendre x jeunes gens l'usage sobre et rai-nnable qu'on en doit faire dans la mposition.

« On lui a reproché (à M. Parent) être obscur dans ses écrits; car nous dissimulons rien, et nous suivons quelque sorte une loi de l'ancienne gypte, où l'on discutait devant des ges les actions et le caractère des orts, pour régler ce qu'on devait à ur mémoire ».

« Un roi d'Arménie demanda à éron un acteur excellent et propre toutes sortes de personnages, pour oir, disait-il, en lui seul une troupe tière. On eût pu dire de même avoir M. de la Hire seul une académie tière de sciences ».

En parlant de M. Leibnitz qui avait embrassé presque toutes les sciences « Nous sommes obligés de le partager ici, et pour parler philosophiquement de le décomposer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en a fait qu'un seul et du seul M. Leibnitz, nous ferons plusieurs savans ».

« Il alla (M. Fagon) en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert » ; c'est-à-dire, le Jardin royal, qui était si dénué de plantes, que ce n'était presque plus un jardin.

S'il était permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourrait peut-être en soupçonner quelqu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif en forme de sentence, et qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit, devrait toujours aussi élever l'âme.

La

La même piété qui le rendait digne d'entrer dans l'Église, l'en éloignait.

La même cause qui l'éloignait, l'en rendait digne.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croyait, il le voyait; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, etc.

Je craindrais qu'un modèle si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam et subiti ictus sententiarum;* qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudissement, et qui étaient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos non dum captabatur plausibilis oratio.* Epist. 100 Epist. 59

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés: ils peuvent donner beaucoup de grâce, et même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'auteur dont il s'agit, et comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, et c'est cette raison qui m'oblige

nir; au lieu que l'ode étant resserrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun risque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le temps de se réfroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi, un homme qui aurait à faire une longue course, devrait se ménager d'abord, pour ne pas épuiser trop tôt ses forces; et au contraire, celui qui n'aurait à fournir qu'une petite carrière, pourrait par un premier effort augmenter sa légèreté naturelle, et en achever plus rapidement sa course ».

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui règne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, et leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle qui est la plus naturelle et la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici, consiste dans une certaine naïveté et dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent (*a*) un nom qui est fort ex-

(*a*) Ipsa illa ἰσχνότης simplex et inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA LECTURE

ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déjà remarqué, en parlant des différens devoirs du professeur de rhétorique par rapport à l'éloquence, que cette partie était une des plus essentielles, et qu'on pouvait dire en un sens qu'elle renfermait toutes les autres. En effet, c'est en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, et qu'il apprend aux

découverte d'un tour heureux, d'une forme élégante, excitait presque autant d'intérêt que la découverte d'une grande idée. Le grammairien *Patru* était le souverain arbitre du goût. Les juges de cette école devaient être plus frappés d'un genre de beautés dont ils faisaient leur principale étude. Aujourd'hui, tout le monde avoue que Bossuet est le premier des orateurs: mais Fléchier reste encore le premier des rhéteurs.

*

jeunes gens à en faire eux-mêi
usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'ex
cation des auteurs conviennent s
doute, jusqu'à un certain point, à t
tes les classes; mais cependant e
appartiennent d'une manière plus
ticulière à la rhétorique, parce q
lors les jeunes gens ayant l'esprit
formé, sont aussi plus en état
profiter. Jusque-là on s'est plus ap
qué à leur apprendre les règles e
principes de la grammaire, et à l
faire remarquer l'exactitude, la pu
et l'élégance du langage. Mais (*a*
devoir propre du rhéteur, c'est de l
faire sentir l'économie d'un disco
les beautés qui s'y trouvent, et
défauts mêmes qui peuvent s'y
contrer.

« Il fera observer (*b*) comment

(*a*) Demonstrare virtutes, vel, si quand
incidat, vitia, id professionis ejus atque pro
qui se magistrum eloquentiæ pollicetur, ma
proprium est. *Quintil. l.* 2. *c.* 5.

(*b*) Quæ in procemio conciliandi judicis
quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliqu
consilium et quàm occulta calliditas: (na
ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab ar
non possit) : quanta deinceps in dividendo
dentia : quàm subtilis et crebra argument
quibus viribus inspiret, qua jucunditate per
cat, quanta in maledictis asperitas, in

ɔrde on se rend les auditeurs fa-
ibles ; quelle clarté il y a dans la
'ation ; quelle brièveté, quel air
incérité, quel dessein caché quel-
fois, et quel artifice : car ici le
et de l'art n'est guère connu que
maîtres de l'art : quel ordre en-
ɜ et quelle justesse dans la division ;
ıment l'orateur sait trouver avec
it et entasser les uns sur les autres
grand nombre de moyens et de
ɔnnemens ; comment il est tantôt
ément et sublime, tantôt au con-
re doux et insinuant ; quelle force
uelle violence il met dans ses in-
ives, quel sel et quel agrément
s ses railleries ; enfin, comment il
ue les passions, comment il se
l maître des cœurs, et tourne les
its selon qu'il lui plaît. De là pas-
à l'élocution, il leur fera remar-
: la propriété, l'élégance, la no-
ɜe des expressions ; en quelle
sion l'amplification est louable, et

itas : ut denique dominetur in affectibus, in pectora irrumpat, animumque judicis m iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione ndi, quod verbum proprium, ornatum, ıe : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei ria : quid speciosè translatum : quæ figura rum : quæ lenis et quadrata, virilis tamen ısitio. *Quintil. l.* 2. *c.* 5.

quelle est la vertu opposée ; la beauté des métaphores et les différentes figures, ce que c'est qu'un style coulant et périodique, mais pourtant mâle et nerveux ».

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de rhétorique, et des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer et à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence, et j'établirai dans cet article quelques règles générales de rhétorique qui me paraîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage ; je passerai ensuite aux observations principales que je crois que l'on doit faire dans la lecture des auteurs ; enfin, je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, et sur celle de l'Ecriture sainte.

Avant tout, je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle et rapide. Il faut revoir souvent les mêmes

pas bien pris le sens du premier mot: *Canius, homme riche, qui aimait son plaisir.* Ce n'est pas ce que signifie *homo cupidus.*

* *Invitat Canius postridiè familiares suos: venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ, quod sciam, inquit ille: sed hùc piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondum enim Aquillius, collega et familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas: in quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat,*

riche, qui aimait son plaisir, l'achète tout ce que l'autre voulut, et l'achète même toute meublée. On fait le contrat; voilà l'affaire consommée.

* Canius prie de ses amis de l'y venir voir dès le lendemain: Il s'y rend lui-même de fort bonne heure. Mais il ne voit ni pêcheurs, ni barques. Il demande à quelque voisin s'il était fête ce jour-là pour les pêcheurs. Nulle fête, que je sache, dit le voisin. Jamais on ne pêche ici; et hier je ne savais ce que tout cet appareil voulait dire. Voilà Canius en grande colère. Mais que faire? Car Aquillius, mon collègue et mon ami, n'avait pas encore établi ses formules contre le dol et la mauvaise foi. Or ce qu'on appelle *dol, mauvaise foi*, c'est, disait le même Aquillius, donner lieu à quelqu'un de s'attendre à une chose, et en faire une autre.

il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement et simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

Il y a un autre genre d'écrire (*a*) tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique : c'est ce que l'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits; la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominait autrefois souverainement à Athènes et à Rome, et qui s'y était rendue maîtresse absolue des délibérations publiques;

(*a*) Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus; in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi et copiam admirata gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere passa sunt, sed hanc eloquentiam quæ cursu magno s. nituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n.* 97.

Nam et grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla et sententiarum gravitate, et majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. *Orat. n.* 20.

c'est elle qui enlève et qui ravit l'admiration et les applaudissemens; c'est elle qui tonne, qui foudroie, et qui, semblable à un fleuve rapide et impétueux (*a*), entraîne et renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième genre (*b*), qui tient comme le milieu entre les deux autres, qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second; qui en approche, mais sans leur ressembler; qui participe de l'un et de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force et d'abondance que le pre-

(*a*) At ille qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et ripas sibi faciat, multus et torrens, judicem vel nitentem contrà ferat, cogetque ire quà rapit. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

(*b*) Est quidam interjectus, inter hos medius, et quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriusque particeps, vel utriusque, si verum quærimus, potiùs expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem et qualitatem. *Orat. n.* 21.

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum..... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid. n.* 91. 92.

Medius hic modus et translationibus crebrior, et figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

au lieu qu'en matière d'éloquence, c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par-là que le style de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui règne dans les conversations ; mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui, par trop de raffinement ou par trop d'élévation, rendraient le discours obscur et inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber, est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation, n'est point, à proprement parler, la différence des termes ; car ils sont, à peu de chose près (*a*), les mêmes de part et d'autre, et soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur sait par l'usage qu'il en

(*a*) Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur ; sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. *Lib.* 3. *de Orat. n* 177.

, et par l'arrangement qu'il leur ne, les tirer pour ainsi dire du mun, et leur prêter une grâce et élégance toute particulière, qui ndant est si naturelle, que chacun rait pouvoir facilement parler de ême sorte.

I. Quintilien, en expliquant une radiction apparente qui se trouve e deux passages de Cicéron sur atière que nous traitons ici, fait réflexion très judicieuse. « Cicéron, l (*a*), a écrit quelque part, que la ection consiste à dire de ces choses l semble que tout le monde pourraisément dire de même, à quoi moins on trouve plus de difficulté n ne pensait quand on vient à le er. Et dans un autre endroit il dit, l ne s'est point étudié à parler me chacun s'imaginerait pouvoir

Cicero quodam loco scribit id esse opti-, quod cùm te facilè credideris consequi imie, non possis: alio verò, non se id egisse, diceret quomodo se quilibet posse confideed quomodo nemo. Quod potest pugnare se videri. Verùm utrumque, ac meritò, tur. Causa enim modoque distat; quia simas illa, et velut securitas inaffectatæ ora-, mirè tenues causas decet; majoribus illud abile dicendi genus magis convenit. In ne eminet Cicero; ex quibus alterum impe- posse consequi credent, neutrum qui inant. *Quintil. lib.* II. *cap.* I.

le faire, mais comme personne n'oserait l'espérer : en quoi il semble se contredire. Cependant l'un et l'autre est fort juste ; car de l'un à l'autre il n'y a de distance que le sujet que l'on traite. En effet, cette simplicité, et cet air négligé d'un style naturel où il n'y a rien d'affecté, sied admirablement bien aux petites causes ; et le grand, le merveilleux convient fort aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités, dont l'une, à ce qu'il semble aux ignorans, est fort aisée à attraper ; mais au jugement des connaisseurs, ni l'une ni l'autre ne l'est ». On voit par là que le style simple doit être employé quand on parle de choses simples et communes, et qu'il convient surtout aux récits, et aux parties du discours où l'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. De là (*a*) venait cette attention des anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être s'il est visible, bien différente de l'ostentation et du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à

(*a*) Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime, dit-il, veut toujours de grands mots; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque, qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entends ici également et celui qui a plus d'étendue et se trouve dans la suite du discours; et celui qui est plus court et consiste dans des traits vifs et frappans: parce que dans l'une et dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser et de s'exprimer avec noblesse et grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le style simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, et rempli de grâces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, et même pour plaire; mais il ne produit point ces grands effets sans lesquels Cicéron compte l'éloquence pour rien (*a*). Comme ces beautés simples et naturelles n'ont rien de grand, et qu'on y voit un

(*a*) Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epist. ad Brut.*

nir; au lieu que l'ode étant re
dans d'étroites bornes, on ne
aucun risque à échauffer d'al
lecteur, qui n'aura pas le tem
réfroidir par la longueur de l'o
Ainsi, un homme qui aurait
une longue course, devrait se
ger d'abord, pour ne pas épui
tôt ses forces; et au contrair
qui n'aurait à fournir qu'une
carrière, pourrait par un prer
fort augmenter sa légèreté na
et en achever plus rapiden
course ».

V. On ne peut trop faire ren
aux jeunes gens le caractère
plicité qui règne dans les anc
faut les accoutumer à étudier
la nature, et leur répéter souv
la meilleure éloquence est ce
est la plus naturelle et la m
cherchée. Celle dont il s'agit i
siste dans une certaine naïveté
une élégance qui plaît extrêr
par cette raison-là même qu
cherche point à plaire. Les G
donnent (*a*) un nom qui est f

(*a*) Ipsa illa ἀφέλεια simplex et inaffec
quemdam purum, qualis etiam in fem
tur, ornatum. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornélius Balbus, où il avait inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui semblaient peu convenir à la majesté du lieu; ce qui ne serait point arrivé, dit notre rhéteur, s'il n'avait eu en vue que d'instruire les juges, et s'il s'était contenté d'un style simple et élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe et l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris et ces applaudissemens qui ne furent point libres et volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement et d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le temps de songer ni à ce qu'ils faisaient, ni au lieu où ils étaient. Pro Cornel. Balbo. n. 16.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons

ai usitata et ceteris similis fuis et oratio Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, et quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l.* 8. c. 3.

* *Tum Canius : Quæso, inquit, quid est hoc, Pythi ? Tantumne piscium, tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum, inquit ? Hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hìc aquatio : hac villa isti carere non possunt.*

** *Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa ? Impetrat. Emit homo cupidus et locuples tanti quanti Pythius voluit, et emit instructos : omina facit ; negotium conficit.* Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots, *homo cupidus et locuples*, sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison ; c'est qu'il en avait grande envie, et qu'il était fort riche. Le traducteur n'a

* Canius, tout surpris de ce qu'il voyait : Quoi, dit-il à Pythius, y a-t-il donc ici tant de poissons, et y voit-on tous les jours tant de barques de pêcheurs ! Tous les jours, dit Pythius. Il n'y a que ce seul endroit autour de Syracuse où l'on trouve du poisson, et où les pêcheurs puissent même venir prendre de l'eau ; et tous ces gens-là ne sauraient se passer de cette maison.

** Voilà Canius amoureux de la maison. Il presse Pythius de la lui vendre. Pythius paraît avoir bien de la peine à s'y résoudre ; il s'en fait beaucoup prier ; enfin il y consent. Canius, homme

pas

violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage pour ainsi dire et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement il dévore et consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur: au contraire, l'abondance est meilleure lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique, et il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle, un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, et de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit et de Longin.

style doit être l'image et l'effet de la grandeur d'âme. Darius offrait la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disait Parménion, *si j'étais Alexandre, j'accepterais ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce prince, *si j'étais Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il fallait être Alexandre pour faire cette réponse?

Je raporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté et le caractère, que tous les préceptes.

lib. 6. 47. etc. Excudent alii spirantia mollius æra..... crabunt causas melius, etc.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes, pacique imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

lt. Od. ib. 2. Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson, dans l'éloge du roi, parle ainsi: *Ici, il détruisait le duel... Ici, il savait pardonner nos fautes, supporter nos faiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts; tout à ses peuples, général, législateur, juge, maître, bienfaiteur, père, c'est-à-dire, véritablement roi.*

Senet, univ. *Tout était Dieu, excepté Dieu même; et le monde, que Dieu avait fait*

romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On sait que l'assemblée du peuple se tenait dans la place publique (*a*). Il amena avec lui sa fille, qui était une grosse paysanne très laborieuse, bien nourrie et bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étaient en fort bon état, des hoyaux très pesans, une charrue bien équipée et bien entretenue, et fit aussi venir ses bœufs qui étaient gros et gras. Puis se tournant vers les juges : Voilà, dit-il, mes sortéges, et la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veficia mea, Quirites, hæc sunt.* Je ne vous pas, continua-t-il, vous produire mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour et de nuit : *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, et il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui, à la simple

(*a*) Instrumentum rusticum omne in forum tulit, et adduxit filiam validam, atque (ut ait ille) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres pondero-sos, boves saturos.

Long. c. 5. coup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard, et qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet,

Cap. 2. l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse; mais au-dedans elle est creuse et vide. Ce défaut n'est pas facile à éviter; car, comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, et que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune:

Dans un noble projet on tombe noblement.

Le P. Bouhours. On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien (*a*), ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui est sage jusque dans son enthousiasme. Ces déclamateurs

(*a*) Non supra modum elatus Tullius. *Quint.* l. 12. c. 10.

latins, dont Sénèque le père rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, sont outrés et excessifs. Les uns disent (*a*), qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire (*b*); qu'il est temps qu'Alexandre cesse de vaincre, où le monde cesse d'être, et le soleil d'éclairer (*c*): les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde; qu'Alexandre est grand pour le monde (*d*), et que le monde est petit pour Alexandre; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre (*e*), non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ce que dit un historien au sujet de Pompée, n'est guère moins outré. *Telle fut*, dit-il (*a*), *la fin de Pom-*

(*a*) Satis sit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.

(*b*) Tempus est Alexandrum cum orbe et cum sole desinere.

(*c*) Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem fecit.

(*d*) Alexander orbi magnus est: Alexandro orbis angustus est.

(*e*) Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra Oceanum. *Suasor.* I.

(*b*) Hic post tres consulatus et totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus in tantum in illo viro à se discordante for-

pée, après trois consulats et autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers ; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venait de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus : il parle de la pénitence de saint Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent poète sort ici visiblement de son caractère, et nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand et du sublime. Cette pièce était sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent désavouer.

ong. c. 14. VII. Les figures ne font pas une des moindres parties du sublime, et ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène,

tuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vell. Paterc. lib.* 2.

qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime, dit-il, veut toujours de grands mots; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque, qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entends ici également et celui qui a plus d'étendue et se trouve dans la suite du discours; et celui qui est plus court et consiste dans des traits vifs et frappans: parce que dans l'une et dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser et de s'exprimer avec noblesse et grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le style simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, et rempli de grâces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, et même pour plaire; mais il ne produit point ces grands effets sans lesquels Cicéron compte l'éloquence pour rien (*a*). Comme ces beautés simples et naturelles n'ont rien de grand, et qu'on y voit un

(*a*) Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epist. ad Brut.*

orateur toujours tranquille, cette égalité de style n'échauffe et ne remue point l'âme: au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime; il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'âme de quiconque nous écoute.... Par ce ton de majesté et de grandeur, par ces mouvemens vifs et animés, par cette force et cette véhémence qui y règnent, il enlève l'auditeur, et le laisse comme abattu et ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres et de ses éclairs.

Longin. c. 1.

Cap. 28.

II. C'est ce que Quintilien remarque (*a*) au sujet d'un endroit sublime et

(*a*) Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii; qui non assecutus esset docendo judicem tantùm, et utiliter demum ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, et magnificentia, et nitor, et auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset prosecuta dicentem,

éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornélius Balbus, où il avait inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui semblaient peu convenir à la majesté du lieu; ce qui ne serait point arrivé, dit notre rhéteur, s'il n'avait eu en vue que d'instruire les juges, et s'il s'était contenté d'un style simple et élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe et l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris et ces applaudissemens qui ne furent point libres et volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement et d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le temps de songer ni à ce qu'ils faisaient, ni au lieu où ils étaient. Pro Co Balbo. 16.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons

ii usitata et ceteris similis fuis et oratio Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, et quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l.* 8. c. 3.

§ III.

Du genre tempéré.

Entre les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple et le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, et que nous pouvons appeler le genre orné et fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau et de plus brillant. Il nous reste à faire, sur cette sorte de style, quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, et plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, et peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement, en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, et même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffirait de dire les choses d'une manière toute

pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles.

Il restait environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les rois de la terre? Rac. Est

En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre;
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Cet autre trait du même poète n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits, le sublime vient de la noblesse et de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste: aussi est-il juste que devant lui tout disparaisse et s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beau-

à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions et des tours qui sont plus de son ressort, et lui appartiennent plus particulièrement.

II. Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours (*a*), qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le style simple et nu ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, et qui croient que c'est déshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, et qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avait à parler que devant des philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute passion et de toute prévention, peut-être ce sentiment pourrait-il paraître raisonnable: mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; et si l'orateur ne savait gagner ses auditeurs par le plaisir, et les entraîner par une douce violence,

(*a*) Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti et elaborati requirentes quid quid huc sit adjectum, id esse affectationis, et ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

la justice et la vérité succomberaient souvent sous les efforts des méchans. C'est ce qu'autrefois Rutilius (*a*), le plus juste et le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui; parce que, comme s'il eût été dans la république imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense, que celles de la simple vérité. Il n'en aurait pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre; et quelque corrompus que fussent ses juges, votre éloquence victorieuse aurait surmonté leur méchanceté, et aurait arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner et

(*a*) Cùm esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentiæ..... noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat..... Quòd si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo, licuisset dicere; quamvis scelerati illi fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives supplicioque digni, tamen omnem eorum improtunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dùm causa ità dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. I *de Orat. n.* 229, 230.

pée, après trois consulats et autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers ; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venait de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus : il parle de la pénitence de saint Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent poète sort ici visiblement de son caractère, et nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand et du sublime. Cette pièce était sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent désavouer.

§. 14. VII. Les figures ne sont pas une des moindres parties du sublime, et ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène,

tuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vell. Paterc. lib.* 2.

académiques, les complimens qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, et d'autres pièces semblables (*a*), où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, et d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours et figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux et périodique; en un mot, tout ce que l'art a de magnifique et de plus brillant, l'orateur (*b*) peut non-seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, et dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance et de beautés.

V. Il est pourtant nécessaire (*c*),

(*a*) Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit.. .. Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentiæ, intuendum et penè pertractandum dabit. *Quintil. l.* 8. *cap.* 3.

(*b*) In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. l.* 2. *c.* 11.

(*c*) Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum aqua-

et les dieux, et employant les plus grandes figures de rhétorique. * *Vos* fil. n. *Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obrutæ aræ, sacrorum populi Romani sociæ et æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestræ tum aræ, vestræ religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro et scelere maculârat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspec-*

* Je vous atteste et vous implore, saintes collines d'Albe, que Clodius a profanées; bois respectables qu'il a abattus; sacrés autels, lien de notre union, et aussi anciens que Rome même, sur les ruines desquels cet impie avait élevé ces masses énormes de bâtimens: votre religion violée, votre culte aboli, vos mystères pollus, vos dieux outragés, ont enfin fait éclater leur pouvoir et leur vengeance. Et vous, divin Jupiter Latial, dont il avait souillé les lacs et les bois par tant de crimes et d'impuretés, du sommet de votre sainte montagne vous avez enfin ouvert les yeux sur ce scélérat pour le punir. C'est à vous et sous vos yeux, c'est à vous qu'une lente, mais juste vengeance, a immolé cette victime, dont le sang vous était dû.

tu, sercæ, sed justæ tamen et debitæ pœnæ solutæ sunt.

M. Fléchier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit est grand certainement, et le serait peut-être encore plus, s'il y avait moins d'antithèses. Oraison nèbre d deTure

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées.

§ III.

Du genre tempéré.

Entre les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple et le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, et que nous pouvons appeler le genre orné et fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau et de plus brillant. Il nous reste à faire, sur cette sorte de style, quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, et plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, et peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement, en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, et même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffirait de dire les choses d'une manière toute

simple, pourvu qu'elle fût claire et intelligible : son principal but est de convaincre et de toucher ; à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit et au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures et des images, parce qu'elle n'est frappée et remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien (*a*), que le plaisir aide à la persuasion, et que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair et intelligible, ni qu'il soit plein de raisons et de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté et à cette solidité certain agrément, certain éclat : et c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même temps l'esprit et l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité et la solidité des pensées et des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle ; et il accorde

(*a*) Multùm ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. li.* 5, *c.* 14.

Nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda sunt, et voluptate ad fidem ducitur. *Lib.* 4, *cap.* 2.

dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnaîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité semblerait avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours. Ce qui en fait la force, en fait aussi l'agrément; et jamais la vraie beauté n'est séparée de l'utilité (*a*).

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais et naturels, de ceux qui sont faux et étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. Il y a un style éblouissant (*b*) qui impose par

inventa esse videantur..... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis..... Capitolii fastigium illud, et ceterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. *n.* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavitas quædam ac lepos consequatur. *n.* 181.

(*a*) Nunquam vera species ab utilitate dividitur. *Quintil.* 8. *lib. cap.* 3.

(*b*) Vitiosum est et corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiolis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

académiques, les complimens qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, et d'autres pièces semblables (*a*), où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, et d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours et figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux et périodique; en un mot, tout ce que l'art a de magnifique et de plus brillant, l'orateur (*b*) peut non-seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, et dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance et de beautés.

V. Il est pourtant nécessaire (*c*),

(*a*) Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit.. .. Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentiæ, intuendum et penè pertractandum dabit. *Quintil. l.* 8. *cap.* 3.

(*b*) In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. l.* 2. *c.* 11.

(*c*) Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum atque

même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété et de sagesse; et l'on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire qui soit agréable et qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément et ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût : car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en

biliter per omnem orationem. Genus dicendi est eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, et quod non solùm delectet, sed etiam sine satietate delectet..... Difficile enim dictu est, quænam causa sit cur ea quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate et specie prima acerrimè commovent, ab iis celerrimè fastidio quodamet satietate ahalienemur..... Omnibus in rebus voluptatibus maximis fastidium finitimum est : quo hoc minùs in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione, sine reprehensione, sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poesis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturna. Habeat taque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam et recessum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. 3. *de Orat. n.* 96. 97. 98. 100. 101.

rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; et après avoir établi ce principe, que le dégoût et le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, et que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plus tôt fade et insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que, soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grâce et quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme et toujours sur le même ton, ne se fasse pas long-temps goûter. Un discours qui est partout ajusté et peigné, sans mélange et sans variété; où tout frappe, tout brille : un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement, qu'une véritable admiration; il lasse et il fatigue par trop de beautés, et il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut, dans l'éloquence comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, et tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans les sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat et pour la cérémonie, combien plus ce précepte

doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses et importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire et du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles et, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel; est il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, et de chercher à faire paraître de l'esprit? Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les grâces et la beauté du style (*a*): mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères (*b*), et partir plutôt du fond de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. On ne peut trop le répéter (*c*): il faut que cette parure soit mâle, noble, et chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard et de

(*a*) Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, et severior. *Quint. l.* 8. *c.* 3.

(*b*) Omnia potiùs à causa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil. l.* 4. *c.* 2

(*c*) Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, et sanctus sit: nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine et viribus niteat. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

toute afféterie ; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, et qui ne doive sa beauté qu'à ses forces ; car il en doit être du discours (*a*) : comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution ; au lieu que le fard et l'artifice ne servent qu'à gâter le visage, par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. C'est un grand principe (*b*), qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité et de grâce. Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie et l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau (*c*), qui entrent

(*a*) Corpora sana, et integri sanguinis, et exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires : namque et colorata, et adstricta, et lacertis expressa sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, fœdissima sunt ipso formæ labore. *Quintil. Proœm. l.* 8.

(*b*) Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam venustatis. 3. *de Orat. n.* 178.

(*c*) Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solùm salutis, sed etiam voluptatis causâ

dèle de la netteté, de l'ordre, et de la précision qui doivent régner dans des mémoires et dans des relations ; et l'on doit surtout y remarquer la manière adroite et insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, et pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devait faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frère Quintus, où toutes les grâces et toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de rhétorique et de philosophie sont des chefs-d'œuvre dans leur genre ; et les derniers montrent comment les matières les plus subtiles et les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance et délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

Epist. 12. l. 5. ad Fam.

Que dirai-je des auteurs grecs ? Le caractère propre d'Homère, n'est-ce

le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides et puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vides de sens, ou qui brille de je ne sais quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine et ridicule parure; et pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, et n'outrent rien: car ces fausses grâces, et ces fausses beautés disparaissent (*a*), quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirais volontiers des grâces du style fleuri par rapport aux beautés d'un style plus solide et plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. La na-

(*a*) Evanescunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum: ut lana tincta fuco citra purpuram placet..... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud, quod fefellerat, exuat mentitum colorem, et quadam vix enarrabili fœditate pallescat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

ture (*a*), dit-il, semble avoir voulu se jouer et comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs et les jardins: variété incompréhensible, et que nulle description ne peut exprimer, parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour: au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme et aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, et quelquefois des siècles entiers; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vîte, et perd bientôt sa vivacité et son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici, auxquelles on sait

(*a*) Inenarrabilis florum varietas: quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum natura pingere, lascivienti præsertim, et in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliquis usûs alimentique gratiâ genuit, ideoque sæculis annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna (ut palam est) admonitio hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrime marcescere. *Plin. Hist. nat. l.* 21. *c.* 1.

que les orateurs donnent ordinairement le nom de fleurs (*a*).

§ IV.

Réflexions générales sur les trois genres d'éloquence.

Il serait inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous (*b*), et que son habileté consiste à savoir les employer à propos selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, et mêler également tantôt la force à la douceur, et tantôt la douceur à la force. D'ailleurs (*c*), ces trois genres,

(*a*) Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat. n.* 96.

(*b*) Magni judicii, summæ etiam facultatis esse debebit moderator ille et quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam et judicabit quid cuique opus sit; et poterit, quocumque modo postulabit causa, dicere. *Orat. n.* 70.

(*c*) Si habitum etiam orationis et quasi colorem aliquem requiritis, est plena quædam, et tamen teres; et tenuis, et non sine nervis ac viribus; et ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuco illitus, sed sanguine diffusus debet color. 3. *de Orat. n.* 199.

dans la diversité de styles qui les dis tingue, ont pourtant quelque chose d commun qui les réunit, savoir u certain goût de beauté solide et na turelle, ennemie de tout fard et d toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de re marquer que cette éloquence fleuri et brillante, qui, pour ainsi dire, pé tille partout d'esprit, qui prodigu sans mesure les grâces et les beautés dont on fait pour l'ordinaire tant d cas, à laquelle on donne assez souven la préférence sur toutes les autres qui paraît si fort du goût de notr siècle, et qui était presque inconnu aux bons écrivains de l'antiquité, es pourtant d'un très médiocre usage, e renfermée dans des bornes très étroi tes. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété et de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderait pas d'un style si affecté ; et

il paraîtrait encore plus insuportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits et les occasions où elle peut être raisonnablement admise, et de juger si elle mérite tous nos soins et toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement: Cicéron en est une grande preuve, et il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du style épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remercîment, de louange. Quelques-unes sont gaies et enjouées, où il badine avec esprit; d'autres graves et sérieuses, où il examine des questions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques, et celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat et au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait mo-

Epist. 4. li ad F

dèle de la netteté, de l'ordre, et de la précision qui doivent régner dans des mémoires et dans des relations ; et l'on doit surtout y remarquer la manière adroite et insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, et pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devait faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frère Quintus, où toutes les grâces et toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de rhétorique et de philosophie sont des chefs-d'œuvre dans leur genre ; et les derniers montrent comment les matières les plus subtiles et les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance et délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

Epist. 12. l. 5. ad Fam.

Que dirai-je des auteurs grecs ? Le caractère propre d'Homère, n'est-ce

pas d'exceller également dans les petites et dans les grandes choses, et de joindre à une sublimité merveilleuse, une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé que celui de Platon? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même temps à Athènes (*a*), Démosthène a eu le premier rang, et a été regardé presque comme la règle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or, de tous ces auteurs si anciennement et si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce style, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paraître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité, ou de sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages,

(*a*) Quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisaient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le Roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des Hauts-Alliés s'assemblent: tout s'agite, tout se remue. Les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris: mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Le roi cependant, d'un côté fait prendre Luxembourg, de l'autre s'avance lui-même aux portes de Mons. Ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage les peuples, et les fait jouir par avance

n'est point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, et encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le créateur? Voilà ce qu'est le style le plus fleuri auprès de la grande et sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maisons de campagne que ce fameux orateur aimait plus que toutes les autres (*a*), parce que c'était le lieu de sa naissance, lui disait, en admirant la

(*a*) Hoc ipso in loco..... scito me esse natum. Quare id est nescio quid et latet in animo ac sensu meo, quo me plus hic locus fortasse delectet. 2. *de leg. n.* 3.

Equidem, qui nunc primùm huc venerim, satiari non queo: magnificasque villas, et pavimenta marmorea et laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum; quos isti tubos et euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriserit. Itaque, ut tu paulo antè de lege et jure disserens, ad naturam referebas omnia; sic in ipsis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. 2. *de leg. n.* 2.

beauté du paysage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces salles pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vastes pièces d'eau qui faisaient l'admiration des autres, que tout cela lui paraissait petit et méprisable quand il le comparait avec cette île, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avait pour lors devant les yeux ; et il remarque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit, et l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes et de tours ingénieux et recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, et qui a toujours été l'avant-coureur de la chute et de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avait raison de dire que s'il fallait nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains (*a*) et la licence démesurée des nouveaux, il préfére-

(*a*) Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

fait sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble et sublime, et en même temps naturelle et sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine, dans l'Académie française, à la réception de deux académiciens, dont l'un était T. Corneille, qui succédait au célèbre P. Corneille, son frère. M. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivaient en même temps qu'eux, continue ainsi:

« Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats; nous ne craindrons pas de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie; du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin

§. Ier.

Du raisonnement et des preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, et à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent; car les expressions, les pensées, les figures, et toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, et ne sont employées que pour les faire valoir, et pour les mettre dans un plus grand jour (*a*). Elles sont au discours ce que sont au corps la peau et la chair, qui en font la beauté et l'agrément, mais non la force et la solidité, qui couvrent et embellissent les os et les nerfs, mais qui les supposent et n'en peuvent tenir lieu (*b*). Je ne disconviens pas qu'il

(*a*) Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. *Quintil. l.* 5. *c* 8.

(*b*) Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse Judex putat quod consequi nisi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non possumus. *Quintil. l.* 5. *c.* 8.

ne

ne faille s'étudier à plaire, et encore plus à toucher; mais on fera l'un et l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit et convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement et des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent surtout attentifs aux preuves et aux raisons; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourraient se laisser éblouir; qu'ils les pèsent et les considèrent en elles-mêmes; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, et si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit, et qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, et de dire sur chaque endroit: Ici il veut prouver telle chose, et il la prouve par telles raisons.

Parmi les preuves (*a*), il y en a de

(*a*) Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obs-

qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisaient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le Roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des Hauts-Alliés s'assemblent: tout s'agite, tout se remue. Les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris: mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Le roi cependant, d'un côté fait prendre Luxembourg, de l'autre s'avance lui-même aux portes de Mons. Ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage les peuples, et les fait jouir par avance

verse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas; car alors nos preuves (*a*), outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voyons dans Homère; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus faibles; afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits, qu'il faut commencer et finir par ce que l'on a de plus fort, et jeter entre deux ce qu'on a de plus faible : mais dans ses Partitions Oratoires (*b*), il avoue

Iliad. l. v. 297.

Cic. l. 2. de Orat. n. 31. et in Orat. n. 50.

(*a*) Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia et tædium afferunt, et fidem detrahunt. *Quintil. l.* 5. *c.* 12.

(*b*) Semperne ordinem collocandi, quem ve-

§. Ier.

Du raisonnement et des preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, et à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent; car les expressions, les pensées, les figures, et toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, et ne sont employées que pour les faire valoir, et pour les mettre dans un plus grand jour (*a*). Elles sont au discours ce que sont au corps la peau et la chair, qui en font la beauté et l'agrément, mais non la force et la solidité, qui couvrent et embellissent les os et les nerfs, mais qui les supposent et n'en peuvent tenir lieu (*b*). Je ne disconviens pas qu'il

(*a*) Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. *Quintil. l.* 5. *c* 8.

(*b*) Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse Judex putat, quod consequi nisi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non possumus. *Quintil. l.* 5. *c.* 8.

ne

e faille s'étudier à plaire, et encore lus à toucher; mais on fera l'un et autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit et convaincu es auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement et des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent surtout attentifs aux preuves et aux raisons; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourraient se laisser éblouir; qu'ils les pèsent et les considèrent en elles-mêmes; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, et si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit, et qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, et de dire sur chaque endroit: Ici il veut prouver telle chose, et il la prouve par telles raisons.

Parmi les preuves (*a*), il y en a de

(*a*) Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obs-

fortes et de convaincantes, sur chacune desquelles il faut insister, et qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies et confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus faibles et plus légères, qu'il faut entasser ensemble, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissait d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession, et voici les preuves qu'on en apportait : *Hereditatem sperabas, et magnam hereditatem; pauper eras, et tum maximè a creditoribus appellabaris, et offenderas eum cujus heres eras, et mutaturum tabulas sciebas.* Ces preuves (*a*), considérées séparément, sont légères et communes; mais jointes ensemble elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre qui ren-

curare, ut qualia sunt appareant; hæc imbecilla natura, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. *Quintil. l.* 5. *c.* 12.

(*a*) Singula levia sunt et communia, universa verò nocent, etiamsi non jut fulmine, tamen ut grandine. *Quintil. l.* 5. *c.* 12.

verse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas; car alors nos preuves (*a*), outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voyons dans Homère; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus faibles; afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits, qu'il faut commencer et finir par ce que l'on a de plus fort, et jeter entre deux ce qu'on a de plus faible : mais dans ses Partitions Oratoires (*b*), il avoue

Iliad. v. 297

Cic. l. Orat. et in n. 50.

(*a*) Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia et tædium afferunt, et fidem detrahunt. *Quintil.* l. 5. c. 12.

(*b*) Semperne ordinem collocandi, quem ve-

qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudrait, et qu'un orateur sage et prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, et se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre et l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, et ne finisse par de minces et de faibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

La liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente, et elle contribue beaucoup à la clarté et à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse et de la délicatesse des transitions, qui sont (*a*) comme un nœud dont on se sert pour unir des parties et des propositions qui sou-

lnmus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti et provido, et quod respuunt immutandum est. *In Partition. Orat. n.* 15.

(*a*) Ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non collidentur, sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulaque tenebunt.... Ita ut corpus sit, non membra... Ac videbitur non solùm composita oratio, sed etiam continua. *Quintil. l.* 7. *c.* 1.

vent paraissent n'avoir aucun rapport, qui sont indépendantes et comme étrangères à l'égard les unes des autres, et qui sans ce lien commun s'entreheurteraient mutuellement, et ne pourraient cadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir, par de certains tours et de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent faites les unes pour les autres, et que toutes ensemble elles forment, non des membres et des morceaux détachés, mais un corps et un tout continu.

M. Fléchier avait commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs; qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les rhéteurs, correction,

qui lui fournit une transition toute naturelle. « Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici; il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait, l'hérésie des derniers temps l'avait infectée ».

Il y a encore une observation plus importante. Il ne suffit pas (*a*) d'avoir trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble: il faut savoir les développer, et leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, et pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, et l'art de l'orateur; et c'est en quoi Cicéron a surtout réussi. J'en rapporterai un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avait montré que Milon était bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du temps, et il demande s'il est vraisem-

(*a*) Quædam argumenta ponere satis non est adjuvanda sunt. *Quintil. l.* 5. *c.* 12.

blable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain, où se devaient donner les charges, Milon qui songeait à demander le consultat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, judices, cùm honoris amplissimi contentio et dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée: mais si l'orateur s'était contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'aurait pas fort touché les juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect et attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces et les suffrages des citoyens. « Je sais, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, et combien la demande du consulat entraîne avec elle de soins et d'inquiétudes. Nous craignons non seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret et dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la fable la plus vaine et la moins fondée, nous alarme et nous déconcerte. Nous

Pro n. 42 e

étudions avec inquiétude les yeux, les regards, les paroles de tout le monde; car rien n'est si délicat, si fragile, si incertain ni si variable que la volonté des citoyens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non seulement ils s'irritent et s'offensent de la faute la plus légère, ils conçoivent même souvent de capricieux et d'injustes dégoûts pour les plus belles actions. « *Quo quidem tempore (scio enim quàm timida sit ambitio, quantaque et quàm solicita cupiditas Consulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscurè cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tàm tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui non modò improbitate irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpe fastidiunt.* Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légèreté du peuple, de l'autre les craintes et les inquiétudes continuelles de ceux qui briguaient ses suffrages? Il conclut ce raisonnement d'une

manière encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si long-temps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple, les mains encore fumantes du sang de Clodius, et portant sur son front et dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus et facinus præ se ferens et confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret!*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, et se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop long-temps sur les choses même qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi

qu'il était autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étaient enfermés tout vivans dans un sac, et jetés ensuite dans la mer (*a*). L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, et interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant (*b*). Cependant Cicéron, dont le goût et le jugement s'étaient perfectionnés par un long usage, et dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avait acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avait été si fort approuvé, ce n'était pas tant pour des beautés solides et réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettait pour un âge plus avancé.

Pro Roscio 70 71.

(*a*) Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! *Cic. in Orat. n.* 107.

(*b*) Cùm ipsa oratio jam nostra caneseeret, haberetque suam quandam maturitatem, et quasi senectutem. *Brut. n.* 8.

Quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquando sentire cœpimus... sunt enim omnia sicut adolescentiæ, non tam re et maturitate, quàm spe et expectatione laudati. *Orat n.* 107.

Illa pro Roscio juvenilis redundantia. *Ibid. n.* 108.

C'est, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, et de leur faire trouver sur-le-champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, et en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

S. Roscius, pour qui Cicéron plaida, était accusé d'avoir tué son père, et l'accusateur n'aportait aucune preuve contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auraient à dire contre cet accusateur : ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, et tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvait tirer de la mort de son père, montrer dans sa vie précédente des déréglemens et des désordres qui préparent à croire un tel crime ; et quand tout cela serait démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le temps, les témoins, les complices, sans quoi l'on ne

pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur père qui avait été tué, et que les juges renvoyèrent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avait trouvés; et les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs mères, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avaient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes et bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons, et des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron et les harangues de Tite-Live peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, et qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs, et celle dont ils doivent composer.

Explication d'une harangue de Tite-Live.

Je suppose qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, et malgré l'opposition de Magius, qui tenait pour les Romains, et avec qui Perolla était uni d'amitié et de sentimens, s'était rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie et en festins. Deux frères, qui étaient les plus considérables de la ville, donnèrent à manger à Annibal. Taurea et Pacuvius, seuls de tous les Capouans, furent admis à ce repas, et le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grâce pour son fils Perolla, dont les Tit. l. 23. n.

engagemens avec Magius n'étaient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son père. Après le repas, Perolla conduisit son père dans un endroit écarté, et là, tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avait formé de tuer Annibal, et de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court, et n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre et de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le père même, qui est résolu de se mettre entre Annibal et son fils, et qu'il faudra par conséquent percer le premier. Une troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnaissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire

en composant, qui est de trouver des preuves et des moyens; et c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, et qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner; et cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croissant, et que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit: c'est donc par-là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement: ce motif doit tenir la seconde place. Le respect et la tendresse pour un père qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer: c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition*, et qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions et les tours, et qui par la variété et la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément et à la force du discours. Voyons comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'Exorde, est courte, mais vive et touchante. * *Per ego te, fili, quœcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quœsoque, ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un père qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quœcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort et de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis*, qui représente le crime et les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvait dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis.* Quelle différence !

1er. Motif, tiré de la religion. Il se divise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive et fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise,

* Mon fils, je vous prie et vous conjure par tous les droits les plus sacrés de la nature et du sang, de ne point entreprendre de commettre sous les yeux de votre père une action également criminelle en elle-même, et funeste par les suites qu'elle aura pour vous.

ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le serment et les sacrifices. 2. Les droits sacrés et inviolables de l'hospitalité. 3. L'autorité d'un père surs on fils. * *Paucæ horæ sunt, intra quas jurantes quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplò in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non possum?*

2e. MOTIF. ** *Sed sit nihil sancti; non fides, non religio, non pietas:*

* Il n'y a que peu de momens que nous nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable: et sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette même main, que nous lui avons présentée pour gage de notre fidélité! Cette table, où président les dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous; vous ne la quittez, cette table sacrée, que pour la souiller un moment après du sang de votre hôte? Hélas! après avoir obtenu d'Annibal la grâce de mon fils, serait-il bien possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Annibal?

** Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes;

nés qu'à mettre au jour, et tout au plus à embellir nos pensées (*a*); que les expressions les plus choisies et les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vide et méprisable, qui n'a rien que de ridicule et d'insensé : qu'au contraire il faut faire cas des pensées et des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable ; en un mot, que l'orateur peut donner quelque soin aux mots (*b*), mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, et comme

Quibus (verbis) solum a natura sit officium attributum, servire sensibus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

(*a*) Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia nec scientia. 1. *de Orat. n.* 51.

(*b*) Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem. *Quintil. Procem. l.* 8.

tus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis? Quelle foule de pensées, de figures, d'images! et cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards font trembler, et un faible particulier! *tu.*

5e. MOTIF. * *Et, alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis, sustinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité et la brièveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme serait bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, et d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un père? arracher la vie à celui de qui vous l'avez

* Et quand même tout autre secours lui manquerait, aurez-vous le courage de me frapper moi-même lorsque je le couvrirai de mon corps, et que je me présenterai entre lui et vos coups? Car, je vous le déclare, ce n'est qu'en me perçant le flanc que vous pouvez aller jusqu'à lui.

reçue, etc. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, et que vouloir l'amplifier, c'est l'affaiblir.

PÉRORAISON. * *Deterreri hìc sine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.* Ju qu'ici Pacuvius avait employé les figures les plus vives et les plus pressantes : tout était animé et plein de feu; ses yeux, son visage, ses mains en disaient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit; il prend un ton plus tranquille, et finit par les prières, qui dans la bouche d'un père sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne peut-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes, qui commencèrent à couler de ses yeux, firent voir qu'il était ébranlé. Les baisers du père, qui le tint long-temps tendrement embrassé et ses prières redoublées avec instance, achevèrent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens*

* Laissez-vous fléchir en ce moment, plutôt que de vouloir périr dans une entreprise si mal concertée. Souffrez que mes prières aient sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont été aujourd'hui si puissantes en votre faveur.

tes ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, et de l'enrichir de pensées et d'images qui intéressent et qui frappent vivement le lecteur, et lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine non la lire, mais la voir de ses propres yeux; en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature, en bien étudier les mouvemens, examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains, et peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt.* 2. *Cùm sui utrosque adhortarentur, Deos patrios,*

1. Le traité conclu, les trois frères, de côté et d'autre, prennent les armes comme on en était convenu.

2. Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux, la patrie, leurs pères et leurs mères, tout ce qu'il y avait de citoyens dans la ville et dans l'armée, ont les yeux attachés sur leurs

patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il était naturel que chaque parti exhortât les siens, et leur représentât que la patrie entière était attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue serait froide et languissante. En lisant les derniers mots, on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble et intrépide fierté.

3. *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm [illegible]æ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque*

armes et sur leurs bras; ces généreux athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, et animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées.

3. Elles étaient rangées de côté et d'autre autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissait de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre, et que la valeur d'un

menées par force pour faire montre d'esprit; mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui y est traitée, dont elles paraissent si inséparables qu'on ne voit pas comment les choses auraient pu se dire autrement, et que chacun s'imagine qu'il les aurait dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

Combat des Horaces et des Curiaces.

La description de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, et des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles et ingénieuses. Pour en bien connaître l'art et la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres, pour les mieux distinguer, et pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration de Tite-Live. Lib. I. 25.

(1) *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt.* (2) *Statim*

in medium inter duas acies procedunt. (3) *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, in hoc spectaculum totis animis intenti.* (4) *Datur signum, infestisque armis terni juvenes concurrunt.* (5) *Cùm aliquandiu inter se æquis viribus pugnassent; duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt.* (6) *Illi superstitem Romanum circumsistunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.* (7) *Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu redit, eumque interficit.* (8) *Mox properat ad secundum; eumque pariter neci dat.* (9) *Jam æquato marte singuli superèrant, numero pares, sed longè viribus diversi.* (10) *Romanus exultans,* Duos, *inquit,* Fratrum manibus dedi, tertium causæ belli hujusce ut Romanus Albano imperet, dabo. (11) *Tum gladium supernè illius jugulo deficit: jacentem spoliat.* (12) *Romani ovan-*

tes

s ac gratulantes Horatium acci-iunt. Inde ex utraque parte suos epeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, et de enrichir de pensées et d'images qui ıtéressent et qui frappent vivement e lecteur, et lui rendent cette action i présente, qu'il s'imagine non la ire, mais la voir de ses propres yeux; n quoi consiste la principale force de 'éloquence. Il ne faut pour cela que onsulter la nature, en bien étudier es mouvemens, examiner attentive-nent ce qui a dû se passer dans le œur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains, et peindre haque circonstance avec des couleurs i vives, mais si naturelles, qu'on 'imagine assister à ce combat. C'est e que Tite-Live fait d'une manière nerveilleuse.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut con-enerat, arma capiunt.* 2. *Cùm sui trosquè adhortarentur, Deos patrios,*

1. Le traité conclu, les trois frères, de côté et 'autre, prennent les armes comme on en était ›avenu.

2. Pendant que chaque parti exhorte les siens à ien faire leur devoir, en leur représentant que s dieux, la patrie, leurs pères et leurs mères, ut ce qu'il y avait de citoyens dans la ville et ns l'armée, ont les yeux attachés sur leurs

patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il était naturel que chaque parti exhortât les siens, et leur représentât que la patrie entière était attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue serait froide et languissante. En lisant les derniers mots, on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble et intrépide fierté.

3. *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque*

armes et sur leurs bras; ces généreux athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, et animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées.

3. Elles étaient rangées de côté et d'autre autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissait de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre, et que la valeur d'un

rgo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intendun-tur. Rien ne convenait plus ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes :* et Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit !

4. *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quum ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere*

un petit nombre de combattans allait décider de leur sort. Occupés de ces pensées, et dans l'attente inquiète de ce qui allait arriver, ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvait pas ne les point alarmer.

4. On donne le signal; et ces braves héros marchent trois à trois les uns contre les autres, portant en eux six le courage de deux grandes armées. Insensibles de part et d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, et qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs saisis de crainte et d'alarme, sans que l'espérance penchât encore de part ou d'autre, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avaient perdu l'usage de la voix et de la respiration.

*

gladii, horror ingens spectantes perstringit ; et neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois frères étaient de part et d'autre comme des armées entières, et en avaient le courage : insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupaient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, et puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur et de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat ? Ici les expressions sont toutes poétiques ; et l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement et avec sobriété étaient appelées par la grandeur même du sujet, et par la nécessité d'égaler par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne et triste silence, qui les tenait tous comme suspendus et immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeu-

rèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés et tremblans pour celui des Horaces qui restait seul contre trois, ils n'étaient plus occupés que de son péril. N'était-ce pas là la véritable disposition des deux armées, après la chute des deux Romains; et le tableau qu'en fait Tite-Live, n'est-il pas copié d'après nature?

5. *Consertis deinde manibus, cùm jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cùm conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.*

5. Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne fut plus seulement le mouvement des bras et l'agitation des armes qui servirent de spectacle, mais qu'on aperçut des blessures, et qu'on vit couler le sang, deux Romains tombèrent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avaient été blessés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions Romaines demeurèrent sans espérance, mais non pas sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui était resté seul, et que les trois Albains avaient entouré.

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi bien que de l'histoire en général, selon la judicieuse remarque de Cicéron (*a*), c'est la merveilleuse variété qui y règne par-tout, et les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'espérance, de joie, de désespoir, de douleur, causés par des changemens subits et des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, et qui par-cette incertitude même lui procurent un plaisir incroyable, surtout quand le récit se termine par un événement intéressant et singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

(*a*). Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo suppeditabunt, plenam cujusdam voluptatis quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit : nihil est enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque vicissitudines... Ancipites variique casus habent admirationem, expectationem, lætitiam, molestiam, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate. *Cic. Ep.* 12 *lib.* 5. *ad Famil.*

6. *Fortè is integer fuit; ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.*

7. *Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæso hoste victor secundam pugnam petebat.*

8. *Tum clamore, qualis ex insperato faventium solet, Romani adjuvant militem suum? et ille defungi prælio*

6 Heureusement il était sans blessure; ainsi trop faible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux, il use d'un stratagême qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivraient plus ou moins vite, selon qu'il leur restait plus ou moins de force.

7. Déjà il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force: et tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire.

8. Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie

festinat. Priùs itaque quàm alter, qui neq procul aberat, consequi posset, et alterum Curiatium conficit.

9. *Jamque æquato marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant: alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.*

Quelle beauté d'expressions et de pensées! Quelle vivacité d'images et de descriptions!

10. *Romanus exultans, Duos, inquit, fratrum manibus dedi: tertium causæ belli hujusce, ut Romanus Albano*

inespérée en fait pousser, et lui de son côté se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'était pas fort éloigné, eût pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre.

9. Il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant: mais si le nombre était égal, les forces et l'espérance ne l'étaient pas. Le Romain, sans blessure, et fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre, au contraire, affaibli par le sang qu'il a perdu, et épuisé par la course, se traîne à peine, et déjà vaincu par la mort de ses frères, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

10. Horace, triomphant déjà par avance: J'ai immolé, dit-il, les deux premiers aux mânes de

imperet, dabo. *Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit: jacentem spoliat.*

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat.*

12. *Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti.*

Je ne sais s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens, et pour la lecture des auteurs et pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, et de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, et les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par-là comment il faut trouver des pen-

mes frères, j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe et lui fasse la loi ». A peine Curiace pouvait-il soutenir ses armes; il lui enfonce son épée dans la gorge, et ensuite le dépouille.

11. Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie et une reconnaissance d'autant plus vives, qu'ils avaient été plus près du danger.

12. Après cela, chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions bien différentes; les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, et les Albains se voyant soumis à une domination étrangère.

sées, et comment il les faut exprimer

J'ajouterai ici plusieurs réflexion du P. Bouhours, accompagnées l plupart d'exemples latins et français et qui sont tirées de son livre sur l manière de bien penser.

Différentes réflexions sur les pensées.

I. La vérité est la première qualité, et comme le fondement de pensées. Les plus belles sont vicieuses ; ou plutôt celles qui passent pou belles et qui semblent l'être, ne l sont pas en effet, si ce fonds leu manque. *Page* 9.

Les pensées sont les images de choses, comme les paroles sont le images des pensées : et penser, parler en général, c'est former e soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images et le peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie lorsqu'elle représente les choses fidèlement ; et elle est fausse quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ai-

leurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée : c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, et qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte, les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent ; de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés et dans tous les jours qu'on la regarde. *Page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre, il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; et ce que feint la poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito ; Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a réduite

n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderait de sublimes. *Page* 80.

Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune (*a*), *que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire.* C'est à César que parle ainsi l'orateur romain ; et voici comme un historien parle de ce dernier : (*b*) *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même ; et son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avaient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que (*c*) *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple romain égal à son empire.* Pages 83 et 84.

corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

(*a*) Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

(*b*) Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum, arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib.* 1.

(*c*) Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Contov. lib.* 1.

Cicéron parle bien noblement de César (*a*), en disant qu'il n'était pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands ; que quand les montagnes les plus hautes seraient aplanies, quand les fleuves les plus profonds seraient à sec, l'Italie n'aurait rien à craindre ; et que les belles actions, les victoires de César la défendraient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *Page* 87.

Pompée ayant défait Tigranes, roi d'Arménie, ne le souffrit pas longtemps à ses pieds, et lui remit sa couronne sur la tête. (*b*) *Il le rétablit en sa première fortune*, dit un historien, *jugeant qu'il était aussi beau de faire des rois, que d'en vaincre.* Page 88.

L'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, et celle de la duchesse d'Orléans, Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet), sont pleines de ces pensées

(*a*) Perfecit ille, ut, si montes insedissent, amnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contr. Pis. n.* 82.

(*b*) In pristinum fortunæ habitum restituit : æquè pulchrum esse judicans, et vincere reges, et facere. *Val. Max., lib.* 5. *cap.* 1.

De tes maris le triste sort?
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie, ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, et que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *Pages* 41 *et* 42.

Plutarque, qui était un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse : *Qu'il ne fallait pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde; parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que Cicéron (*a*) trouve cette pensée jolie, lui qui pense et juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si

(*a*) Concinnè, ut multa, Timæus; qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De natur. deor. l. 2. n.* 69.

austère, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisait pour éteindre l'incendie. *Pages* 49 *et* 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques orateurs qui disaient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étaient navigables à leur source* (*a*), *et que les bons arbres portaient du fruit en naissant.* [Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord, et elles étaient fort vantées du temps de Quintilien ; mais quand on les examine de près, on en reconnaît le faux]. *Pag.* [illegible].

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées à force d'être vraies, sont quelquefois triviales ; et pour ce sujet, Cicéron louant celles de Crassus après avoir dit qu'elles sont si saines et si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles et si peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ :* c'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours De l. 2. 1

(*a*) Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, et, generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quintil.* l. 8. *c.* 4.

n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderait de sublimes. *Page 80.*

Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune (*a*), *que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire.* C'est à César que parle ainsi l'orateur romain ; et voici comme un historien parle de ce dernier : (*b*) *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même ; et son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avaient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que (*c*) *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple romain égal à son empire.* Pages 83 et 84.

corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

(*a*) Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n. 38.*

(*b*) Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum, arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib. 2.*

(*c*) Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Controv. lib. 1.*

Cicéron parle bien noblement de César (*a*), en disant qu'il n'était pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands ; que quand les montagnes les plus hautes seraient aplanies, quand les fleuves les plus profonds seraient à sec, l'Italie n'aurait rien à craindre ; et que les belles actions, les victoires de César la défendraient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *Page* 87.

Pompée ayant défait Tigranes, roi d'Arménie, ne le souffrit pas longtemps à ses pieds, et lui remit sa couronne sur la tête. (*b*) *Il le rétablit en sa première fortune*, dit un historien, *jugeant qu'il était aussi beau de faire des rois, que d'en vaincre.* Page 88.

L'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, et celle de la duchesse d'Orléans, Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet), sont pleines de ces pensées

(*a*) Perfecit ille, ut, si montes insedissent, omnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contr. Pis. n.* 82.

(*b*) In pristinum fortunæ habitum restituit : eque pulchrum esse judicans, et vincere reges, et facere. *Val. Max. lib.* 5. *cap.* 1.

élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, et qu'une mère inhumaine n'est pas mère. Sénèque, (*a*) qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, (*b*) qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses et d'actions serviles pour régner. Horace parle d'une folle sagesse (*c*), d'une paresse empressée, et d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les rois sont esclaves sur le trône; que le corps et l'âme sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, et deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé et de la gaîté, est que le corps soit agité et que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avait de l'esprit infiniment, et avec laquelle il était en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *Pag* 146.

(*a*) Magna servitus est magna fortuna. *De Consol. ad Polyb.*

(*b*) Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. l* 1.

(*c*) Insanientis dum sapientiæ consultus erro... Strenua nos exercet inertia..... Rerum concordia discors. *Horat.*

qui surprennent et qui frappent quelquefois autant que les nobles et les sublimes, mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse et par la sublimité.... Les pensées sublimes sont aussi agréables; mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère: elles plaisent parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est, comme en certaines peintures, quelque chose de doux et de tendre et de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, et qui ne consiste pas dans ce que nous appelons plaisant, mais dans je ne sais quelle grâce qu'on ne saurait définir en général, et dont il y a plus d'une sorte. *Pag.* 131 *et* 132. Satyr. lib. 1.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris et délicieux font des pensées agréables; de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles. « Il me paraît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; et il me semble que c'est un ruisseau

tranquille qui, suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. Je trouve au contraire que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art fait violence à la nature, et qui, après avoir jailli jusques au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle ». C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac d'une petite rivière : « Cette belle eau aime tellement ce pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'îles et de tours, afin de s'y amuser davantage. *Pag.* 137, *et* 138 ».

Les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées.... Pline le jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit, que l'exercice du corps réveille l'esprit (*a*) ; que les bois, la solitude,

(*a*) Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur Jam undique sylvæ, et solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt.... Experieris non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* I. *Epist.* 6

le silence même qu'on garde en certaines chasses, aident fort à bien penser; et enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts et les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avait dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il était assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant et marquant ce qui lui venait de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournait les mains vides, il rapportât au moins ses tablettes pleines (*a*). Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois; qu'on la trouve dans les vallons et sur les montagnes. *P.* 139 *et* 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, surtout dans les pensées doubles, qui ont deux sens, et comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, et qui se contredit en apparence, est très

(*a*) Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus et pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Lib.* 1. *Ep.* 6.

sées, et comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins et français, et qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

Différentes réflexions sur les pensées.

I. La vérité est la première qualité, et comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses; ou plutôt celles qui passent pour belles et qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *Page* 9.

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : et penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images et les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi, une pensée est vraie lorsqu'elle représente les choses fidèlement; et elle est fausse quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ail-

leurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée : c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, et qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte, les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent ; de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés et dans tous les jours qu'on la regarde. *Page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre, il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; et ce que feint la poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito ; Aus
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a réduite

De tes maris le triste sort?
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie, ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, et que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *Pages* 41 *et* 42.

Plutarque, qui était un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse : *Qu'il ne fallait pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde; parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que Cicéron (*a*) trouve cette pensée jolie, lui qui pense et juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si

(*a*) Concinnè, ut multa, Timæus; qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De natur. deor. l.* 2. *n.* 69.

austère, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisait pour éteindre l'incendie. *Pages* 49 *et* 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques orateurs qui disaient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étaient navigables à leur source* (*a*), *et que les bons arbres portaient du fruit en naissant.* [Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord, et elles étaient fort vantées du temps de Quintilien ; mais quand on les examine de près, on en reconnaît le faux]. *Pag.* [illegible].

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées à force d'être vraies, sont quelquefois triviales ; et pour ce sujet, Cicéron louant celles de Crassus après avoir dit qu'elles sont si saines et si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles et si peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ :* c'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours De l. 2. n.

(*a*) Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, et, generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quintil.* l. 8. *c.* 4.

qu'Hermogène nomme majestueuses.

« Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle ».

« Douce, familière, agréable autant que femme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité ».

« Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, (*c'est de Charles* Ier. *roi d'Angleterre dont parle l'auteur*), si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif ». *Pag.* 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, et nous laissent l'aiguillon dans l'âme.

2. Voilà donc une première espèce de pensées, qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles et extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables,

qui surprennent et qui frappent quelquefois autant que les nobles et les sublimes, mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse et par la sublimité.... Les pensées sublimes sont aussi agréables; mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère: elles plaisent parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est, comme en certaines peintures, quelque chose de doux et de tendre et de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, et qui ne consiste pas dans ce que nous appelons plaisant, mais dans je ne sais quelle grâce qu'on ne saurait définir en général, et dont il y a plus d'une sorte. *Pag.* 131 *et* 132. Sat. lib. 1.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris et délicieux font des pensées agréables; de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles. « Il me paraît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; et il me semble que c'est un ruisseau

tranquille qui, suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. Je trouve au contraire que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art fait violence à la nature, et qui, après avoir jailli jusques au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle ». C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac d'une petite rivière : « Cette belle eau aime tellement ce pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'îles et de tours, afin de s'y amuser davantage. *Pag.* 137 *et* 138 ».

Les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées.... Pline le jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit, que l'exercice du corps réveille l'esprit (*a*) ; que les bois, la solitude,

(*a*) Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique sylvæ, et solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt.... Experieris non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* 1. *Epist.* 6.

le silence même qu'on garde en certaines chasses, aident fort à bien penser; et enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts et les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avait dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il était assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant et marquant ce qui lui venait de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournait les mains vides, il rapportât au moins ses tablettes pleines (*a*). Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois; qu'on la trouve dans les vallons et sur les montagnes. *P.* 139 *et* 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, surtout dans les pensées doubles, qui ont deux sens, et comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, et qui se contredit en apparence, est très

(*a*) Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus et pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Lib.* 1. *Ep.* 6.

élégante. Sophocle dit que les prése
des ennemis ne sont pas des présen
et qu'une mère inhumaine n'est p
mère. Sénèque, (*a*) qu'une gran
fortune est une grande servitud
Tacite, (*b*) qu'on fait quelquefo
toutes sortes de bassesses et d'actio
serviles pour régner. Horace par
d'une folle sagesse (*c*), d'une pares
empressée, et d'une concorde di
cordante. Quelqu'un a dit, que l
rois sont esclaves sur le trône; q
le corps et l'âme sont deux ennem
qui ne se peuvent quitter, et deu
amis qui ne se peuvent souffrir. Sel
Voiture, le secret pour avoir de
santé et de la gaîté, est que le cor
soit agité et que l'esprit se repose. I
même dit, en parlant d'une person
de qualité qui avait de l'esprit inf
niment, et avec laquelle il était
commerce : Je ne me trouve jama
si glorieux que quand je reçois de s
lettres, ni si humble que lorsque j
veux répondre. *Pag* 146.

(*a*) Magna servitus est magna fortuna. *Consol. ad Polyb.*

(*b*) Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. l*

(*c*) Insanientis dum sapientiæ consultus erro
Strenua nos exercet inertia..... Rerum concor
discors. *Horat.*

nimia æstimatione suî urentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam et gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere: immodica nunquam regi posse; nec diu durare, quicquid regi non potest.

* *In primo, inquit, statim monte Lacones objecti dabunt tibi suî experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in vestigio fixi, et commissas sibi angustias tuebuntur, et corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, et totius humani generis ruinam, pau-*

seul qui osât représenter au roi, que ce qui faisait le sujet de sa confiance, était ce qui devait lui inspirer le plus de crainte; que ce vaste corps d'armée, cette masse énorme et monstrueuse, n'avait que de la pesanteur, et non de la force; qu'il n'est pas possible de gouverner ce qui n'a ni borne ni mesure; et que ce qui ne peut être gouverné, ne peut subsister long-temps.

* Une poignée de gens que vous rencontrerez d'abord à une première montagne, vous fera connaître ce que sont les citoyens de Sparte. Trois cents Spartiates arrêteront ces millions d'hommes que vous traînez avec vous. Inébranlables dans le poste qu'on leur aura confié, ils le défendront jusqu'au dernier soupir, et feront une barrière et un rempart de leurs corps. Toutes les forces de l'Asie ne leur feront pas faire un pas en arrière. Seuls ils soutiendront le choc formidable

de montrer ou de cacher sa adresse Tel est un insecte parfaitement bien formé, et d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'auteur de l'histoire naturelle. *Pag.* 158 *et* 160.

Disons par analogie, qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, et que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. Il semble d'abord qu'elle le cache en partie (*a*), afin qu'on le cherche et qu'on le devine; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux et employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes et les microscopes, pour bien voir les chefs-d'œuvre de la nature: il n'appartient qu'aux personnes intelligentes et éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'âme de la délicatesse des pensées; ensorte que celles

(*a*) Auditoribus grata sunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur, et gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l.* 8. *c.* 2.

qui

qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond, ni dans le tour, et qui se montrent toutes entières à la première vue, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs : d'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime et à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *Pages* 160 *et* 161.

Pline le panégyriste dit à son prince qui avait refusé long-temps le titre de père de la patrie, et qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être père de la patrie* (*a*) *avant que de le devenir.* Page 162.

Le fleuve qui rendait l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avaient pas de quoi vivre. *Le Nil* (*b*), dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* Page 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de

(*a*) Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres.

(*b*) Nilus Ægypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

Trajan dans Rome : *Les uns publiaient après vous avoir vu* (*a*), *qu'ils avaient assez vécu ; les autres, qu'ils devaient encore vivre.* Page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la faiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, et la perdit au même moment : *Folie pardonnable à la vérité* (*b*), *si les dieux des enfers savaient pardonner* ! Page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures* (*c*). Page 209.

Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, et où l'affection a plus de part que l'intelligence. *Je ne vous verrai plus jamais* (*d*), dit un poète, au sujet de la

(*a*) Alii se satis vixisse, te viso, te recepto : alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

(*b*) Cùm subita incautum dementia cepit amantem : Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes. *Georg. l.* 4.

(*c*) Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligar. n.* 35.

(*d*) Nunquam ego te, vitâ frater amabilior, aspiciam post hac ; at certè semper amabo. *Catul.*

mort d'un frère qu'il aimait passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frère, vous qui m'étiez plus cher que la vie; mais je vous aimerai toûjours.* Un autre parle ainsi d'une personne qui lui était extrêmement chère : *Dans les lieux les plus solitaires et les plus déserts, vous êtes pour moi une grande compagnie* (*a*). Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un passant et la tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Pages 213. 216 *et* 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sensée et spirituelle du père Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre,

(*a*) In solis tu mihi turba locis. *Tibul.*

PENSÉES INGÉNIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus délicat dans les pensées et dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (et de délicatesse), se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* Page 195.

Des pensées brillantes.

Il y a une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siècle, et qui n'ont commencé à avoir du cours et du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante; qui plaît surtout par une certaine pointe d'esprit, qui frappe par une nouveauté hardie, et par un tour ingénieux, mais peu commun et peu ordinaire. Sénèque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût; et du temps de Quintilien il y était si général et si dominant (*a*), que les

(*a*) Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

orateurs se faisaient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît et se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. (*a*) Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent ennoblir le discours, et lui donner en même temps de la force, de la grâce et de l'élévation : il en condamne seulement l'abus et la trop grande affectation. Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours (*b*) ; et les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des anciens cette nouvelle grâce (*c*), comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté et une élégance, qu'on ne peut condamner, et dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu :

(*a*) Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? non judicem movet? non dicentem commendat? *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

(*b*) Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo; sed neque oculos esse toto corpore velim. *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

(*c*) Patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem auditor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

mais il faut éviter l'excès ; car, après tout, l'ancienne simplicité serait encore plus estimable que cette nouvelle licence (*a*).

En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre (*b*), elles s'entrenuisent et s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres ; et elles causent la même obscurité et la même confusion dans le discours, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

D'ailleurs, comme ces sortes de pensées (*c*), dont la beauté consiste à être courtes et vives, sont détachées les unes des autres, et qu'elles forment chacune un sens complet, il

(*a*) Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam.

(*b*) Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet : ideoque artifices etiam, cùm plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distinguat, ne umbræ in corpora cadant. *Quintil.* *l.* 8. *c.* 5.

(*c*) Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia ; idcòque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio, et è singulis non membris sed frustis collata, structurâ caret ; cùm illa rotunda et undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Quintil.* *l.* 8. *c.* 5.

arrive de là que le discours est extrêmement coupé et concis, sans liaisons et comme décousu, composé plutôt de pièces et de morceaux, que de membres et de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paraît entièrement opposée au nombre et à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite et plus d'étendue.

On peut dire aussi que ces pensées brillantes (*a*) ressemblent moins à une flamme lumineuse qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

Enfin, comme on n'est attentif qu'à les entasser (*b*), on devient peu délicat dans le discernement et le choix, et il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, et le caractère propre de ses ouvrages; et Quintilien le

(*a*) Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. *Quint.* l. 8, c. 5.

(*b*) Hoc quoque accidit, quòd solas captanti sententias, multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. *Quintil.* l. 8. c. 5.

marque clairement dans un autre endroit (a), où après avoir rendu justice au mérite et à l'érudition de ce grand homme, et avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées et de maximes solides pour les mœurs, il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé et corrompu presque en tout, et d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de défauts agréables, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il aurait été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche et si fertile pour l'invention, eût un goût plus épuré, et un discernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions; qu'il eût su en faire le choix, et surtout qu'il n'eût point

(a) Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam mórum gratiâ legenda : sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. Nam..... si nón omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur.... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modò cura sit : quod utinam ipse fecisset! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. l.* 10. *c* 1.

affaibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites pensées *a*, qui peuvent flatter d'abord par une apparence et une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides et puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son style avec celui de Cicéron et de Tite-Live, et voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

* *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitum que quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium belli; et ad primam* Senec. Benef. l. c. 31.

(*a*) Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quint. l.* 8. c. 5.

* Dans le temps que Xerxès, enflé d'orgueil, et aveuglé par une vaine confiance en ses forces, songeait à porter la guerre contre la Grèce, tous les courtisans qui l'environnaient travaillèrent à l'envi à le pousser, par des flatteries outrées, dans le précipice où son ambition l'entraînait.

adventûs famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, et profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere; angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria; vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

* *Cùm in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem*

L'un disait que la nouvelle seule de la guerre jetterait le trouble parmi les Grecs, et qu'au premier bruit de sa marche ils prendraient la fuite : un autre, qu'avec une armée si nombreuse, il était sûr non seulement de vaincre la Grèce, mais de l'accabler ; et que tout ce qu'il avait à craindre était de trouver à son arrivée les villes désertes et les campagnes réduites en solitudes par la retraite précipitée des habitans, et de n'avoir plus de quoi employer de si grandes forces. D'un autre côté, on lui faisait entendre qu'à peine la nature entière lui suffirait-elle ; que les mers étaient trop étroites pour contenir ses flottes ; que nul camp ne pourrait renfermer ses troupes de pied ; qu'il n'y avait point de plaine assez étendue pour sa cavalerie, et qu'à peine l'air suffirait-il pour les traits qu'on devait à lancer.

* Parmi tous ces discours, si capables de faire tourner la tête à un prince déjà enivré de l'idée de sa grandeur, Démarate Lacédémonien fut le

nimia æstimatione sui urentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam et gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere: immodica nunquam regi posse; nec diu durare, quicquid regi non potest.

* *In primo, inquit, statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in vestigio fixi, et commissas sibi angustias tuebuntur, et corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, et [illegible] totius humani generis ruinam, pau-*

seul qui osât représenter au roi, que ce qui faisait le sujet de sa confiance, était ce qui devait lui inspirer le plus de crainte; que ce vaste corps d'armée, cette masse énorme et monstrueuse, n'avait que de la pesanteur, et non de la force; qu'il n'est pas possible de gouverner ce qui n'a ni borne ni mesure; et que ce qui ne peut être gouverné, ne peut subsister long-temps.

* Une poignée de gens que vous rencontrerez d'abord à une première montagne, vous fera connaître ce que sont les citoyens de Sparte. Trois cents Spartiates arrêteront ces millions d'hommes que vous traînez avec vous. Inébranlables dans le poste qu'on leur aura confié, ils le défendront jusqu'au dernier soupir, et feront une barrière et un rempart de leurs corps. Toutes les forces de l'Asie ne leur feront pas faire un pas en arrière. Seuls ils soutiendront le choc formidable

cissimi sustinebunt. Cùm te mutatis legibus suis natura transmiserit, in semita hærebis, et æstimabis futura damna, cùm putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint Soies te fugari posse, cùm scieris posse retineri.

* *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, et tuis te viribus prement.*

** *Verum est quod dicitur, majorem belli apparatum esse, quàm qui recipi ab his regionibus possit, quas [illegible]ugnare constituis. Sed hæc res*

de presque tout l'univers réuni contre eux. Après avoir forcé la nature à changer toutes ses lois pour vous ouvrir un passage, vous demeurerez tout court à un défilé. Vous pourrez juger des pertes que vous ferez dans la suite, par ce que vous aura coûté le passage des Thermopyles En voyant qu'on peut vous arrêter, vous comprendrez qu'on pourra aussi vous mettre en fuite.

* Vos armées, comme un torrent impétueux dont rien ne peut soutenir le premier effort, pourront d'abord tout dissiper; mais bientôt vos ennemis se rallieront, et vous attaquant de divers côtés, vous détruiront par vos propres forces.

** On dit vrai, quand on avance que le pays que vous voulez attaquer n'a pas un espace suffisant pour un appareil de guerre si immense; mais c'est précisément ce qui fait contre nous. La Grèce vous vaincra, parce qu'elle ne peut vous contenir. Vous ne pouvez faire usage que d'une partie de vous même.

contra nos est. Ob hoc ipsum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.

* *Præterea, quæ una rebus salus est, occurrere ad primos rerum impetus et inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.*

** *Ceterùm, non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

*** *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana*

* D'ailleurs, ce qui fait la sûreté et la ressource d'une armée, vous devient absolument impraticable. Vous ne pourrez ni donner les ordres à propos, ni vous trouver à temps au premier mouvement, ni soutenir ceux qui plient, ni rassurer ceux qui commencent à s'ébranler. Vous serez vaincu long temps avant que d'être à portée de vous en apercevoir.

** Au reste, ne vous flattez pas que vos troupes ne puissent rien trouver qui leur résiste, parce que le nombre prodigieux en est inconnu même à leur chef. Il n'y a rien de si grand qui ne puisse périr; puisqu'au défaut de tout autre obstacle, sa grandeur même est une cause de ruine.

*** Tout ce que Démarate avait prédit à Xerxès, arriva. Ce prince, qui se piquait de surmonter tous les obstacles que les dieux et les hommes

impellentem, et mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt: stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.

* *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset, et permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens; id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum*

mettaient à ses entreprises, qui changeait et renversait tout ce qui s'opposait à son passage, fut arrêté par trois cents hommes: et bientôt Xerxès, voyant les débris de ses formidables armées répandus dans toutes les parties de la Grèce, comprit quelle différence il y avait entre une foule d'hommes et une armée.

* Alors ce prince, plus malheureux encore par la honte d'une si folle expédition, que par la perte qu'il y fit, remercia Démarate de ce que seul il lui avait dit la vérité, et lui permit de lui demander telle grâce qu'il voudrait. Celui-ci demanda d'entrer à Sardes, l'une des plus grandes villes d'Asie, monté sur un char, portant la tiare droite sur la tête; privilége qui n'était accordé qu'aux rois. Il aurait mérité cette récompense, s'il ne l'avait pas demandée. Mais que doit on penser d'une nation où il ne se trouva personne pour dire la vérité au roi, qu'un homme qui ne se la disait pas à lui-même!

que l'homme devrait faire de sa raison, serait de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire; et c'est peut-être une des suites de la corruption et de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les sens nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe, et les remue, et que souvent nous ne jugeons des pensées aussi bien que des hommes, que par le vêtement et la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné et embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait, non seulement pour le bon et le vrai, mais aussi pour le beau; et cet attrait, ce sentiment nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux et aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des embellissemens, sans faire attention aux choses mêmes.

les discours où il s'agit d'instruire et de toucher les auditeurs; et par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau et de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte et vive; mais il sait employer avec discrétion et sobriété ces grâces du discours, qui en font le sel et l'assaisonnement, et qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

b. 5. Tuc. ul. n. 103. * *Leviculus sanè noster Demosthenes, qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia est, insusurrantisque alteri: Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? at quantus orator! Sed apud alios loqui, videlicet didicerat, non multum ipse secum.* Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque: *Quam miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum*

* Il fallait que Démosthène, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être aussi sensible qu'il avoue lui-même qu'il l'était à ce petit mot flatteur d'une porteuse d'eau, qui, le montrant au doigt, disait à sa voisine: Vois-tu bien? c'est-là ce Démosthène! Quelle petitesse! Et cependant quel grand orateur que Démosthène! Mais c'est qu'il avait appris à parler aux autres, et qu'il se parlait rarement à lui-même.

diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

2. *Réflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.*

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les désordres de sa fille, disait que cette imprudence ne lui serait pas échappée si Agrippa ou Mécène eussent vécu. *Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mecenas vixisset.* Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très sensée: * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est! Cæsæ sunt legiones, et protinus scriptæ: fracta classis, et intra paucos dies natavit nova: sævitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita, Agrippæ et Me-*

De Be
l. 6. c. 3

* Tant il est difficile de trouver parmi tant de millions d'hommes, de quoi en remplacer deux! Des légions ont été taillées en pièces, on en a bientôt levé d'autres: une flotte a été brisée, en peu de jours on en bâtit une nouvelle; le feu a consumé des édifices publics, on en voit d'autres plus somptueux que les premiers sortir presque aussitôt de terre. Mais, tant que vécut Auguste, la place d'Agrippa et de Mécène demeura toujours vacante.

centatis vacavit locus. Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée: *Toutes les pertes se réparent, excepté celle d'un ami;* mais il fallait en demeurer là.

* *Quid putem?* ajoute Sénèque. *Defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit queri quam quærere? Non est quod existimemus Agrippam et Mecenatem solitos illi vera dicere; qui, si vixissent, inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est in præsentium contumeliam amissa laudare, et his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non est.*

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere,* la seconde réflexion ruine

* Que penserai-je de cette parole d'Auguste? Dois-je croire qu'en effet il ne restait plus dans tout l'empire de tels hommes qu'il pût choisir pour amis, ou si c'était la faute du prince, qui aimait mieux se plaindre, que d'en chercher? Il n'y a pas d'apparence qu'Agrippa et Mécène eussent coutume de lui dire la vérité; et s'ils avaient vécu, ils auraient, dans cette occasion, gardé le silence comme les autres. Mais le caractère des princes est d'aimer à dire du bien des morts, pour faire honte et peine aux vivans; et de louer dans les premiers une liberté courageuse de dire la vérité, dont ils n'ont plus rien à craindre.

absolument la première. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis, et l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs, pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste, ou plutôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils n'avaient pas coutume de dire la vérité à ce prince, et qu'ils n'auraient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit? Mécène était de tout temps en possession de lui parler librement; et l'on sait que dans un jugement où Auguste paraissait pencher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse, lui jeta un billet où il avait écrit : *Levez-vous, et ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorsqu'Auguste, maître de l'empire, délibéra sur le parti qu'il devait prendre, il osa bien lui conseiller de rétablir la république dans son ancienne liberté. Surg dem fex.

On voit par-là que Sénèque manquait d'une qualité essentielle à l'orateur, qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai et du beau, et de retrancher impitoyablement tout ce qui est au-delà du parfait, selon cette belle règle d'Horace : *Recideret omne* Sat. lib. I.

quod ultra perfectum traheretur. Il était trop amateur de son propre génie (*a*); il ne pouvait se résoudre à perdre ni à sacrifier aucune de ses productions; et souvent par de petites et minces pensées il affaiblissait la force et avilissait la noblesse des choses dont il parlait.

3. *Autre pensée de Sénèque, sur la rareté des vrais amis.*

Senec. de benef. l. 6. c. 34. On trouve dans le même endroit une autre pensée, au sujet des amis, qui est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands seigneurs.* *Ad quemcumque istorum veneris*, dit-il, *quorum salutatio urbem concutit, scito, etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentia vicos, et commeantium in utramque partem catervis*

(*a*) Si aliqua contempsisset..... Si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potiùs eruditorum quàm puerorum amore comprobaretur. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

* Si vous allez chez quelqu'un de ces grands seigneurs, chez qui toute la ville aborde pour leur faire la cour, sachez que bien que vous trouviez les rues assiégées et les chemins bouchés par une foule innombrable de personnes qui vont et qui retournent, cependant vous venez dans un

itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illò recipiendus est, illic retinendus, et in sensus recondendus. On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté et une grande vivacité dans cette pensée et dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroyable de citoyens qui s'empressent d'aller chez les grands, et qui remplissent leur maison, cette opposition est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum;* foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit : *in pectore amicus, non in atrio quæritur?* « Il faut chercher l'ami dans le cœur, et non dans l'antichambre ». J'y vois une antithèse, mais je n'y découvre rien de plus, et j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué

lieu rempli d'hommes, et vide d'amis. C'est dans le cœur qu'il faut chercher l'ami, et non dans l'antichambre. C'est là où il faut le recevoir et le retenir, et l'y mettre comme en dépôt et en sûreté.

de nous apprendre quel jugement il fallait porter de cet auteur. « De tous les écrivains ingénieux, dit-il, celui qui sait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, et il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vue, et qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable; de sorte qu'on peut dire de lui ce que son père disait d'un orateur de leur temps: *En répétant la même pensée* (*a*), *et la tournant de plusieurs façons, il la gâte; n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite* ». Il cite un mot du cardinal Palavicin, qui sent bien le style italien, mais qui a du sens. *Sénèque*, dit ce cardinal, *parfume ses pensées avec un ambre et une civette qui à la longue donnent dans la tête; elles plaisent au commencement, et lassent fort dans la suite.*

(*a*) Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controver.* 5. *lib.* 9.

autre auteur fort célèbre porte me jugement de Sénèque, et e en peu de mots d'excellentes s sur les pensées.

M. Nicole, dans l'éduc. d'un prince, 2. part. n. 39. et 40.

l y a, dit-il, deux sortes de beau- ans l'éloquence, auxquelles il tâcher de rendre les enfans sen- . L'une consiste dans les pensées et solides, mais extraordinaires rprenantes. Lucain, Sénèque et e sont remplis de ces sortes de tés. L'autre, au contraire, ne ste nullement dans les pensées , mais dans un certain air na- , dans une simplicité facile, élé- et délicate, qui ne bande point it, qui ne lui présente que des es communes, mais vives et ibles, et qui sait si bien le suivre ses mouvemens, qu'elle ne man- amais de lui proposer sur chaque les objets dont il peut être tou- et d'exprimer toutes les passions s mouvemens que les choses le représente y doivent produire. e beauté est celle de Térence et irgile; et l'on voit par-là qu'elle ncore plus difficile que l'autre, u'il n'y a point d'auteurs dont it moins approché que de ces : là.

» Si l'on ne sait mêler cette beauté naturelle et simple avec celle des grandes pensées, on est en danger d'écrire et de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire et à bien parler; et plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un genre vicieux: car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le style des pointes, qui est un très mauvais caractère. Quand même les pensées seraient solides et belles en elles-mêmes, néanmoins elles lassent et accablent l'esprit si elles sont en trop grand nombre, et si on les emploie en des sujets qui ne les demandent point. Sénèque, qui est admirable étant considéré par parties, lasse l'esprit quand on le lit tout de suite; et je crois que si Quintilien a dit de lui avec raison qu'il est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourrait dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés désagréables par leur multitude, et par ce dessein qu'il paraît avoir eu de ne rien dire simplement, et de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défaut qu'il faille plus faire sentir aux enfans, lorsqu'ils sont

un

un peu avancés que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage et l'éloquence ».

Cela n'empêche pas que la lecture de Sénèque ne puisse être fort utile aux jeunes gens (a), quand ils commenceront à avoir le goût et le jugement formés par celle de Cicéron. Sénèque est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres, et à leur faciliter l'invention. On peut tirer du Traité de la Clémence et de celui de la Brièveté de la Vie, beaucoup d'endroits qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des pensées. Cette lecture leur servira aussi à faire le discernement du bon et du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, et ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, et que d'ailleurs, comme

(a) Verùm hic quoque jam robustis, et severiore genere satis firmatis, legendus, vel ideo, quòd exercere potest utrinque judicium. *Quintil. l. 10. c. 1.*

Mais il est dans l'ordre, et c'est le premier dessein du Créateur que la beauté et l'agrément extérieur servent à faire valoir et à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon et vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'orateur de donner un soin particulier à l'élocution (*a*), qui le met en état de produire ses pensées au dehors (1); sans quoi tous ses autres talens, quelque grands qu'ils fussent, deviendraient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom (*b*): aussi voyons-nous que c'est elle qui décide principalement du

(*a*) Eloqui, hoc est omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre: sine quo supervacua sunt priora, similia gladio condito, atque intra vaginam suam hærenti. *Quintil. in Proœm l. 8.*

(1) L'art de bien écrire n'est au fond que l'art de bien penser: on ne peut les séparer l'un de l'autre; et c'est dans ce sens que M. de Buffon a dit avec autant de justesse que de profondeur : *le style est tout l'homme.*

(*b*) Hoc maximè docetur : hoc nullus nisi arte assequi potest. hoc maximè oratore oratore præstatur: hoc genera ipsa dicendi alia aliis potiora; ut appareat in hoc et vitium et virtutem esse dicendi. *Quintil. in Proœm. l. 8.*

mérite des orateurs, qui fait la différence des styles, d'où dépend pour l'ordinaire le succès d'un discours, et qui est à proprement parler ce que nous enseigne l'art; car le reste dépend plus du génie et de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété et de la clarté des mots; il s'agit maintenant de leur élégance et de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde, et qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art et appliqués à certains usages, acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie *bâtir une maison*, est un mot fort simple. Quand le poète l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornaient leurs têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput. Juven Satyr. 7. 500.

c'est comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Despréaux a bien su profiter de la pensée et de l'expression de Juvénal :

Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, et que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils doivent naître; car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes (*a*), et les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet, comme si elles se dérobaient à nous et qu'il fallût leur faire une espèce de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures. Je suppose (*b*), comme je l'ai

(*a*) Res et sententiæ vi suâ verba pariunt, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. *a. de Orat. n.* 146.

Rerum copia, verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat n.* 125.

Cùm de rebus grandioribus dicas, ipsæ res verba rapiunt. *Lib.* 3. *de Fin. n.* 19.

Verba erunt in officio..... sic ut semper sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, et cernuntur suo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant semper, seque subducant..... Optima sunt minimè accersita, et simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

(*b*) Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multa et idonea copiosum sibi ver-

déjà dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit; que par une lecture exacte et sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais surtout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connaissances nécessaires à l'orateur : pour lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée; ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, et sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, et de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de temps et de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer :

borum supellectilem comparavit..... ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio præcedente, et acquisita facultate et quasi reposita. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum et plurimarum suavitate, copia, varietate. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 121.

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res faciliùs se ostendent, verba respondebunt, compositio sequetur : cuncta denique, ut in familiâ bene instituta, in officio erunt... sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. *Quintil. l.* 10. *c.* 3. *et l.* 8 *in Proœm.*

mais dans la suite il devient si facile et si naturel, que les mots (*a*) s'offrent d'eux-mêmes, et naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. Un soin scrupuleux et exact (*b*) est bon pour les commencemens; mais il doit diminuer et disparaître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui, toujours mécontens d'eux-mêmes et ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires, et qui perdent le temps à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot et presque avec chaque syllabe : travail infruc-

(*a*) Verba omnia, quæ sunt cujusque generis, maximè illustria, sub acumen styli subeant et succedant necesse est. *Lib.* I. *de Orat. n.* 151.

(*b*) Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cùm dicimus..... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, et cum singulis penè syllabis commorandi : qui, etiam cùm optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum.... increduli quidam, et de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quint. in Proœm. lib.* 8.

heux (*a*), délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, et à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne serait pas fort estimable, s'il coûtait toujours tant de peine, et s'il fallait être condamné toute sa vie à l'ennuyeuse occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'orateur, s'il est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence, et les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article où j'ai traité de l'élégance et de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siége de Veies

(*a*) Abominanda hæc infelicitas erat, quæ et cursum dicendi refrenat, et calorem cogitationis extinguit mora et diffidentia. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac oratorem macerat et coquit, agrè verba vertentem, et perpendendis coagmentandisque eis intabescentem. Nitidus ille, et sublimis, et locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

pendant l'hiver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, et il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, et entraîne les hommes, malgré la rigueur des saisons, dans les lieux les plus âpres et les plus escarpés. *Obsecro vos, venandi studium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes sylvasque rapit: belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel lusus ac voluptas elicere solet?* Quelle force n'a point cette expression *rapit?* Pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie dans une pensée à-peu-près semblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs et dangereux voyages par terre et par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit*(1). Ce mot, *ducit*,

Liv. lib. 5. n. 5.

De Brevit. vitæ, c. 2.

(1) Il est impossible de marquer avec plus de goût que dans ces deux exemples, tirés de Tite-Live et de Sénèque, *le pouvoir d'un mot mis en sa place.* Rollin aurait pu ajouter que les écrivains qui

a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *præceps cupiditas.*

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, et en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundæ res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant.* Est-il possible de marquer, d'une manière plus courte et plus vive, les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuyer dans la prospérité? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos, qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; et si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue et de lassi-

ont la manie de tout orner, et qui veulent toujours peindre hors de propos, manquent souvent de l'expression pittoresque, quand le sujet le demande. On peut faire plus d'une fois cette remarque en lisant Thomas.

beauté de cette expression, *irrumpet adulatio.* Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la flatterie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, et comme forcer les passages pour arriver jusqu'à lui. Le français ne présente point cette idée : *La flatterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine et la décadence des mœurs, aux dépenses énormes que fit Scaurus pendant qu'il était édile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot qui est tout-à-fait
36. c. énergique. *Cujus nescio an ædilitas maximè prostraverit mores.* « Son édilité acheva d'abattre et de renverser les mœurs ».

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs français, pour y trouver une foule de belles expressions, tantôt vives et énergiques, tantôt brillantes et pleines d'agrémens.

Cet homme (Machabée) *que Dieu avait mis autour d'Israel comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après*

avoir défait de nombreuses armées.... venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.

On l'a vu (M. de Turenne) *dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaincus.*

Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices... Par quelle invisible chaîne entraînait-il ainsi les volontés?

Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante, d'arracher le bandeau fatal qui fermait ses yeux à la vérité!

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance et à la force du discours. Elles produisent surtout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées et métaphoriques. *Discamus spes effrenatas et animum in futura eminentem velut in vinculis habere... Vide quantum rerum per unam gulam transiturarum permisceat luxuria, terrarum ma-*

Senec tranq. ar

Idem. Ep 95.

risque vastatrix. Le même Sénèque, dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Loquax et ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum sui [illegible]xit.* Cicéron dit quelque chose de pareil de son frère. *Quæ cùm honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus ; in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.*

De consol. d Helv. c. 7.

Epist. 1. ad Quint. frat. lb. 1.

Sans les épithètes le discours languit (*a*), et paraît presque sans âme et sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier ; car, pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithètes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeraient extrêmement, et ne serviraient qu'à l'em-

(*a*) Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit, et incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa et impedita, ut .... eam judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque ; in quo et numerus est duplex, nec duplum virium. *Quintil. l. 8. c. 6.*

barrasser, si chaque soldat avait le sien ; parce qu'alors on doublerait le nombre sans doubler les forces.

§ IV.

De l'arrangement des mots.

On ne peut disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, et quelquefois même à la force du discours. Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre et à la cadence (*a*); et pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie et de concert, il n'a fallu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder et interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que Cicéron appelle avec raison un juge fier et dédaigneux (*b*). En effet, quelque

(*a*) Natura ducimur ad modos. *Quint. l.* 9. *c.* 4.
Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mentionem... Animadversum est, eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat. n.* 177 178.

(*b*) Graves sententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n.* 150.
Aurium sensus fastidiosissimus. *Lib.* 4. *ad Heren. n.* 32.

belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. Une composition dure et rude la blesse (*a*), au lieu qu'elle est agréablement flattée de celle qui est douce et coulante. Si le nombre est mal soutenu, et que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, et n'est point satisfaite. Si au contraire il a quelque chose de traînant et de superflu, elle le rejette et ne le peut souffrir. En un mot, il n'y a qu'un discours plein et nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, c'est qu'il est commun au savant et à l'ignorant (*b*); avec cette différence

(*a*) Itaque et longiora et breviora judicat, et perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, et quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur : productiora alia, et quasi immoderatiùs excurrentia ; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat. n.* 177. 178.

Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ et plena sentiunt, et parum expleta desiderant, et fragosis offenduntur, et lenibus mulcentur, et contortis excitantur, et stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia et nimia fastidiunt *Quintil. l* 9. *c.* 4.

(*b*) Unum est et simplex aurium judicium, et promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n.* 12.

néanmoins, que le premier en connaît les raisons (*a*), et que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme (*b*), et ne pas sentir le nombre et l'harmonie du discours; et il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvait lui-même, que par ce qui arrivait souvent à tout un peuple, qui, charmé par des chutes nombreuses de périodes, témoignait son contentement et son goût par des acclamations publiques et générales.

Il est donc très important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. Il faut (*c*) leur faire

(*a*) Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

(*b*) Quod qui non sentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit, nescio. Me.e quidem, etc. Quid dico meas? Conciones sæpe exclamare vidi, cùm aptè verba cecidissent. *Orat. n.* 168.

(*c*) Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè sequatur quocumque ducas, quàm oratio... Ea nos (verba) cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus. *Lib* 3. *de Orat. n.* 176. 177.

Rebus accommodanda compositio, ut asperis

admirer comment les mots sont dans la main de l'orateur comme une cire molle et flexible, qu'il manie et qu'il tourne comme il veut, et à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît : comment, par la différente structure qu'il leur donne, le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse, ou coule avec une prompte et légère rapidité ; tantôt charme et enlève l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénètre d'horreur et de saisissement par une cadence dure et âpre, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse, non seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits. Car, comme le remarque Quintilien (*a*), il n'est guère possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme

asperos etiam numeros adhiberi oporteat, et cum dicente æquè audientem exhorrescere. *Quintil. l. 9. c. 4.*

Idque ad omnem rationem, et aurium voluptatem, et animorum motum mutatur et vertitur. *Ibid.*

(*a*) Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Quintil. l. 9. c. 4.*

le vestibule et l'entrée. Au contraire, l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, et il est conduit (*a*) par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité et la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, et qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés, son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre (*b*), et à les arranger ensemble de telle sorte que leur concours et leur union, sans laisser aucun vide ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paraissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours: comme dans un bâtiment (*c*) les pierres les plus brutes et les plus irrégulières y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier

(*a*) Voluptate ad fidem ducitur *Quintil.*

(*b*) Collocationis est componere et struere verba sic, ut neve asper eorum concursus, neve hiulcus sit, sed quodammodo coagmentatus et levis .... Hæc est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem 3 *de Orat. n* 171. 172.

(*c*) Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari, et in quo possit insistere. *Quintil. l.* 9. *cap.* 4.

leur explique, quelques endroits des plus nombreux et des plus périodiques, et d'en déranger l'ordre et la structure. Les mêmes pensées et les mêmes expressions demeureront (*a*), mais non pas la même grâce, ni la même force; et plus ces endroits brilleront par le sens et par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, et accoutumées à la cadence douce et harmonieuse de ses périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter; et, comme il le dit de lui-même, elles discerneront parfaitement une période pleine et nombreuse (*b*), et elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

(*a*) Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat et turbet: aberit omnis vis, jucunditas, decor... Illud notasse satis habeo, quo pulchriora et sensu et elocutione dissolveris, hoc orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipsa verborum luce deprehenditur *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

(*b*) Me quidem aures et perfecto completoque verborum ambitu gaudent, et curta sentiunt, nec amant redundantia. *Orat. n.* 168.

Quoique

Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps et le tissu de la période (*a*), et que ce soit de cette union et de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'est a la fin surtout qu'il paraît et se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours s'arrêtant pour un moment, leur laisse une espèce d'entrepôt. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur, suspendue jusque-là par un plaisir enchanteur, éclate tout-à-coup par des cris et des applaudissemens publics.

Le commencement demande aussi un soin particulier (*b*), parce que l'o-

(*a*) In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inserta est (compositio). Magis tamen desideratur in clausulis, et apparet. Aures continuam vocem secutæ, ductoque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cùm ille impetus stetit, et intuendi tempus dedit. Hæc est sedes orationis: hoc auditor expectat; hic laus omnis declamat. *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

(*b*) Proximam clausulis diligentiam postulant initia; nam et ad hæc intentus auditor est. *Quint. l.* 9. *c.* 4.

reille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aisément les défauts.

C'est donc sur le commencement et sur la fin de la période que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens; et il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuse variété que Cicéron a répandue dans ses nombres, pour éviter l'ennuyeuse uniformité des mêmes cadences, qui lassent et rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue si triviale, *esse videatur*, dont on lui a justement reproché l'affectation, et par laquelle il termine un grand nombre de ses phrases. Elle se trouve plus de dix fois dans la seule harangue *pro Lege Manilia.*

Il y a un arrangement plus marqué et plus étudié, qui peut convenir aux discours d'appareil et de cérémonie, tels que sont ceux du genre démonstratif, où l'auditeur n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art (*a*), ne craint point

(*a*) Cùm is est auditor, qui non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium servienti. *Orat. n.* 208.

qu'on tende des piéges à sa religion; car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences mesurées et nombreuses, il sait gré à l'orateur de lui procurer par-là un doux et innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves et sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire et qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave et de sérieux, et il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme enveloppée et cachée sous la solidité des pensées et sous la beauté des expressions (*a*), dont ils soient tellement occupés, qu'ils paraissent ne pas faire d'attention au nombre et à l'arrangement.

Exemples.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par

(*a*) Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, et quadrandæ orationis industria; quæ latebit eò magis, si et verborum et sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, et jucunda sibi censent, verba dico et sententias; eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos et prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *Orat. n. 197.*

ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur. n. 4. *Quòd si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent et tempestatum rationem; et prædonum, et locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempestates esse subeundas?* Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigurerait étrangement.

Pro Mur. n. 22. *Omnes urbanæ res, omnia hæc nostra præclara studia, et hæc forensis laus et industria, latent in tutela ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultûs, artes illico nostræ conticescunt.* Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse; et c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours, parce que l'affectation, même dans

les meilleures choses, devient vicieuse.

Animadverti, judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes. L'ordre naturel demandait qu'on mît, *in duas partes divisam esse.* Quelle différence! *Rectum erat, sed durum et incomptum*, dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement. Pro Cluen. n. 1.

Quam spem cogitationum et consiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis et tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maximæ molestiarum et turbulentissimæ tempestates extiterunt. La musique a-t-elle une harmonie plus douce et plus nombreuse que l'est celle de ces périodes? Lib. 1. de Orat. n. 2.

Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis... Evolarat jam è conspectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam tunc ceteræ naves in suo loco moliebantur. Tout contribue ici à la rapidité: le choix des mots, aussi bien que leur arrangement; et le choix des lettres mêmes, presque toutes liquides et coulantes: *incredibili celeritate velis.* Cette cadence Verrin. 7 n. 87.

du commencement, *evolaratjam, etc.* est aussi prompte et légère que le vaisseau même ; au lieu que celle de la fin, composée d'un seul mot fort long et pesant, représente merveilleusement les efforts d'une flotte mal équipée : *moliebantur.*

Epist. 99. *Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus.* Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du temps par celle des mots et des lettres.

Pro Mur. n. 21. *Servius agitat rem militarem: insectatur totam hanc legationem : assiduitatis, et operarum harum quotidianarum putat esse consulatum.* On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs et de même terminaison, qui partout ailleurs feraient un très mauvais effet, pour rendre plus méprisable et plus dégoûtante la profession que son adversaire prenait à tâche de relever. Il paraît avoir copié cet endroit d'après Térence.

Eunuch. Act. 2. sc. 3. *O faciem pulchram! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

Le même orateur, voulant prou-

ver que Milon n'était point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius, décrit ainsi son équipage. *Cùm hic insidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri et delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas, à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, et qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes et de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'arrangement dont j'ai parlé jusqu'ici, n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, et se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grâce, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte

certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, et que les dernières soient toujours les plus fortes, et ajoutent quelque chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, et qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, et mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, et elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés aussi de Cicéron, et j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seraient capables de former le goût, et d'apprendre comment il faut entendre et expliquer les auteurs.

Philip. 2: 63. 1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere prostridie.* Quintilien pèse tous les mots de cette description. *Quid fauces et latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Mi-*

nimè sunt otiosa. Nam respicientes ad hæc possumus æstimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauserit, quod ferre et coquere, non posset illa gladiatoria corporis firmitate.

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant. On remarquerait peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin ce mot *postridie*, si Quintilien ne nous y rendait attentifs. *Sæpe est vehemens aliquis sensus in verbo; quod si in media parte sententiæ latet, transiri intentione, et obscurari circumjacentibus solet, in clausula positum assignatur auditori et infigitur, quale est illud Ciceronis*: Ut tibi necesse esset in conspectu populi Romani vomere postridie. *Transfer hoc ultimum, minùs valebit. Nam totius ductûs hic est quasi mucro, ut per se fœdæ vomendi necessitati, jam nihil ultrà expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non posset* postridie. Quint. l. 9. c. 4.

Mais écoutons Cicéron qui développe lui-même sa pensée, et nous

Sextius. Qui mettrait *lictor Sextius* au commencement, gâterait tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangerait les membres de cette période, ôterait toute la beauté du discours (*a*), qui doit, selon les règles de la rhétorique et du bon sens, aller toujours en croissant. Cette règle cependant cède ici à la délicatesse de l'oreille, qui aurait été blessée si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandait, *mors* étant plus fort que *terror*.

§ V.

Des figures.

On appelle figures de rhétorique certains tours et certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune et simple de parler, et qu'on emploie pour donner plus de grâce ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots ou dans les pensées. Je renferme dans les premiers ce que les

(*a*) Crescere solet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs insurgentibus. *Quintil. l.* 8. *c.* 4.

rhéteurs appellent tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens, dans la lecture des auteurs, l'usage que la bonne éloquence sait faire des figures, le secours qu'elle en tire non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader et pour toucher, et comment sans elles le discours languit, tombe dans une espèce de monotonie, et est presque comme un corps sans âme. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. Une statue (*a*), dit-il, toute unie et toute d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendans, les pieds joints, n'aurait aucune grâce, et paraîtrait immobile et comme morte. Ce sont les différentes attitudes des pieds, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une

(*a*) Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies et demissa brachia, et junoti pedes, et à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, et ut sic dixerim motus, dat actum quemdam effictis Ideo nec ad unum modum formatæ manus, et in vultu mille species..... Quam quidem gratiam et delectationem afferunt figuræ, quæque in sensibus, quæque in verbis sunt. *Quint.* l. 2. c. 14.

infinité de manières, selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action et de mouvement, et leur donnent comme une âme et une vie.

Figures de mots.

La métaphore (*a*) est une figure qui à la place des mots propres qui manquent ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avait point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus irâ*, *inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avait d'abord été

(*a*) Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas genuit inopiâ coacta primò et angustiis, post autem delectatio jucunditasque celebravit. Nam ut vestis frigoris depellendi causâ reperta primò, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis et dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causâ, frequentata delectationis..... Ergo hæ translationes quasi mutuationes sunt, cùm, quod non habeas, aliunde sumas. Illæ paulo audaciores, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. 3. *de Orat. n.* 155. 156.

inventé que par nécessité, à cause du défaut et de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté et à l'ornement du discours; de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps et le défendre contre le froid, et ensuite ont servi à l'embellir et à l'orner. Toute métaphore (*a*) doit donc trouver vide la place dont elle se saisit, ou du moins, si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grâce, de force et de noblesse au discours; et l'on a pu remarquer dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquises sont presque toutes métaphoriques, et qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet, elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien (*b*), de briller de sa pro-

(*a*) Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quint. l.* 8 *c.* 6.

(*b*) Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Quint. l.* 8. *c.* 6.

pre lumière dans le discours le plus éclatant, et de s'y faire distinguer. En substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions; elle jette une grande variété dans le discours; elle relève et ennoblit les choses les plus petites et les plus communes; elle plaît extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères (*a*) à la place des naturelles qui sont sous la main; elle fait une agréable illusion à l'esprit en lui montrant une chose et lui en signifiant une autre; enfin, elle donne du corps pour ainsi dire aux choses les plus spirituelles, et les fait presque toucher au doigt et à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

(*a*) In suorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multo magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, et alia longè repetita sumere: vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima est delectatio..... vel quòd omnis translatio, quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admovetur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 159. 160.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple et naturel sur lequel est fondé le sens figuré, et sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moyen le plus sûr aussi et le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore, et en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, est de substituer le simple au figuré, et de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses ornemens, en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée; et quel meilleur modèle pouvons-nous suivre? Il veut expliquer la force et l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poète :

Vive, Ulysses, dum licet:
Oculis postremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit* CAPE, *non* PETE; *haberet enim moram sperantis diu ius esse se victurum; sed* RAPE. *Hoc verbum est ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Lib. 3. d Orat. n. 16.

Horace emploie la même pensé

d. 8. 1. 3. Dona præsentis cape lætus horæ.

Un habile interprète prétend q faut lire *rape* au lieu de *cape*. doute qu'il ait raison; car il s' dans Horace d'un homme qui, li de tout soin et de toute inquiétu et se flattant de l'espérance d' longue vie, jouit paisiblement plaisirs que chaque jour lui prése et le mot *cape* convient fort à telle situation : au lieu que chez l cien poète on exhorte Ulysse à s le moment présent, de peur qu'i lui échappe et ne lui soit enlevé une mort prompte et imprévue : *I tremum lumen radiatum rape.* Cicé s'est servi d'un mot pareil, et

Pro Quint. osc. n. 31. avec moins de grâce. *Quo quisque solertior et ingeniosior, hoc docet cundiùs et laboriosius. Quod e ipse celeriter arripuit, id cùm ta percipi videt, discruciatur.* Il s d'avertir qu'il ne dit pas *facilè did* mais *celeriter arripuit* : on en bien la différence.

Quand la métaphore est contin et qu'elle ne consiste pas en un mot, on l'appelle ALLÉGORIE. *E*

dem ceteras tempestates et procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas. On pouvait dire simplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

Souvenez-vous du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. M. Fléchi

Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connaître au public, et produisirent cette première fleur de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie (*a*).

Il faut, quand on emploie cette figure (*b*), avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, et ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni, par exemple,

(*a*) Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. *Eccles.* 7. 2.

(*b*) Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere coeperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cùm initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Quintil.* l. 8. c. 6.

après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers:

Et malè tornatos incudi reddere versus;

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour et l'enclume: mais quelques interprètes l'excusent. Je ne sais si l'on ne pourrait pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron, dans ce passage du second livre de l'Orateur: *Ut cùm in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer: sic, cùm istos libros ad Misenum studiosiùs legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* et *colorari?* et quel rapport *cantu* peut-il avoir avec un écrit?

ib. 2. de t. n. 60.

La PÉRIPHRASE ou CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsqu'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leurs noms, *ad requisita naturæ.* Souvent elle n'est employée que pour l'ornement, et cela est assez ordinaire aux poètes. Quelquefois on s'en

allust.

sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paraîtrait basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseraient si elles étaient présentées nuement et simplement.

1°. *Pour l'ornement.*

Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l amitié dont il honorait ce grand capitaine (M. de Turenne) *donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au lieu de dire simplement : *donne une place à ses cendres dans le tombeau des rois.* Mascaron

C'est-là ce qui j'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore. Despréau

2°. *Pour relever des choses communes ou basses.*

Déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces ; c'est-à-dire, l'armée Fléchier

sitions dures et choquantes. Thémistocle voyant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseillait aux Athéniens d'abandonner leur ville; mais il le fit en termes plus doux, et les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent; quia durum erat dicere, ut relinquerent.* Un autre était d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il employa un détour, et dit qu'il fallait faire usage des victoires : *Et qui victorias aureas in usum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

La Répétition est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives et impétueuses, telles que sont par exemple la colère et la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, et qui par cette raison répètent souvent les termes qui le représentent. C'est

ainsi

insi que Virgile peint la douleur l'Orphée après la mort d'Eurydice.

TE, dulcis conjux, TE solo in littore secum, TE veniente die, TE decedente canebat. Geor. 4. 46

Pline le jeune emploie la même gure en déplorant la mort de Virinius, qui avait été son tuteur, et u'il regardait comme son père. *Voi tibi multa alia scribere, sed totus nimus in hac una contemplatione efixus est. Virginium cogito, Virgiium video, Virginium jam vanis naginibus, recentibus tamen, auio, alloquor, teneo.* Lib. 2. ep.

Cicéron en fournit une infinité 'exemples. *Bona, miserum me! consumptis enim lacrymis tamen ıfixus animo hæret dolor) bona, ıquam, Cn. Pompeii acerbissimæ oçi subjecta præconis .. Vivis, et ivis non ad deponendam, sed ad onfirmandam audaciam..... Cædeatur virgis in medio foro Messanæ ivis romanus, judices.... Cùm ille nploraret sæpius usurparetque noıen civitatis, crux, crux, inquam, nfelici et ærumnoso, qui nunquam stam potestatem viderat, comparaatur.* 2. Philip. 64. 1. Caul. 2. 7. Verris 161.

Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque
2. c. 58. preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, et qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voilà, dit-il, où nous cherchons à nous établir et à nous enrichir ; voilà où nous voulons être les maîtres et dominer ; voilà ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses ; voilà ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes, même entre des concitoyens et des frères. *Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes : hìc honores gerimus, hìc exercemus imperia, hìc opes cupimus, hìc tumultuatur humanum genus ; hìc instauramus bella etiam civilia, mutuisque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition, qui

semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens, jusqu'à s'entrebattre et s'entretuer pour y avoir quelque petite part; et encore que leur en reste-t-il après leur mort qu'ils puissent occuper? *Quota terrarum parte gaudeat? vel, cùm ad mensuram suæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat!*

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété..... Racir
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.....
Dieu des Juifs, tu l'emportes!.....
David, David triomphe. Achab seul est détruit.....

L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile. Despré
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scélérat.
L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Quel carnage de toutes parts! Racii
On égorge à la fois les enfans, les vieillards;
Et la sœur, et le frère;
Et la fille, et la mère;
Le fils dans les bras de son père.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté, en affaiblir toute la force, et ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

Antithèse, distribution, et autres figures pareilles.

Les ANTITHÈSES bien ménagées, dit le père Bouhours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu près le même effet que dans la peinture les ombres et les jours qu'un bon peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes et les voix basses qu'un habile maître sait mêler ensemble. *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia...*

ro Cluent. 15.

Pro Mur. 76.

Odit populus romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit... Les capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux et charitable lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

Fléchier.

Il y a d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement et un rapport de paroles qui placées avec art et justesse et comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellemen

les unes aux autres, et par cette espèce de concert étudié et mesuré flattent agréablement l'oreille et l'esprit.

Cicéron n'a pas négligé cette grâce du discours (*a*), à laquelle quelques anciens, comme Isocrate, s'étaient livrés sans réserve ; et il nous a montré l'usage qu'on devait faire de ces figures, en les employant rarement et avec sobriété, et ayant toujours pris soin de les relever par la force et la solidité des pensées, sans quoi elles seraient d'un léger mérite.

Est enim hæc, judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum aut inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset expediendæ salutis... Et sine invidia culpa plectatur, et sine culpa invidia ponatur. Pro M n. 10. Pro Clu n. 5.

Sénèque est plein de ces sortes de Senec. Ep

(*a*) Delectatus est his etiam M. Tullius: verùm et modum adhibuit non ingratæ, nisi copiâ redundet, voluptati; et rem alioqui levem, sententiarum pondere implevit. *Quintil. l.* [illegible]

figures. *Magnus est ille qui fictilibus sic utitur, quemadmodum argento: nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.*

Brev. c. 18. *Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.*

hier. *Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.*

Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeait de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

enelle. *On imagine aisément avec quelle ardeur et quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir,*

et un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avait cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent. Bossu

Toutes ces pensées sont fort belles et fort solides par elles-mêmes: mais il faut avouer que le tour et la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grâce. Pour le mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple et commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paraît surtout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avait dit à César, que les

princes n'ont rien par où ils puissent approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvait ajouter simplement que sa fortune et son bon naturel lui procuraient ce glorieux avantage ; c'est là le fond de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse et d'élégance, en marquant séparément par une espèce de distribution ce qui lui vient de la fortune, et ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté ; et c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, et l'excellence de son naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos.* Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura: majus, melius: possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, et d'une manière plus ornée?

Pro Lig. n. 38.

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim cùm artifex ejusmodi sit* (Q. Roscius) *ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat; tum vir ejusmodi est, ut solus*

Pro Quint. n. 78.

leatur dignus, qui eò non accedat.
céron, fait encore dans un autre
droit, un éloge magnifique du
ème Roscius, qui peut nous ap-
endre aussi comment la même pen-
e peut être tournée en différentes
anières. *Qui medius fidius (audac-* Pro Qu
- dico) plus fidei quàm artis, plus Rosc. com
ritatis quàm disciplinæ possidet in 17.
: quem populus Romanus meliorem
rum quàm histrionem esse arbitra-
r: qui ita dignissimus est scenâ
opter artificium, ut dignissimus sit
uria propter abstinentiam. Ce double
oge se réduit à dire que Roscius est
ıcore plus honnête homme qu'ex-
llent acteur. Sous combien de faces
tte pensée nous est-elle montrée ?
eut-on rien imaginer de plus dé-
:at que ce premier tour que Cicéron
ı donne ? « Roscius est un si excel-
nt acteur, qu'il paraît seul digne
e monter sur le théâtre : mais d'un
ıtre côté il est si homme de bien,
ı'il paraît seul digne de n'y monter
mais ». Il n'y a pas moins de déli-
ıtesse dans le second éloge. Le der-
ier membre aurait eu peut-être plus
e grâce, si au mot d'*artificium* on en
ût substitué un qui se terminât

les larmes des yeux de ses auditeurs, et à les remplir des sentimens de crainte, de colère ou de douleur qu'il veut leur inspirer?

Figures par allusion.

Je ne dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, et dans une espèce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.*

Ver. 3. n. 121. Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie *un porc*, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse,* JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM: *alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse; cùm* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM *reliquisset* (Le prêteur à qui Verrès avait succédé, s'appelait *Sacerdos*). *Quæ ego non commemorarem* (*neque enim perfacetè dicta, neque porro hac severitate*

fond même des pensées et des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement, parce que plus l'art et l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir et devient vicieuse. Enfin (*a*), il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens; car quand il s'agit par exemple de toucher et d'attendrir les auditeurs, de les effrayer par la vue des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives et empressées, un orateur ne se rendrait-il pas ridicule s'il entreprenait de le faire par des périodes mesurées, par des antithèses et de pareilles figures, qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, et à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul et du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devrait songer qu'à tirer

(*a*) Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus: quid persona, quid tempus..... Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contrapositis, et pariter cadentibus, et consimilibus, irascentem, flentem, rogantem: cùm in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, et ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Quintil. l.* 9. *c.* 3.

gantius ad hominum existimationem? æquius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quæstoris libidinem coercendam? Summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo,* FACTUS EST VERRES. *Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illâ pecunia magnam partem ad se vertit: mulieri reddit quantulum visum est.* Il me semble que cette allusion, fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeait les hommes en pourceaux (et c'est ce que signifie *Verres* en latin), est ici fort heureuse et fort naturelle.

Verr. 4. n. 186. etc. Dans l'examen qu'avait fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenait souvent, étaient toujours effacées, et qu'il n'en restait que les quatre premières lettres, *Verr.* C'était un nom supposé sous lequel Verrès s'était caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette pièce dans le procès : *ut omnes mortales*, dit-il, *istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia*

Verr. 4. n. 190.

digna sunt) *nisi*, etc. *Ex nomine istius quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur.... ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquam, judices, hujusmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit?* Verr. 4. 18. et 19. Verr. 6. n.

Cicéron, en rapportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paraissaient froides et puériles; et par-là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, et les met en garde contre un mauvais goût, qui serait assez de leur âge, et qui leur ferait trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grâce au discours; et elles doivent paraître telles quand elles sont pleines de sens, et fondées sur une pensée solide, et sur une ressemblance naturelle. Cicéron avait rapporté la manière juste et désintéressée dont Verrès s'était conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit ele-* Verr. 1. n.

seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. v. 646. *Usque adeo-ne mori miserum est?* C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat; au lieu qu'un vieillard malade et près de mourir, dirait froidement: *Non est usque adeo miserum mori.*

Enée, dans un récit, remarque que si on avait été attentif à un certain événement, Troie n'aurait pas été prise :

Æn. l. 2. v. 56. Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres.

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre, *staret*, *maneret*, ce sentiment disparaît.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avait fait du supplice d'un citoyen romain : *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis! O lex Porcia, legesque Semproniæ! O graviter desideruta, et aliquando red-*

Verr. 7. n. 161. et 162.

dita plebi Romanæ, tribunitia potestas! Huccine tandem omnia recide-runt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. fasces et secures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur? Voilà le vrai langage de la douleur et de l'indignation.

Cicéron réunit presque toutes ces figures, et y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui sensus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'était trouvé à la bataille de Pharsale, et qu'il avait porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant et de si vives figures, entassées les unes sur les autres? Ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron allait par tout dans la mêlée chercher César? Car Cicéron avait dit immédiatement auparavant: *contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.* Pro L. n. 9.

Bossuet. *Princesse dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison? O Eternel, veillez sur elle. Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée.*

Fléchier. *Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère.*

Despréaux. O fortuné séjour! O champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Racine. O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

Abner s'était plaint qu'on ne voyait plus de miracles. Joad, plein d'une sainte indignation, lui répond ainsi:

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?

Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?

LA PROSOPOPÉE est une figure qui prête de l'action et du mouvement aux choses insensibles; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les choses inanimées, et quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux poètes de donner de l'indignation et de l'admiration aux fleuves, aux arbres; de la tristesse aux bêtes, etc.

Atque indignatum magnis stridoribus æquor. Virgile.
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, et non sua poma.
It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint... Despréaux
J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Pline l'ancien, dans ses descriptions, approche souvent de la hardiesse poétique. Il peint merveilleusement par deux traits la douleur et la honte d'un paon, qui ayant perdu sa queue ne cherche plus qu'à se cacher : *Caudâ amissâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* Dans un Lib. 10. c.

autre endroit il donne un sentiment de joie à la terre qui se voyait autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, et fendue avec un soc
a. 18. c. 3. chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato, et triumphali aratore.* Il dit ailleurs que les maisons où étaient disposées par ordre les statues des héros d'une noble race, se sentaient encore de leurs triomphes après avoir changé de maîtres, et que les murailles reprochaient à un lâche qui les habitait, que tous les jours il entrait dans un lieu consacré par les monumens de la vertu
b. 35. c. 2. et de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsæ domus; et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui est du père Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse brièveté de la dernière pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, et par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue,

comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avait envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis et des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison: puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes et des murs de cette maison infortunée, qui n'avait rien vu ni entendu sous Pompée que de sage et d'honnête, et qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, et hostium spolia cùm aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen et te, et tua, et tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more et sanctissima disciplina? Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popinæ sunt.* 2. Phil n. 68. 69.

Cette figure, qui personnifie les choses inanimées, donne beaucoup de grâce et de vivacité au discours.

demandent (*a*), comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence ; car les choses extraordinaires, incroyables, et qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au-dela du vrai; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

L'hypotypose (*b*) est une figure qui peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux, et non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force et le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement, et qui n'a pas tout le suc-

(*a*) Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim et incredibilia naturâ necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. l.* 9. *c.* 2.

(*b*) ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. *Quintil. l.* 9. *cap.* 2.

Magna virtus est, res de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi, et oculis mentis ostendi. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

introduit la Patrie, et la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius, dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siége de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats que puisqu'elle les paye pour toute l'année, ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si ad calculos eum Respublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum censes militia semestri solidum te stipendium accipere?*

1. Catil. 18 et 27.

Tite-Liv. l. 5. n. 4.

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes, font tout un autre effet que si on se contentait de les rapporter par un simple récit, et ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron, dans le dernier de ses plaidoyers contre Verrès, peint la cruelle avarice d'un geolier qui mettait à prix les larmes et la douleur des pères et des mères, qui leur faisait acheter chèrement la triste consolation de voir et d'embrasser leurs enfans, et qui exigeait d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheu-

reuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum et civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne sæpius feriatur? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam ob hanc causam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberûm, sed mortis celeritatem, pretio redimere cogebantur.*

Verrin. 7. n. 118. 119.

Milon n'était pas d'un caractère qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur et de noblesse, et en même temps extrêmement tendre et touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla*

Pro Mil. 93.

Republica cives mei (quoniam mihi illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen, perfruentur. Ego cedam atque abibo, etc. L'effet de cette figure (*a*) est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, et de faire qu'on s'imagine les voir et les entendre elles-mêmes.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, et en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter.

D'autres fois il adresse son discours aux morts. *Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque : et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

Ces sortes de fictions, pour plaire,

(*a*) Non audire judex videtur aliena mala deflentes; sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum, quorum etiam mutus aspectus lacrymas movet. *Quint. lib.* 6. *cap.* 1.

demandent (*a*), comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence ; car les choses extraordinaires, incroyables, et qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au-dela du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

L'hypotypose (*b*) est une figure qui peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux, et non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force et le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement, et qui n'a pas tout le suc-

(*a*) Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim et incredibilia naturâ necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. l.* 9. *c.* 2.

(*b*) ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. *Quintil. l.* 9. *cap.* 2.

Magna virtus est, res de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi, et oculis mentis ostendi. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

veilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit, Racine.
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage:
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier, des hôpitaux, peut servir de modèle dans ce genre: c'est dans l'oraison funèbre de la reine. *Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidens de la vie humaine; où les gémissemens et les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'âme d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance; où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à*

description. J'en rapporterai les paroles mêmes, parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre et pour expliquer les auteurs. *An quisquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cùm illa in Verrem legit*, STETIT SOLEATUS, etc. *non solùm ipsum os intueri videatur, et locum, et habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse astruat? Ego certè mihi cernere videor et vultum, et oculos, et deformes utriusque blanditias, et eorum qui aderant tacitam aversationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, et qu'on en dérange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité et de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un préteur du peuple Romain dans l'attitude où le représente Cicéron, appuyé nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux et à l'esprit tout ce que Quin-

at. l. 8.

re (*a*), et se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en était réellement témoin, et qu'on la vît de ses propres yeux. Et pourquoi, dit Quintilien (*b*), l'imagination en cette rencontre ne ferait-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes et de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, et en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, et en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modèle de

(*a*) Per quas (φαντασίας) imaginés rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ἐυφαντασίωτον, qui sibi res, vòces, actus secundum verum optimè finget. *Quintil. l.* 6. *c.* 2.

(*b*) Nam si inter otia animorum, et spes inanes, et velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, prœliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere : hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Quintil. l.* 6. *c.* 2.

où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent, et se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauché qui était dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim hesterna potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis et spinis cooperta piscium.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté et le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, et qui dit tout: *Quid plus videret, qui intrasset?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut et pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échapperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs français, soit poètes, soit orateurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet, dans Athalie, décrit mer-

que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources les plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps et de la réalité aux choses dont on parle, et à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, et qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* Ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, et présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit. J'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Tendit ad vos virgo Vestalis ma- Pro M. Fon n. 37. 38.

l'envi leur funeste empire; et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens : c'est là que s'élevant au dessus des craintes et des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissemens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit et des secours pour la conscience.

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. On doit les avertir que le moyen le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature (*a*), de la bien étudier, et de la prendre pour guide, ensorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, et trouve dans son propre fonds les sentimens qui sont exprimés dans le discours. Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décri-

(*a*) Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est : ad se refert quisque quæ audit : et id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

re (*a*), et se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en était réellement témoin, et qu'on la vît de ses propres yeux. Et pourquoi, dit Quintilien (*b*), l'imagination en cette rencontre ne ferait-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées ; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes et de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, et en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, et en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modèle de

(*a*) Per quas (φαντασίας) imaginés rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ὑφαντασιωτον, qui sibi res, vôces, actus secundum verum optimè finget. *Quintil. l.* 6. *c.* 2.

(*b*) Nam si inter otia animorum, et spes inanes, et velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, prœliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere : hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Quintil. l.* 6. *c.* 2.

cette manière de faire une description, que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo? Non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, et pallor, et gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet?* Cet endroit paraît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, judices? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna videtis? non positas insidias? non impetum repentinum? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium?*

Quint. l. 6. c. 2.

Pro Rosc. Amer. n. 98.

IMAGES.

Les derniers mots de la description

que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources les plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps et de la réalité aux choses dont on parle, et à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, et qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* Ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, et présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit. J'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Tendit ad vos virgo Vestalis ma- Pro M. n. 37.

nus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit.... Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur.

ro Rosc. er. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit.... Penè dicam respersas manus sanguine paterno judices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum crediturі sint.*

léchier. *Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de theâtre à sa gloire?*

Dans le tumulte des armées il s'entretenait des douces et secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyait les Amalécites, et il levait déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connaître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissait le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que marchant sur ces remparts qu'il venait de foudroyer, il allait lui offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avait cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités? Mascar

Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux? Bossu

Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un prince enfant.

Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.

Pélisson. *Sous un air serein et tranquille* (il s'agit de Louis XIV), *il formait ces foudres dont le bruit a rétenti par tout le monde, et ceux qui sont encore sur le point d'éclater.*

Racine. Pour comble de prospérité,
Il espère (*l'impie*) revivre en sa postérité :
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Avant que de finir cet article, je dois avertir en général, que l'usage des figures demande beaucoup de discernement et de prudence (*a*).

(*a*) Una in re maximè utilis, ut quotidiani et semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, et nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parcè, et cum res poscet, utetur, velut asperso quodam condimento, jucundior erit. At qui nimium affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amittet..... Nam et secretæ, et extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ satiant : nec se obvias fuisse dicenti, sed conquisitas, et ex omnibus latebris extractas congestasque declarant. *Quintil. l.* 9. *c.* 3.

Elles servent comme de sel et d'assaisonnement au discours, pour relever le style, pour éviter une façon de parler vulgaire et commune, pour prévenir le dégoût que causerait une ennuyeuse uniformité; et dès-lors elles doivent être employées avec mesure et discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grâce même de la variété qui fait leur principal mérite; et plus elles sont brillantes, plus elles choquent et lassent par une affectation vicieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, et comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes et si triviales, qu'elles ont perdu toute leur grâce, surtout lorsqu'elles sont trop longues. *Miserum est exturbari fortunis omnibus.: miserius est injuriâ. Acerbum est.... acerbius. Calamitosum est... calamitosius. Funestum est... funestius. Indignum est.... indignius. Luctuosum est.... luctuosius. Horribile est.... horribilius.* L'auditeur prévient la réponse, et est fatigué par cette Pro n. 95.

parties en finissant ses plaidoyers, il faisait souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutaient. La grandeur d'âme et la noble fierté dont se piquait Milon, ôtaient à son avocat cette ressource si puissante. Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des juges (*a*), et il prit sur lui le caractère et le personnage de suppliant, qu'il ne pouvait donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs pères et mères, lors même qu'ils en sont traités avec dureté et avec injustice, rend très difficiles certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contre eux; et c'est dans ces occasions où la bonne rhétorique fournit des tours et des ménagemens, qui sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur

(*a*) Ergo et ille captavit ex illa præstantia animi favorem, et in locum lacrymarum ejus ipse successit. *Quintil. l.* 6. *c.* 1.

sur ce qui regarde la bonne foi et la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur; il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation entière, dont il relève extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, et le merveilleux talent pour l'éloquence: mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude et de sincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto genere* Pro Flacc n. 9. *Græcorum: tribuo illis literas; do multorum artium disciplinam; non vidimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam. Denique etiam, si qua sibi alia sumunt, non repugno: testimoniorum religionem et fidem nunquam ista natio coluit, totiusque hujusce rei quæ sit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.*

On sait que Cicéron excellait surtout à émouvoir les passions, et que par les discours tendres et touchans qu'il mettait dans la bouche de ses

les choses mêmes conduisent insensiblement le juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un père empêche de découvrir; et pour lors il faut que le discours du fils, suspendu, entrecoupé, et interrompu de temps en temps comme par un silence forcé et par de vifs sentimens de tendresse, fasse connaître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échapper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par-là le juge est porté à chercher ce je ne sais quoi qu'il ne croirait peut-être pas si on le lui avait découvert; mais dont il est pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, et d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel était Caton à l'égard

multum etiam affectus juvant, et interrupta silentio dictio, et cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud nescio quid, quod ipse fortasse non crederet, si audiret: et ei, quod à se inventum existimat, credat. *Quintil. l.* 9. *c.* 2.

de

de Muréna ; et l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel Cicéron (*a*), sans toucher à la personne même de Caton, qui devait être pour lui comme sacrée, et qui certainement était inaccessible et invulnérable à la censure la plus maligne, sut pourtant lui ôter une partie de son autorité et de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit et d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate et plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire ? On appelait ainsi la loi qui ordonnait des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étaient les plus pauvres. Cette loi avait dans tous les temps servi d'appât et d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, et pour se l'attacher. Elle paraissait en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos

(*a*) Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam summè admiratus, non ipsius vitio, sed Stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriorem videri volebat! *Quintil. lib.* II. *cap.* I.

tranquille et une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venait de le nommer Consul avec une distinction qui était sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il aurait trouvé toutes les oreilles et tous les cœurs fermés, et le peuple se serait généralement révolté contre lui. Il était trop habile, et connaissait trop les hommes pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de temps il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avait pris, ni le sentiment qu'il voulait leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnaissance dont il était pénétré pour le bienfait signalé qu'il venait d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances qui lui étaient si honorables. Il marque ensuite les devoirs et les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend

bien, et dans l'exercice de sa charge et pendant toute sa vie, être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : et après en avoir démêlé les différens sens ; après avoir découvert les secrètes intrigues des tribuns qui couvraient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques, zélés défenseurs de la loi Agraire, et dont la mémoire par cette raison était si chère au peuple romain ; après s'être ainsi insinué peu à peu et par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, et s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissait, mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnaisse pas que cette loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos et à sa liberté, il se joindra à lui, et se rendra à son sentiment. C'est ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par insinuation*, et il me semble qu'un seul endroit comme celui-ci est bien capable de former l'esprit des jeunes gens, et de leur apprendre la manière adroite et

respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnaissance et la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devait attendre; et le peuple, détrompé par l'éloquent discours de son consul, rejeta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius, où l'on examine ce qu'il fallait penser du parti de Pompée, demandait d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avait taxé de crime la conduite de ceux qui avaient porté les armes contre César. Cicéron relève et condamne la dureté de cette expression; et après avoir rapporté les différens noms qu'on donnait à la démarche de ceux qui s'étaient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, témérité: « Pour moi, dit-il, si l'on me demande quel est le propre et véritable nom que l'on doit donner à notre malheur, il me semble que c'est une fatale influence qui a aveuglé les hommes, et les a entraînés comme malgré eux; en sorte qu'on ne doit pas s'étonner que la volonté insurmontable des dieux

l'ait emporté sur les conseils des hommes. *Ac mihi quidem, si proprium et verum nomen nostri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidisse videtur, et improvidas hominum mentes occupavisse : ut nemo mirari debeat, humana consilia divinâ necessitate esse superata.* Il n'y avait rien, dans cette définition, d'injurieux pour le parti de Pompée; et loin de devoir choquer César, elle était très flatteuse pour lui. Pro l n. 17.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernières guerres civiles qui troublèrent la France, semblent avoir eu en vue l'endroit de Cicéron que je viens de rapporter : mais ils ont bien enchéri sur leur modèle.

Hélas! malheureuse France, pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restait-il pas assez d'autres sans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang? Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, et les dérober à la connaissance de nos neveux! Mais puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang Masca dans l'O funèbre de Turen

répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumière et cette nuit funeste, qui, formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux même qui cherchaient le bon chemin.

Fléchier, ms l'Orais. mèbre de M. e Turenne.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondait le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu: telle est l'infirmité naturelle des hommes: Mais le sage revient aisément à soi; et il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence

plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'État, et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avaient allumées rompirent les digues de la justice et de la raison; et les plus sages mêmes, entraînés par le malheur des engagemens et des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. Flé dans l' funèbre le Telli

§ VII.

Des passions.

Je serais extrêmement long, si j'entreprenais de toucher même légèrement tout ce qui regarde cette matière, l'une des plus importantes qui soient dans la Rhétorique. On sait que les passions sont comme l'âme

du discours; que c'est ce qui lui donne une impétuosité et une véhémence qui emportent et entraînent tout, et que l'orateur exerce par-là sur ses auditeurs un empire absolu (*a*), et leur inspire tels sentimens qu'il lui plaît; quelquefois en profitant adroitement de la pente et de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, et les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tînt fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des péroraisons de Cicéron, et de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron et

(*a*) Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta est *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut stantem inclinare, sed etiam adversantem et repugnantem, ut imperator bonus ac fortis; capere possit. *Lib. 2. de Orat. n.* 187.

intilien nous ont laissés sur ce sujet.

plus important de tous est que
ır toucher les autres (*a*), il faut
: touché soi-même ; et pour l'être,
aut se bien pénétrer du sujet que
i traite, en être pleinement con-
ncu, en sentir toute la vérité et
te l'importance, se représenter
tement l'image des choses dont on
t se servir pour émouvoir les au-
:urs, en faire des peintures vives
ouchantes : et elles seront telles,
'on a bien soin d'étudier la na-
e, et de la prendre toujours pour
de. Car d'où vient qu'on voit des
sonnes ignorantes s'exprimer si
quemment dans le premier mou-
nent de leur douleur ou de leur
ère (*b*), sinon parce que ces sen-

) Summa circa movendos affectus in hoc posita ut moveamur ipsi..... Primum est ut apud nos nt eâ quæ valere apud judicem volumus, affi- urque antequàm afficere conemur..... Ubi mise- ne opus erit, nobis ea de quibus querimur, lisse credamus, atque id animo nostro persua- ius. Nos illi simus, quos gravia, indigna, tristia)s queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed namus parumper illum dolorem. Ita dicemus, in simili nostro casu dicturi essemus. *Quint.* c. 3.

) Quid enim aliud est causæ, ut lugentes utique ecenti dolore disertissimè quædam exclamare antur, et ira nonnunquam indoctis quoque

timens ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité et dans la nature même?

Plut. in vit. Demosth. Un Athénien vint trouver Démosthène, et le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoyen de qui il disait avoir été fort outragé. Et comme il racontait ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille et froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer: Il n'est rien de tout cela, dit Démosthène; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment! répliqua l'autre en haussant la voix et paraissant tout ému, je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé? A ce ton Démosthène reconnut la vérité, et se chargea de la cause. Cicéron rapporte quelque chose de pareil d'un orateur (*a*) nommé Callidius, contre qui il plaidait. Quoi! lui dit-il, s'il était vrai qu'on

eloquentiam faciat, quàm quòd illis inest vis mentis, et veritas ipsa morum? *Quintil. l.* 6. *c.* 3.

(*a*) Hoc ipsum posuit pro argumento, quòd ille tam solutè egisset, tam leniter, tam oscitanter. Ta isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres?.... Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis elicere voces et querelas solet? Nulla perturbatio animi, nulla corporis..... Itaque tantum abfuit ut inflammares nostros animos: somnum isto loco vix tenebamus. *Brut. n.* 277. 278.

en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur et de nonchalance qui, bien loin de remuer vos auditeurs, n'était propre qu'à les endormir? Est-ce là le langage de la douleur et de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives et animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher les autres, et ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer. *Si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi.* Horat.

La péroraison, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est là que l'orateur, pour achever d'abattre les esprits, et pour enlever leur consentement, déploie sans ménagement, selon l'importance et la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre et de plus affectueux. Quint. c. 1.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvemens: il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après les

preuve de chaque fait ; et c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'orateur emploie aussi les mouvemens dans les autres parties du discours, mais d'une manière plus courte et avec beaucoup plus de retenue et de réserve (*a*). *Omnes hos affectus... aliæ quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoyer pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti!* dit Sulpicius, après avoir parcouru et indiqué toute la suite et toutes les parties de son discours.

nt. l. 6.

lib. 2. at. n.

« J'admire, dit Quintilien, ceux qui prétendent que dans le récit on ne doit point exciter de passions. Si par-là ils entendent seulement qu'on ne doit pas s'y arrêter long-temps, comme on le fait dans la péroraison, ils ont raison ; car il faut y éviter les longueurs : mais je ne vois pas pourquoi en instruisant les juges, on ne songerait point à les toucher, vu que,

it. l. 4.

(*a*) Degustanda hæc (miseratio) procœmio, non consumenda. *Quintil. l. 4. c. 1.*

n a pu réussir dès-lors à leur
irer quelques sentimens de colère
e compassion, on les trouvera
mieux disposés à recevoir et à
er les preuves. C'est ainsi que Verr. 7.
ron en a usé en décrivant le sup- 171.
d'un citoyen romain, et en rap- Verr. 3.
nt dans un autre endroit la 76.
uté que Verrès exerça sur Phi-
mus. *Quid? Philodami casum*
e PER TOTAM EXPOSITIONEM *in-*
it invidia? (paroles qui mon-
que cette narration entière est
ante et pathétique.) En effet,
endre à la fin d'un discours
attirer la compassion sur des
s qu'on aura racontées d'un œil
a), c'est s'y prendre un peu
». Un récit de choses graves et
antes serait très imparfait, s'il
it vif et passionné.
endroit du supplice de Gavius N. 157-171
la dernière Verrine, suffit seul
justifier les règles qu'on vient
olir. Cicéron, après avoir pré- N. 157. 158
au fait par une espèce d'exorde
st fort animé, et avoir raconté N. 159.
ent et pourquoi Gavius fut N. 160. 161

erum est advocare his rebus affectum, quas narraveris.

amené à Messine devant Verrès, vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances : sur ce qu'un citoyen romain a été frappé de verges au milieu de la place publique de Messine, et sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement et sans passion, mais d'une manière extrêmement vive et touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis romanus, judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc :* CIVIS ROMANUS SUM. *Hac se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur : sed, cùm imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici et ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Liv. 3. n. 169. Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification, dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute

l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis! etc.*

Il rapporte une dernière circonstance du supplice, et reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoyen romain, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvait, du haut de la potence, envisager l'Italie en expirant : *Ut ille, qui se civem romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue et développée. *Italiæ conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, perangusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.* N. 168.

L'amplification ne manque pas de suivre, et elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem romanum, etc.* Verr. 3. 169.

Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie et pathétique, et par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoyens, N. 170. 17

et qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parlait dans une solitude, les rochers les plus durs seraient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc à plus forte raison doivent l'être des sénateurs et des juges, qui par leur état et leur place sont les protecteurs des lois, et les défenseurs de la liberté romaine ? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa et scopulos hæc conqueri et deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tanta et tam indigna rerum atrocitate commoverentur, etc.*

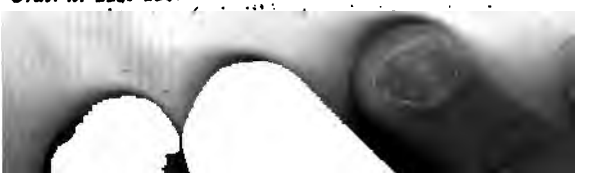
Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

Une espèce de hasard (*a*) fournit

(*a*) Quas tragœdias egit idem (Crassus), cùm casu in eadem causa cum funere efferretur anus Junia! Prò, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis? quàm inexpectata? quàm repentina? cùm conjectis oculis, gestu omni imminenti, summa gravitate et celeritate verborum : Brute, quid sedes? Quid illam avum patri nuntiare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid majoribus tuis? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere? Patrimonio-ne augendo, etc. Tu lucem aspicere audes? [illegible] hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in [illegible]esse conspectu? tu illam mor-

sur-le-champ à Crassus un trait d'éloquence très vif et très véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidait contre Brutus, le convoi d'une dame romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on sait qu'était le barreau. Alors interrompant son discours : « Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, que cette morte aille porter à votre père? Que souhaitez-vous qu'elle dise à ces illustres Romains dont on porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le peuple de la domination des rois? A quoi leur dira-t-elle que vous vous appliquez? de quelle belle action, de quelle vertu, de quelle sorte de gloire leur apprendra-t-elle que vous vous piquez? » Et après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts : « Pouvez-vous encore après cela, continua-t-il, soutenir la lumière du jour? vous montrer dans cette ville? vous présenter devant vos citoyens? La vue même de cette morte et de ces images, qui

tuam, tu imagines ipsas non perhorrescis? 2. *de Orat. n.* 225. 226.



semblent vous reprocher tous vos dérégemens, ne doit-elle pas vous remplir de crainte et d'horreur? »

Quelquefois ce n'est qu'un trait et un sentiment jeté dans le discours, qui produit cet effet. Cicéron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvait, selon la remarque de Quintilien, se contenter de dire: *Tum Ligarius nullo se implicari negotio passus est.* Mais il y joint une image qui rend ce récit et plus vraisemblable (*a*) et plus touchant. *Tum Ligarius domum spectans et ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.*

Pro Ligar. n. 3.

Æn. lib. 11. v. 782.

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une manière fort tendre la mort d'un jeune homme qui avait quitté Argos, lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre:

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus (*b*), et ce triste souvenir de

(*a*) Ita, quod exponebat, et ratione fecit credibile, et affectus quoque implevit. *Quintil. l. 4. c. 2.*

(*b*) Quid? Non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS? *Quintil. l. 4. cap. 2.*

ce qu'il avait de plus doux et de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces.... reminiscitur..., moriens.*

Ces endroits sont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour et de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ; et ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvemens dont il va être parlé.

Outre cette première espèce de passions plus fortes et plus véhémentes (*a*), à laquelle les rhéteurs donnent le nom de πάθος ; il y en a une autre sorte, qu'ils appellent ἦθος, qui consiste dans des sentimens plus doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs ; dont l'effet n'est pas de renverser (*b*), d'en-

(*a*) Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compositos esse dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos persuadere : hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Quint. l.* 6. *c.* 3.

(*b*) Ἦθος id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur : non solum mite ac placidum, sed plerumque blandum et humanum et audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant et quodammodo agnoscantur. Quod est

traîner, d'emporter tout comme de vive force, mais d'intéresser et d'attendrir, en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite; entre un prince et des sujets, un père et des enfans, un tuteur et des pupilles, un bienfaiteur et ceux qui en

sine dubio inter conjunctas maximè personas, quoties perferimus, ignoscimus, satisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio..... Hoc omne bonum et comem virum poscit. *Quintil. l.* 6. *c.* 3.

Duo sunt, quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant : quorum alterum est quod Græci ἠθικὸν vocant, ad naturam, et ad mores; et ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum; alterum quod iidem παθητικὸν nominant, quo perturbantur animi et concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superius, come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum; hoc, vehemens, incensum, incitatum, quo causæ eripiuntur : quod cùm rapidè fertur, sustineri nullo pacto potest. *Orat.* n. 128.

Non semper fortis oratio quæritur, sed sæpe placida, submissa, lenis, quæ maximè commendat reos..... Horum igitur exprimere mores oratione, justos, integros, religiosos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet : et hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in perorando tantam habet vim, si est suaviter et cum sensu tractatum, ut sæpe plus quàm causa valeat. Tantum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi, ut quasi mores oratoris effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum, et genere verborum, adhibita etiam actione leni facilitateque significandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri esse videantur. 2. *de Orat.* n. 183. 184.

ont reçu du bien. Elles consistent, pour ceux qui sont supérieurs et qu'on a offensés, dans un certain caractère de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui est sans fiel et sans aigreur, qui sait souffrir l'injure et l'oublier, et qui ne peut résister aux prières et aux larmes; et pour les autres, dans une facilité à reconnaître leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à se soumettre, et à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple et naturelle, sans étude et sans affectation; l'air, l'extérieur, le geste, le ton, le style, tout doit respirer je ne sais quoi de doux et de tendre, qui parte du cœur, et qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non seulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'est plus aimable qu'un tel caractère; et l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, et à l'imiter.

On en trouve un bel exemple dans Home

l'une des homélies de S. Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent, et fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être demander la matière que je traite actuellement, et d'en faire une espèce d'analyse et d'abrégé.

L'empereur Théodose avait envoyé des officiers et des troupes à Antioche, pour punir cette ville rebelle d'une sédition, dans laquelle on avait renversé les statues de l'empereur et de l'impératrice Flaccille sa femme, qui pour lors était morte. Flavien, évêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse et la maladie d'une sœur qu'il laissait mourante, partit sur-le-champ pour aller implorer la clémence du prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, et qu'il fut en présence du prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà

un exorde plein d'art, et un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il aurait pu employer. Aussi S. Chrysostôme remarque-t-il que, par cet extérieur lugubre et pathétique, son dessein était de préparer une entrée à son discours, et de s'insinuer peu à peu dans le cœur du prince, pour y faire succéder, aux sentimens de colère et de vengeance dont il était plein, ceux de douceur et de compassion dont sa cause avait besoin.

L'empereur le voyant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avait lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grâce pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, et qui méritent les derniers supplices ? Mais, prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avait comblé la ville d'Antioche ; et à chacun de ces bienfaits, il ajoute : « Est-ce donc là la reconnaissance que j'en devais attendre ? Quel sujet de plainte ses citoyens avaient-ils contre moi ? Quel mal leur avais-je fait ? Mais pour-

quoi porter leur insolence jusque sur les morts? En avaient-ils reçu quelque injure ? Quelle tendresse n'avais-je pas témoigné pour leur ville ? Ne sait-on pas que je l'aimais plus que ma patrie même, et que c'était pour moi la joie la plus douce de penser que bientôt je serais en état d'y faire un voyage?.»

Pour lors, le saint évêque ne pouvant soutenir plus long-temps de si tendres reproches : « Il est vrai, dit-il, en poussant de profonds soupirs, la bonté dont vous nous avez honorés, Seigneur, ne pouvait aller plus loin; et c'est ce qui augmente notre crime et notre douleur. De quelque manière que vous nous traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. Hélas! l'état où nous sommes est déjà pour nous une cruelle punition. Quoi ! toute la terre saura notre ingratitude !»

« Si les barbares avaient renversé notre ville, elle ne serait point sans ressource et sans espérance, tant qu'elle vous aurait pour protecteur. Mais à qui maintenant aura-t-elle recours, depuis qu'elle s'est rendue indigne de votre protection? »

« L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a précipitée dans cet abîme de maux dont vous seul la pouvez tirer. J'ose le dire, Seigneur : c'est votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalousie de cet esprit malin. Mais, à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a prétendu nous faire. »

« Votre clémence dans cette occasion vous fera plus d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a renversé vos statues. Si vous nous pardonnez ce crime, on vous en élèvera d'autres, non de marbre ou d'airain que le temps fait périr, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette action. »

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, et le fait souvenir

d'une de ses lois, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, et qu'on fît grâce aux criminels, dans le temps de la solennité de Pâques, il avait ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, et rendre la vie aux morts!* Ce temps est venu, Seigneur; vous le pouvez maintenant, etc.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire. « Tous les Juifs et les Païens, lui dit-il, ont les yeux ouverts sur vous, et attendent l'arrêt que vous allez prononcer. S'il nous est favorable, pleins d'admiration ils s'écrieront: Certes, il faut que le Dieu des Chrétiens soit bien puissant. Il met un frein à la colère de ceux qui ne reconnaissent point de maître sur la terre, et des hommes il sait en faire des anges. »

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvait lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avait à craindre si ce crime demeurait impuni, et avoir montré que Théodose, par un exemple si rare de clémence, pouvait édifier toute la terre et instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

« Il vous sera infiniment glorieux, Seigneur, d'avoir accordé ce pardon à la prière d'un ministre du Seigneur ; et l'on verra bien que sans faire attention à l'indignité de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté en lui que la puissance du maître de la part de qui il vient. »

« Car ce n'est pas seulement au nom des habitans d'Antioche que je parais ici : j'y viens de la part du souverain Maître des hommes et des anges, vous déclarer que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Père céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand prince, de ce jour terrible où vous paraîtrez devant le Roi des rois, pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler, devant les princes vers qui on les envoie, des présens magnifiques. Pour moi, je ne présente à votre majesté que le saint livre des Évangiles ; et j'ose vous exhorter à imiter votre Maître, qui tous les jours ne cesse de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours

en assurant le prince que s'il refuse à cette ville infortunée la grâce qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais, et ne considérera plus comme sa patrie, une ville que le prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, et à qui il n'aura pu se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, et dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même maître ? Alors Flavien se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par l'action qu'il venait de faire. Et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople : Allez, mon père, lui dit Théodose en l'embrassant, et ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, et par les assurances que vous

lui donnerez de la grâce que je lui accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur et dans la crainte. Partez, et portez-lui pour la fête de Pâques l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes, et soyez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

Le saint prélat partit sur-le-champ; et, pour avancer la joie de ses citoyens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude et de l'alarme où elle était.

Je prie encore, en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espèce de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvait être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y aurait beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractères, incompatibles en apparence, et qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien; l'humilité et l'abaissement d'un suppliant, la noblesse et la grandeur d'un évêque, mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre,

qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, et comme abattu aux pieds de l'empereur; puis, vers la fin du discours, il paraît revêtu de tout l'éclat et de toute la majesté du maître dont il est le ministre. Il commande, il menace, il intimide: toujours grand cependant dans son abaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien et de Théodose peuvent être proposés comme un modèle excellent dans ce genre de passions douces et tendres. Je ne prétends pas par-là en exclure les passions fortes et véhémentes qui y sont quelquefois mêlées; mais, si je ne me trompe, ce sont les premières qui y dominent.

LIVRE QUATRIÈME.

DES TROIS GENRES D'ÉLOQUENCE.

Ce livre quatrième renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, et sur l'éloquence de l'Écriture sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU.

Les règles que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron et de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le barreau, elles pourraient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette

honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières, qui puissent leur servir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit se proposer dans le barreau, pour se former un style qui y convienne. Je parlerai ensuite des moyens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoirie. Enfin, je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de plus beau sur les mœurs et sur le caractère de l'avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

Si nous avions les harangues et les plaidoyers de tant d'habiles orateurs qui, depuis un certain nombre d'années, ont si fort illustré le barreau français, et de ceux qui y paraissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat, nous pourrions y trouver des règles sûres et des modèles parfaits de l'é-

loquence qu'on y doit suivre ; mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pièces, nous oblige de recourir à la source même, et d'aller chercher dans Athènes et dans Rome ce que la modestie de nos orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous (1).

S. Ier.

Démosthène et Cicéron, modèles d'éloquence les plus parfaits.

Démosthène et Cicéron, du consentement de tous les siècles et de tous les savans, sont ceux qui ont le

(1) On reconnaît ici la politesse de Rollin. Il était fort lié avec le célèbre Cochin, et ne voulait pas vraisemblablement lui déplaire. S'il n'avait été retenu par les égards dus à l'amitié, peut-être aurait-il recherché pourquoi le barreau français n'a produit aucun orateur qu'on puisse opposer à ceux d'Athènes et de Rome ; tandis que la chaire, dans les beaux jours du siècle de Louis XIV, jusqu'à la fin de la minorité de Louis XV, a fait naître un genre d'éloquence supérieure peut être à celle de l'antiquité.

plus excellé dans l'éloquence du barreau ; et l'on peut par conséquent proposer leur style aux jeunes gens, comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agirait pour cela de le leur bien faire connaître, de leur en bien marquer le caractère, et de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture et par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, et par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthène ; et dans un siècle aussi savant et aussi poli qu'est le nôtre, il doit paraître étonnant que la Grèce ayant toujours été considérée comme la première et la plus parfaite école du bon goût et de l'éloquence, on soit si peu soigneux, surtout dans le barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre, et que (*a*), si l'on ne croit pas devoir donner un

(*a*) Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cùm tantas res Græci susciperent, profiterentur, agerent..... non admovere aurem, nec, si palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum, et procul quid narrarent attendere. 1. *de Orat.* n. 153.

temps considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, et de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, et si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, et ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du style de Démosthène, je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues, qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres, mais qui aideront au moins à le faire connaître en partie, et à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine, son compétiteur et son rival, prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil; j'entends la dernière, qui est beaucoup plus travaillée et plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers

changemens, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions* basses et triviales, et que de l'autre le style en est quelquefois ** trop enflé

* « Ce que nous demandions tous à cor et à cri.... » Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles..... » Si vous continuez à fainéanter..... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous » ne cessez de m'assassiner de clabauderies éternelles..... Ils vous escamoteront les dix talens..... » Vous amuser de fariboles..... Il se ménagea un » prompt rapatriement..... Que si le cœur vous en » dit, je vous cède la tribune..... Mais tout compté, » tout rabattu..... Non, en dussiez-vous crever à » force de l'assurer faussement..... Vous vomissez » des charretées d'injures..... » Je rapporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.

** Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième Philippique. « De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, » vous vous endormez tranquillement entre les bras » de la volupté; mais que dans les conjonctures et » dans les événemens vous courez les derniers périls. » Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté. Ἀπ' ἐμοῦ συμβέβηκεν ἐν μὲν τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς τρυφᾶν καὶ παχύνεσθαι ἐπαινούμενον ὑπὸ ἀδόντων ἀκούειν. Volfius le traduit ainsi: *Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, et omnia, quæ voluptati sunt, audiatis.* Ce qui est le véritable sens; et M. de Maucroy l'a suivi. « Vous vous rendez difficiles dans » vos assemblées: vous voulez y être flattés, et qu'on » ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord » du précipice. » Ce qui a trompé M. de Tourreil, est le mot τρυφᾶν, qui signifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il

et ampoulé ; défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit en même temps beaucoup de simplicité et beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paraît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

aurait eu ici ce sens, il n'aurait pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux : « Vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté », qui joints aux précédens, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forment un style tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle et austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices et la volupté n'étaient point alors le caractère des Athéniens ; et d'ailleurs, quel rapport pouvaient-elles avoir aux assemblées publiques ? au lieu qu'il était très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisaient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, et accoutumés depuis long-temps à de telles flatteries, d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, et y prissent des airs fiers et dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisaient ; et de l'autre, fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur disent la vérité. Car je crois qu'ici τρυφὴν peut avoir ce double sens.

§ II.

Extraits de Démosthène et d'Eschine.

I. EXTRAITS DE DÉMOSTHÈNE.

DE LA PREMIÈRE PHILIPPIQUE.

M. DE TOURREIL met cette première Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthène anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

« Si vous êtes résolus, Messieurs (1), d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait; si chacun veut s'employer de bonne foi pour le bien public, les riches en contribuant de leurs biens, les jeunes en prenant les

(1) Rollin, en changeant fort à propos quelques passages de la version de Tourreil, aurait bien dû substituer le mot *Athéniens* à celui de *Messieurs*, qui paraît un peu ridicule dans la bouche de Démosthène.

armes; enfin, pour tout dire en peu de mots, si vous voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, et renoncer à cette paresse qui vous lie les mains, en vous entretenant de l'espérance de quelque secours étranger; avec l'aide des dieux vous réparerez bientôt vos fautes et vos pertes, et vous tirerez vengeance de votre ennemi. Car, Messieurs, ne vous imaginez pas que cet homme soit un Dieu qui jouisse d'une félicité fixe et immuable: il est craint, haï, envié, et par ceux-là même qui paraissent les plus dévoués à ses intérêts. En effet, l'on doit présumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le reste des hommes. Mais tous ces sentimens demeurent maintenant comme étouffés et engourdis, parce que votre lenteur et votre nonchalance ne leur donnent point lieu d'éclater; et c'est à quoi il faut que vous remédiez ».

« Car voyez, Messieurs, où vous en êtes réduits, et à quel point d'insolence cet homme est monté. Il ne vous laisse pas le choix de l'action ou du repos. Il use de menaces: il parle, dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il ne se contente plus de ses

premières conquêtes; il y en ajoute tous les jours de nouvelles; et pendant que vous temporisez, et que vous demeurez tranquilles, il vous enveloppe et vous investit de toutes parts ».

« En quel temps donc, Messieurs, en quel temps agirez-vous comme vous le devez? Quel événement attendez-vous? Quelle nécessité faut-il qui survienne pour vous y contraindre? Eh! l'état où nous sommes n'en est-il pas une? Car pour moi je ne connais point de nécessité plus pressante pour des hommes libres, qu'une situation d'affaires pleine de honte et d'ignominie. Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Eh quoi, y a-t-il rien de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine se rendre maître des Athéniens, et faire la loi à toute la Grèce? Philippe est-il mort? dit l'un. Non, il n'est que malade, répond l'autre. Mort ou malade, que vous importe, Messieurs? puisque s'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe par votre mauvaise conduite; car il

et ampoulé ; défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit en même temps beaucoup de simplicité et beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paraît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

aurait eu ici ce sens, il n'aurait pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux : « Vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté », qui joints aux précédens, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forment un style tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle et austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices et la volupté n'étaient point alors le caractère des Athéniens ; et d'ailleurs, quel rapport pouvaient-elles avoir aux assemblées publiques ? au lieu qu'il était très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisaient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, et accoutumés depuis long-temps à de telles flatteries, d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, et y prissent des airs fiers et dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisaient ; et de l'autre, fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur disent la vérité. Car je crois qu'ici ῥᾳθυμία peut avoir ce double sens.

§ II.

Extraits de Démosthène et d'Esc

I. EXTRAITS DE DÉMOSTHÈ

DE LA PREMIÈRE PHILIPPIQUE

M. DE TOURREIL met cette prem Philippique à la tête de toutes autres harangues.

Démosthène anime les Athén par l'espérance d'un meilleur su pour l'avenir dans la guerre co Philippe, si, à l'exemple de ce pri ils veulent s'appliquer sérieuse au soin de leurs affaires.

« Si vous êtes résolus, Messieur d'imiter Philippe, ce que jusq vous n'avez pas fait; si chacun s'employer de bonne foi pour le public, les riches en contribuan leurs biens, les jeunes en prenan

(1) Rollin, en changeant fort à pr quelques passages de la version de T reil, aurait bien dû substituer le *Athéniens* à celui de *Messieurs*, qu rait un peu ridicule dans la bouch Démosthène.

armes; enfin, pour tout dire en peu de mots, si vous voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, et renoncer à cette paresse qui vous lie les mains, en vous entretenant de l'espérance de quelque secours étranger; avec l'aide des dieux vous réparerez bientôt vos fautes et vos pertes, et vous tirerez vengeance de votre ennemi. Car, Messieurs, ne vous imaginez pas que cet homme soit un Dieu qui jouisse d'une félicité fixe et immuable: il est craint, haï, envié, et par ceux-là même qui paraissent les plus dévoués à ses intérêts. En effet, l'on doit présumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le reste des hommes. Mais tous ces sentimens demeurent maintenant comme étouffés et engourdis, parce que votre lenteur et votre nonchalance ne leur donnent point lieu d'éclater; et c'est à quoi il faut que vous remédiez ».

« Car voyez, Messieurs, où vous en êtes réduits, et à quel point d'insolence cet homme est monté. Il ne vous laisse pas le choix de l'action ou du repos. Il use de menaces: il parle, dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il ne se contente plus de ses

premières conquêtes; il y en ajoute tous les jours de nouvelles; et pendant que vous temporisez, et que vous demeurez tranquilles, il vous enveloppe et vous investit de toutes parts ».

« En quel temps donc, Messieurs, en quel temps agirez-vous comme vous le devez? Quel événement attendez-vous? Quelle nécessité faut-il qui survienne pour vous y contraindre? Eh! l'état où nous sommes n'en est-il pas une? Car pour moi je ne connais point de nécessité plus pressante pour des hommes libres, qu'une situation d'affaires pleine de honte et d'ignominie. Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Eh quoi, y a-t-il rien de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine se rendre maître des Athéniens, et faire la loi à toute la Grèce? Philippe est-il mort? dit l'un. Non, il n'est que malade, répond l'autre. Mort ou malade, que vous importe, Messieurs? puisque s'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe par votre mauvaise conduite; car il

est bien plus redevable de son agrandissement à votre négligence qu'à sa valeur ».

De la seconde Olynthienne.

Cette Olynthienne est ordinairement la troisième. Démosthène compare l'état présent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

« Nos ancêtres, que leurs orateurs ne flattaient point, et n'aimaient pas comme les vôtres vous aiment, commandèrent l'espace de soixante-cinq ans à toute la Grèce, du consentement unanime de la nation, amassèrent dans le trésor public plus de dix mille talens, exercèrent sur le roi de Macédoine la domination qu'il sied aux Grecs d'exercer sur un barbare, dressèrent de nombreux et de magnifiques trophées pour des victoires qu'en personne ils avaient remportées et sur terre et sur mer: enfin, seuls de tous les hommes, ils transmirent par leurs exploits aux races futures, une gloire supérieure aux traits de l'envie. Tels ils furent sur ce qui concernait la Grèce. Examinez maintenant quelle était dans

Athènes leur vie, soit publique
privée. Leurs magistratures nou
pourvus de beaux édifices, e
décoré nos temples de tant et
riches ornemens, qu'à l'aveni
homme ne pourra jamais en
sur leur magnificence. Pour c
regarde leur conduite particu
ils vivaient si modestement, et
sévéraient avec tant de constance
l'ancienne simplicité de nos m
que si par hasard quelqu'un de
connaît la maison qu'habitaier
Aristide, ou Miltiade, ou qu
autre de leurs illustres conte
rains, il voit qu'en rien la moi
splendeur ne la distingue de la
son voisine : car ils croyaient
dans la conduite de l'Etat, ils
vaient se proposer l'agrandissen
non de leur famille, mais de
patrie. C'est ainsi que par une
attention au bien général des G
par une piété exemplaire enver
dieux, par une égalité modeste
leurs concitoyens, ils parvinrent
avec raison, au comble de la fél
Voilà quel fut l'état de vos a
sous de si dignes chefs. Quel es
jourd'hui le vôtre sous ces orat

doucereux qui vous gouvernent? Lui ressemble-t-il, et en approche-t-il le moins du monde? Je ne veux point appuyer sur ce parallèle, quoique le sujet m'ouvre un vaste champ.....»

« Mais vous qui parlez, me répondra-t-on, si les choses vont mal au dehors, sachez qu'en récompense elles vont beaucoup mieux au dedans. Et quelles preuves peut-on en alléguer? Des créneaux reblanchis, des chemins réparés, des fontaines construites, et d'autres bagatelles semblables? Jetez, de grâce, les yeux sur les hommes à qui vous devez ces rares monumens de leur administration. Les uns ont passé de la misère à l'opulence, les autres de l'obscurité à la splendeur. Quelques autres ont bâti des maisons particulières, dont la magnificence insulte aux édifices publics; et plus la fortune de l'Etat a descendu, plus la fortune de tels gens a monté. A quoi donc imputer ce total renversement, et pourquoi enfin cet ordre merveilleux qui régnait autrefois en tout, se dément-il en tout de notre temps? Parce qu'en premier lieu le peuple, alors assez courageux pour

flexion. Vous jugez que le dr
tout dire appartient si fort à q
que respire l'air d'Athènes, qu
souffrez qu'au milieu de vo
étrangers et les esclaves s'expl
sans façon sur quelque matiè
ce puisse être; en sorte que les d
tiques parlent ici plus libreme
ne font les citoyens dans qu
autres républiques. Il n'y a qu
tribune d'où vous avez total
banni la liberté de la parole.
il arrive que dans vos assemblée
devenez extraordinairement fi
difficiles. Vous voulez y être fl
et n'entendre que des choses a
bles: et c'est cette délicatesse e
fierté qui vous ont conduits

qui convient à vos intérêts, me
là prêt à parler; car malgré le
in déplorable des affaires, et leurs
ers dépérissemens par notre né-
gence, tout cela, pourvu qu'enfin
is vous déterminiez à vous acquit-
de vos devoirs, peut encore se
arer..... ».

« Au reste, vous le savez: tout ce
e les Grecs eurent à souffrir, ou
Lacédémoniens ou de nous, au
ins le souffraient-ils de gens qui
ient Grecs aussi bien qu'eux: en
te que l'on pouvait comparer nos
tes à celles d'un fils qui, né dans
ein d'une opulente famille, péche-
t contre quelque règle de la bonne
age économie. Tel fils encourrait
tement le reproche et l'accusation
dissipateur: mais qu'il envahît une
cession étrangère, où qu'il ne fût
l'héritier légitime, c'est ce qu'on
pourrait point avancer. Mais si un
lave, ou un enfant supposé, s'avi-
t d'engloutir et d'absorber des biens
i ne lui appartiendraient en façon
elconque; juste ciel, l'énormité du
me ne révolterait-elle pas tout le
nde, et ne s'écrierait-on pas d'une
nmune voix; qu'elle mériterait une

punition exemplaire? Ce n'est pourtant point de cet œil qu'on regarde Philippe et ses actions présentes; Philippe, qui non seulement n'est point Grec, qui non seulement ne tient aux Grecs par aucun endroit, mais qui, entre les barbares mêmes, ne se distingue que par être sorti d'un lieu indigne qu'on le nomme; mais qui misérable Macédonien par sa naissance, reçut le jour dans ce vil coin du monde où jusqu'à présent ne s'acheta jamais un bon esclave. Que manque-t-il néanmoins à l'indignité avec laquelle il vous traite? N'est-elle pas montée au comble? Non content, etc. »

Les extraits qui vont suivre, étant tirés des harangues d'Eschine et de Démosthène sur la Couronne, il est nécessaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le sujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avait mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant; et c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ouvrage.

On avait commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette com-

mission, et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, et que le héraut déclarât qu'on récompensait le zèle et la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret.... « Une cause si extraordinaire excita la curiosité de toute la Grèce (*a*). On accourut de toutes parts, et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et de plus animés par une inimitié personnelle! »

II. *Extraits de la harangue d'Eschine.*

Eschine, après avoir exposé dans le commencement de l'exorde les désordres qu'on a introduits dans la

(*a*) Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata et inimicitiis incensa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

aité, tant que vous heurterez contre ceux-ci comme contre autant d'écueils, vous n'agirez contre ceux-là qu'après coup ».

De la troisième Philippique.

« Faites, je vous prie, cette réflexion. Vous jugez que le droit de tout dire appartient si fort à quiconque respire l'air d'Athènes, que vous souffrez qu'au milieu de vous les étrangers et les esclaves s'expliquent sans façon sur quelque matière que ce puisse être; en sorte que les domestiques parlent ici plus librement que ne font les citoyens dans quelques autres républiques. Il n'y a que cette tribune d'où vous avez totalement banni la liberté de la parole. De là il arrive que dans vos assemblées vous devenez extraordinairement fiers et difficiles. Vous voulez y être flattés, et n'entendre que des choses agréables: et c'est cette délicatesse et cette fierté qui vous ont conduits sur le bord du précipice. Si donc aujourd'hui encore vous persistez dans cette disposition, je n'ai qu'à me taire: mais si vous pouvez vous résoudre à souffrir qu'on vous expose sans flatterie

ce

qui convient à vos intérêts, me
ilà prêt à parler; car malgré le
ain déplorable des affaires, et leurs
vers dépérissemens par notre né-
gence, tout cela, pourvu qu'enfin
us vous déterminiez à vous acquit-
· de vos devoirs, peut encore se
parer..... ».

« Au reste, vous le savez: tout ce
e les Grecs eurent à souffrir, ou
s Lacédémoniens ou de nous, au
oins le souffraient-ils de gens qui
aient Grecs aussi bien qu'eux: en
te que l'on pouvait comparer nos
ites à celles d'un fils qui, né dans
sein d'une opulente famille, péche-
t contre quelque règle de la bonne
sage économie. Tel fils encourrait
itement le reproche et l'accusation
dissipateur: mais qu'il envahît une
ccession étrangère, où qu'il ne fût
s l'héritier légitime, c'est ce qu'on
pourrait point avancer. Mais si un
clave, ou un enfant supposé, s'avi-
it d'engloutir et d'absorber des biens
ui ne lui appartiendraient en façon
uelconque; juste ciel, l'énormité du
ime ne révolterait-elle pas tout le
onde, et ne s'écrierait-on pas d'une
mmune voix; qu'elle mériterait une

punition exemplaire? Ce n'est pour tant point de cet œil qu'on regard Philippe et ses actions présentes; Phi lippe, qui non seulement n'est poin Grec, qui non seulement ne tien aux Grecs par aucun endroit, mai qui, entre les barbares mêmes, n se distingue que par être sorti d'u lieu indigne qu'on le nomme; mai qui misérable Macédonien par s naissance, reçut le jour dans ce vi coin du monde où jusqu'à présent n s'acheta jamais un bon esclave. Qu manque-t-il néanmoins à l'indignit avec laquelle il vous traite? N'est-ell pas montée au comble? Non con tent, etc. »

Les extraits qui vont suivre, étan tirés des harangues d'Eschine et d Démosthène sur la Couronne, il es nécessaire d'avoir quelque idée de c qui en fait le sujet. Cicéron nou l'apprend dans l'avant-propos qu'i avait mis à la tête de ces deux ha rangues en les traduisant; et c'est l seul morceau qui nous reste de ce excellent ouvrage.

On avait commis à Démosthène l soin de réparer les murs d'Athènes Il s'acquitta noblement de cette com

mission, et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, et que le héraut déclarât qu'on récompensait le zèle et la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret.... « Une cause si extraordinaire excita la curiosité de toute la Grèce (*a*). On accourut de toutes parts, et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et de plus animés par une inimitié personnelle ! »

II. *Extraits de la harangue d'Eschine.*

Eschine, après avoir exposé dans le commencement de l'exorde les désordres qu'on a introduits dans la

(*a*) Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata et inimicitiis incensa contentio ? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

république, et qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

« Dans une telle situation, et dans de pareils désordres, dont vous vous apercevez vous-mêmes, l'unique moyen, si je ne me trompe, de sauver les débris du gouvernement, c'est de laisser le champ libre aux accusations contre les infracteurs de vos lois. Que si vous le fermez, ou si vous souffrez que d'autres le ferment, je vous prédis qu'imperceptiblement, et dans peu, vous tomberez sous une domination tyrannique : car, Messieurs, vous le savez, les hommes ne distinguent que trois espèces de gouvernement ; la monarchie, l'oligarchie, et la démocratie. Quant aux deux premières, elles ne se gouvernent qu'au gré de qui règne dans l'une ou dans l'autre ; au lieu que les lois établies règnent seules dans l'état populaire. Qu'aucun de vous n'ignore donc, mais qu'au contraire chacun sache avec une entière certitude, que le jour qu'il monte au tribunal pour discuter une accusation sur le violement des lois, ce même jour il va prononcer sur sa propre indépendance. Aussi le législateur, convaincu

qu'un état libre ne peut se maintenir qu'autant que la majesté des lois y domine, prescrit avant toutes choses aux juges cette formule de serment : *Je jugerai selon les lois.* Il faut donc que ce souvenir, profondément gravé dans vos esprits, vous inspire une juste horreur pour quiconque ose par de téméraires décrets les transgresser; et que loin de vous figurer jamais une pareille transgression comme une faute légère, vous la regardiez toujours comme un forfait énorme et capital. Ne permettez donc point que sur un tel principe personne vous ébranle.... Mais ainsi qu'à l'armée chacun de vous rougirait de quitter le poste où l'aurait placé le général, que pareillement chacun de vous rougisse aujourd'hui d'abandonner dans le sein de la république le poste où la loi vous place. Quel poste? Celui de protecteurs du gouvernement ».

Cette comparaison, fort belle et fort noble par elle-même, a ici une grâce particulière, en ce qu'elle présente comme deux faces; car au même temps qu'elle intéresse les juges, elle pique vivement la poltronnerie de Démosthène, contre qui elle renferme

un trait d'autant plus délicat et plus malin, qu'il paraît plus éloigné de toute affectation. On sait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avait abandonné son poste et pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Tourreil.

« Faut-il en votre personne (il s'adresse à Démosthène), couronner l'auteur des calamités publiques, ou l'exterminer? En effet, quelles révolutions imprévues, quelles catastrophes inopinées n'avons-nous pas vu arriver de notre temps....? Le roi de Perse, ce roi qui s'ouvrit un passage au travers du mont Athos, qui enchaîna l'Hellespont, qui manda impérieusement aux Grecs qu'ils eussent à le reconnaître pour souverain de la terre et de la mer, qui dans ses dépêches osait se qualifier le maître du monde depuis le couchant jusqu'à l'aurore, combat aujourd'hui, non pour dominer sur le reste des humains, mais pour sauver sa propre personne. Ne voyons-nous pas revêtus et de la gloire dont brillait autrefois ce roi puissant, et du titre de chef des Grecs contre lui, ceux-là mêmes qui signalèrent leur zèle à

secourir le temple de Delphes? Quant à Thèbes, qui confine avec l'Attique, ne l'avons-nous pas vue en un seul jour disparaître du sein de la Grèce ..? Quant aux malheureux Lacédémoniens, pour avoir d'abord touché légèrement au pillage du temple, eux qui s'arrogeaient jadis la prééminence dans la Grèce, ne vont-ils pas maintenant envoyer à la cour d'Alexandre des ambassadeurs, traîner le nom d'otages à sa suite, et devenus un spectacle de misère, fléchir les genoux devant le monarque, se mettre à sa discrétion eux et leur patrie, et subir la loi telle qu'un vainqueur, et un vainqueur qu'ils ont attaqué les premiers, voudra leur prescrire? Athènes elle-même, le commun asyle des Grecs, Athènes autrefois peuplée d'ambassadeurs, qui venaient en foule réclamer sa protection toute-puissante, n'est-elle pas réduite à combattre aujourd'hui non pour la prééminence sur les Grecs, mais pour la conservation de ses foyers? Tels sont les malheurs où nous a plongés Démosthène, depuis qu'il s'est mêlé du gouvernement... ».

« O vous, de tous les mortels le

moins propre à vous distinguer par de grandes et de mémorables actions, mais en même temps le plus propre à vous signaler par de téméraires discours, oserez-vous bien, à la vue de cette auguste assemblée, soutenir qu'en vous on doive payer d'une couronne l'auteur de la désolation publique? Et cet homme, s'il l'ose, le souffrirez-vous, Messieurs? et la mémoire de ces grands hommes qui sont morts en combattant pour la patrie, mourra-t-elle avec eux? Ah, de grâce, pour quelques momens, transportez-vous en idée du tribunal au théâtre, et imaginez-vous voir le héraut qui s'avance, et qui proclame la couronne décernée à Démosthène. Sur quoi croiriez-vous que les proches de ces citoyens, qui donnèrent leur sang pour vous, doivent plus verser de larmes, ou sur les tragiques aventures des héros qu'ensuite l'on représentera, ou sur l'énorme ingratitude d'Athènes....? Ne rouvrez pas les plaies profondes et incurables des malheureux Thébains, par lui fugitifs, et recueillis par vous dans Athènes..... Mais puisque vous n'avez point assisté en personne à leur catastrophe, tâchez

au moins de vous en former une image, et figurez-vous une ville prise, des murailles rasées, des maisons réduites en cendre, des mères et des enfans traînés en esclavage, de vieux hommes et de vieilles femmes réduits sur la fin de leur vie à servir, fondant en larmes, implorant votre justice, éclatant en reproches, non contre les exécuteurs, mais contre les auteurs de la barbare vengeance qu'ils ont éprouvée, vous demandant avec instance que, loin de couronner en aucune façon le destructeur de la Grèce, vous vous gardiez de la malédiction et de la fatalité inséparablement attachées à sa personne.... ».

« Vous donc, Messieurs, lorsqu'à la fin de sa harangue il invitera les confidens et les complices de sa lâche perfidie à se ranger autour de lui : vous, de votre côté, Messieurs, figurez-vous voir autour de cette tribune où je parle, les anciens bienfaiteurs de la république rangés en ordre de bataille, pour repousser cette troupe audacieuse. Imaginez-vous entendre Solon, qui par tant d'excellentes lois prit soin de munir le gouvernement populaire, ce philosophe, ce législa- Pérora

teur incomparable, vous conjurer avec une douceur et une modestie dignes de son caractère, que vous vous gardiez bien d'estimer plus les phrases de Démosthène, que vos sermens et vos lois. Imaginez-vous entendre Aristide, qui sut avec tant d'ordre et de justesse répartir les contributions imposées aux Grecs pour la cause commune, ce sage dispensateur, lequel en mourant ne transmit à ses filles d'autre succession que la reconnaissance publique, qui les dota; imaginez-vous, dis-je, l'entendre déplorer amèrement l'outrageuse façon dont nous foulons aux pieds la justice, et vous adresser la parole en ces termes: Eh quoi! par ce qu'Arthmius de Zélie, cet asiatique qui passait par Athènes, où il jouissait même du droit d'hospitalité, avait apporté de l'or des Mèdes dans la Grèce; vos pères se portèrent presque à l'envoyer au dernier supplice, et du moins le bannirent, non de la seule enceinte de leur ville, mais de toute l'étendue des terres de leur obéissance: et vous, à Démosthène, qui véritablement n'a pas apporté ici de l'or des Mèdes, mais qui

de toutes parts a touché tant d'or pour vous trahir, et qui maintenant jouit encore du fruit de ses forfaits; vous, dis-je, vous ne rougirez point d'adjuger à Démosthène une couronne d'or? Pensez-vous que Thémistocle et les héros qui moururent aux batailles de Marathon et de Platée, pensez-vous que les tombeaux mêmes de vos ancêtres n'éclatent point en gémissemens, si vous couronnez un homme qui, de son propre aveu, n'a cessé de conspirer avec les barbares à la ruine des Grecs »?

« Pour moi, ô terre! ô soleil! ô vertu! et vous, sources du juste discernement, lumières naturelles et acquises, par où nous démêlons le bien d'avec le mal, je vous en atteste; j'ai de mon mieux secouru l'état, et de mon mieux plaidé sa cause. J'aurais souhaité que mon discours eût pu répondre à la grandeur et à l'importance de l'affaire. Du moins je puis me flatter d'avoir rempli mon ministère selon mes forces, si je n'ai pu le faire selon mes desirs. Vous, Messieurs, et sur les raisons que vous venez d'entendre, et sur celles que suppléera votre sagesse, prononcez

en faveur de la patrie un jugement tel que l'exacte justice le prescrit, et que l'utilité publique le demande ».

III. *Extraits de la harangue de Démosthène pour Ctésiphon.*

Exorde. « Je commence par prier tous les dieux et toutes les déesses ensemble, que dans cette cause, Messieurs, ils vous inspirent pour moi une bienveillance proportionnée au zèle constant que j'ai toujours eu pour la république en général, et pour chacun de vous en particulier. Ensuite, ce qui vous importe souverainement, à vous, à votre conscience, à votre honneur, je le demande aussi à ces mêmes dieux: savoir, que sur la manière dont vous devez m'entendre, ils vous fixent dans la résolution de consulter, non pas mon accusateur (car vous ne le pourriez sans une partialité injuste), mais vos lois et votre serment, dont la formule, entre autres termes, tous dictés par la justice, renferme ceux-ci: *Ecoutez également les deux parties.* Ce qui vous impose l'obligation, non seulement d'apporter au tribunal un esprit

et un cœur neutres, mais encore de permettre * qu'à son choix et qu'à son gré chacune des deux parties puisse librement arranger ses raisons et ses preuves ».

« Or, Messieurs, entre plusieurs désavantages que j'ai dans cette cause, deux surtout, et deux bien terribles, rendent ma condition beaucoup plus mauvaise que la sienne. L'un, que lui et moi nous courons un risque fort inégal; car maintenant je risque bien plus à déchoir de votre bienveillance, que lui à succomber dans l'accusation, puisqu'il y va pour moi de.... Mais je ne veux pas que dès l'entrée de mon discours il m'échappe un seul mot qui présage rien de sinistre. Lui, au contraire, il m'attaque de gaîté de cœur, et sans nécessité. L'autre désavantage, c'est que tout homme naturellement écoute avec plaisir quiconque accuse et invective, tandis qu'il n'entend qu'avec indignation quiconque se glorifie et se vante. Lui donc, il a pour sa part ce qui plaît universellement; au lieu que ce qui révolte presque tout le

* Eschine avait prétendu prescrire à Démosthène l'ordre qu'il devait garder dans son plaidoyer.

monde, me reste seul en partage. Que si d'un côté la crainte d'encourir l'indignation attachée au récit de nos propres louanges, me réduit à taire mes actions, je paraîtrai ne pouvoir ni réfuter qui m'impute des crimes, ni justifier qui me décerne des récompenses. D'autre part, si je viens à traiter les services que j'ai rendus dans mon administration, je me verrai contraint à parler souvent de moi. Je vais donc, dans ce violent état, essayer de me comporter avec toute la modération possible : mais ce qu'exigera de moi la nécessité de me défendre, ne doit en bonne justice s'imputer qu'à l'agresseur, qui me l'a volontairement imposée.... »

« Cependant, malgré ces faits incontestables, et comme certifiés par l'organe de la vérité elle-même, Eschine a tellement renoncé à toute pudeur, que non content de me déclarer l'auteur d'une telle paix, il ose me taxer encore d'avoir empêché que la république ne la concertât avec l'assemblée générale des Grecs. Mais vous, ô ... (de quel nom doit-on justement vous qualifier ?) vous, lorsqu'en votre présence je rompais les

accords de cette harmonie, lorsqu'à vos yeux je dépouillais la république des avantages de cette confédération, dont aujourd'hui vous exaltez l'importance avec les derniers efforts de votre voix de théâtre *; laissâtes-vous échapper contre moi le moindre signe d'indignation? Montâtes-vous dans la tribune? Eûtes-vous soin de dénoncer, de développer une seule fois ces crimes, dont il vous plaît maintenant de me charger? Or certainement si, pour exclure les Grecs de toute participation à la paix, j'avais pu m'oublier au point de me vendre à Philippe, le parti qui vous restait à prendre, c'était, non de vous taire, mais de crier, de protester, de relever mes prévarications à ceux qui m'entendent. Cependant, jamais vous n'agîtes de la sorte, ni jamais personne qui vive ne vous ouit articuler un seul mot qui tendît à cette fin..... »

« Que si, sans nulle exception, Philippe ne cessait de ravir à tous les peuples, honneur, prérogatives, liberté, ou plutôt d'abolir autant de républiques qu'il fut en son pouvoir;

* Eschine avait été comédien.

vous, Messieurs, par votre déférence à mes conseils, n'embrassâtes-vous pas le parti sans contredit le plus glorieux? Dites-nous, Eschine, comment devait se comporter Athènes, à la vue de Philippe mettant tout en œuvre pour établir son empire et sa tyrannie sur les Grecs? Ou moi qui remplissais la fonction de ministre, quels conseils et quels décrets devais-je proposer, surtout dans Athènes! (car la circonstance du lieu mérite une attention particulière!) moi, dis-je, qui dans mon âme savais que de tout temps, jusqu'au jour que je montai la première fois dans la tribune, ma patrie avait perpétuellement combattu pour la prééminence, pour l'honneur et pour la gloire, et que par une noble émulation elle seule avait sacrifié plus d'hommes et d'argent à l'avantage commun des Grecs, que nul autre des Grecs n'en sacrifia jamais à ses avantages particuliers! moi, qui d'ailleurs voyais ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté et de l'empire, qui le voyais, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main et jambe estro-

piées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hasards, et prêt à livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait, pourvu qu'avec ce qui lui resterait il pût vivre dans la gloire et dans l'honneur! Or, certainement, nul homme n'oserait dire qu'à un barbare élevé dans Pella, lieu alors vil et obscur, appartenait d'avoir l'âme assez haute pour desirer et pour entreprendre de subjuguer les Grecs; mais qu'à vous, tout Athéniens que vous êtes, qu'à vous, auxquels chaque jour, soit vos orateurs dans la tribune, soit sur la scène vos acteurs, retracent la vertu de vos ancêtres, il convenait de pousser la bassesse d'âme et la lâcheté jusqu'à abandonner et livrer volontairement à Philippe la liberté de la Grèce! non encore une fois, homme qui vive n'aurait le front d'avancer une proposition si étrange ».

« Attaquez-moi, Eschine, sur les avis que je donnai; mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva. Car c'est au gré de l'intelligence suprême que tout se dénoue et se termine; au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de

l'intention de celui qui les donne. Si donc, par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en faites point un crime, puisque c'était Dieu qui disposait de la victoire, et non moi. Mais qu'avec une droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une activité infatigable et supérieure à mes forces, je ne cherchai pas, je ne mis pas en œuvre tous les moyens où la prudence humaine peut atteindre, et que je n'inspirai pas des résolutions et nobles, et dignes d'Athènes, et nécessaires; montrez-le moi, et alors donnez carrière à vos accusations. Que si un coup de foudre ou de tempête survenu vous terrassa, Messieurs, et non seulement vous, mais tous les autres Grecs ensemble, que faire à cela? faut-il tomber sur l'innocent? Si le propriétaire d'un vaisseau l'avait équipé de toutes les choses nécessaires, et prémuni pleinement contre les hasards de la mer, et qu'ensuite il survînt une tourmente qui en rompît et brisât les agrès, l'accuserait-on en ce cas d'avoir été cause du naufrage? Mais je ne gouvernais pas le vaisseau, dirait-il. Moi non plus, je ne commandais pas l'armée, je ne dis-

posais pas de la fortune : au contraire, c'était la fortune qui disposait de tout ».

« Or, puisqu'il appuie si fort sur les événemens, je ne crains pas d'avancer une espèce de paradoxe. Que nul de nous, au nom de Jupiter et des autres dieux, ne s'effarouche de l'hyperbole apparente ; mais qu'il examine équitablement ce que je vais dire. Car, si par une lumière plus qu'humaine tous les Athéniens avaient démêlé les événemens futurs, et que tous les eussent prévus, et que vous, Eschine, qui ne lâchâtes pas un seul mot, vous les eussiez prédits et certifiés avec votre voix de tonnerre ; Athènes, même en ce cas, ne devait point se départir d'un tel procédé, pour peu qu'elle respectât sa gloire, ou ses ancêtres, ou les jugemens de la postérité : car maintenant, Athènes paraît au plus avoir échoué ; genre de malheur commun à tous les mortels, lorsqu'il plaît ainsi au Souverain Être. Mais une république qui se jugeait alors digne de la prééminence sur tous les autres Grecs, ne pouvait se désister d'un pareil droit, sans encourir le juste reproche de les avoir

tous livrés à Philippe; puisqu'en cas que, sans coup férir, elle eût abandonné une prérogative qu'au prix de tout danger sans réserve nos ancêtres avaient achetée, de quelle honte, vous Eschine, n'auriez-vous pas été couvert ? car, à coup sûr, cette honte n'eût pu retomber ni sur la république, ni sur moi. De quel œil, grand Dieu, soutiendrions-nous la vue de cette multitude innombrable d'hommes qui viennent de toutes parts à Athènes, si par notre faute les affaires avaient dépéri au point où on les voit; si l'on eût élu Philippe pour le chef et pour l'arbitre de la Grèce entière; si nous avions souffert que d'autres sans nous eussent hasardé le combat pour détourner un tel malheur, surtout nous disant citoyens d'une ville qui, de tout temps, aima mieux affronter de glorieux hasards, que de jouir d'une honteuse sûreté! Car, quel est le Grec, quel est le Barbare, qui ne sache que les Thébains, et devant eux encore les Lacédémoniens parvenus au plus haut degré de puissance, et enfin le roi de Perse, auraient accordé volontiers à la république, non seulement la posses-

sion de ses propres états, mais encore tout ce qu'elle aurait voulu, pourvu qu'elle eût pu se résoudre à recevoir la loi, et souffrir qu'un autre dominât sur les Grecs? Mais par des Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel sentiment ne pouvait s'admettre, ni comme héréditaire, ni comme supportable, ni comme naturel. Et depuis qu'Athènes existe, personne n'a jamais pu l'induire à plier lâchement sous des puissances, à la vérité supérieures, mais tyranniques; ni à s'acquérir, par de serviles complaisances, une indigne sûreté. Au contraire, dans une possession immémoriale de combattre pour la principauté, pour l'honneur et pour la gloire, elle a persévéré dans tous les temps à braver les plus grands périls..... Si donc je tentais d'insinuer que mes conseils vous déterminèrent à penser en dignes fils de vos prédécesseurs, je ne sache personne qui ne pût légitimement me taxer d'arrogance. Mais je déclare ici que si vous prîtes de semblables résolutions, la gloire vous en appartient; et je reconnais que, longtemps avant moi, la république pensait avec cette magnanimité. Je ne

me vante uniquement que d'avoir aussi coopéré pour ma part à tout ce qui se fit alors dans le ministère ».

Péroraison. « Au reste, Messieurs, il faut que le citoyen naturellement vertueux (car en parlant de moi je me restreins à ce terme, pour moins irriter l'envie) possède ces deux qualités: savoir, dans les exercices de l'autorité, un courage ferme et inébranlable, pour maintenir la république en sa prééminence; et de plus, dans chaque conjoncture et dans chaque action particulière, un zèle à toute épreuve: car ces sentimens * dépendent de nous, et la nature nous les donne; mais pour le pouvoir et la force, ils nous viennent d'ailleurs. Or, ce zèle, vous trouverez absolument qu'il ne se démentit jamais en moi; jugez-en par les œuvres: ni lorsque l'on demandait ma tête, ni lorsque l'on me traduisait au tribunal des Amphictyons, ni lorsque l'on s'efforçait de m'ébranler par des menaces, ni lorsque l'on tentait de m'amorcer par des promesses, ni lorsqu'on lâchait sur moi ces hommes

* C'est ainsi que pensaient les Stoïciens.

maudits comme autant de bêtes féroces; jamais, en aucune façon, je ne me suis départi de mon zèle pour vous. Pour ce qui regarde le gouvernement, dès que je commençai à y avoir part, je suivis la droite et juste voie de conserver les prérogatives, les forces, la gloire de ma patrie; de les accroître, et de me consacrer entièrement à ce soin. Aussi, lorsque d'autres puissances prospèrent, on ne me voit point me promener avec un visage content et serein dans la place publique, étendre une main caressante, et, d'une voix de congratulation, annoncer la bonne nouvelle à gens que je crois qui la manderont en Macédoine; ni au récit des événemens heureux pour Athènes, on ne me voit point trembler, gémir, baisser les yeux vers la terre, à l'exemple de ces impies qui diffament la république, comme si par de telles manœuvres ils ne se diffamaient pas eux-mêmes. Ils ont toujours l'œil au dehors; et lorsqu'ils voient quelque potentat profiter de nos malheurs, ils font valoir ses prospérités, et publient qu'on doit mettre tout en œuvre pour éterniser ses succès ».

« Dieux immortels, qu'aucun de vous n'exauce de semblables vœux : mais rectifiez plutôt l'esprit et le cœur de ces hommes pervers. Que si leur malice invétérée est incurable, poursuivez-les sur terre et sur mer, et exterminez-les totalement. Quant à nous autres, détournez au plus tôt de dessus nos têtes les malheurs qui nous menacent, et accordez-nous une pleine sûreté (1). »

Succès des deux harangues.

Eschine succomba, et paya de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, et ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne ; mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battemens de mains et les acclamations redou-

(1) On peut voir dans le Cours de Littérature de M. de Laharpe, le même parallèle, plus développé et plus approfondi.

blèrent.

de grandeur et de force, ni plus d'art et de finesse, ni plus de sagesse et de sobriété dans les ornemens... Il excelle dans tous les genres de l'éloquence... Pas une des qualités qui constituent l'orateur ne lui manque (*a*); il est parfait. Tout ce que la pénétration d'esprit, tout ce que le raffinement, tout ce que l'artifice, pour ainsi dire, et la ruse peuvent fournir sur un sujet, il le trouve, et il sait le mettre en œuvre avec une justesse, une précision, une netteté, qui ne laissent rien à desirer. Faut-il de l'élévation, de la grandeur, de la véhémence? il efface tous les autres par la sublimité des pensées et par la magnificence des expressions. Il prime incontestablement : nul ne l'égale. Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade, n'ont que le mérite d'en avoir le plus approché ».

(*a*) Planè quidem perfectum, et cui nihil admodum desit, Demosthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil (ut ita dicam) subdolè, nihil versutè, quod ille non viderit; nihil subtiliter dici, nihil pressè, nihil enucleatè, quo fieri possit aliquid limatius : nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel sententiarum, quo quidquam esset elatius, etc. *Brut. n.* 35.

Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque, en état de pouvoir se former une idée du style de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté, dans tous les temps, les plus habiles écrivains, serviront encore davantage à faire connaître leur caractère, et pourront peut-être inspirer le desir de voir de plus près, et de connaître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, et dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramassé plusieurs; j'en rapporterai ici une partie.

§ III.

Jugemens des anciens sur Démosthène.

Lib. 10. c. 1. QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes: « Une foule d'orateurs vient ensuite (*a*), Démosthène

(*a*) Sequitur oratorum ingens manus..... quorum longè princeps Demosthenes, ac pènè lex oranti fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo, nec quod

à leur tête, le modèle auquel doit * nécessairement s'assujétir quiconque aspire à la véritable éloquence. Son style a tant de force ; il est si serré, si nerveux **; tout s'y trouve dans une telle justesse et dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine est plus étendu et plus diffus. Il paraît plus grand, parce qu'il est moins ramassé ; il a plus d'embonpoint, et moins de nerfs ».

« Ce qui caractérise l'éloquence de Démosthène, c'est la violence des mouvemens, le choix des paroles et la beauté de l'ordonnance, qui soutenue jusqu'au bout, et jusqu'au bout accompagnée de force et de douceur, attache et fixe continuellement l'esprit des juges. Eschine véritablement n'a pas tant d'énergie ; mais

Denys d'Halicarnasse dans le livre intitulé : ἐξεταίων κρίσις, cap. 5.

redundet, invenias. Plenior Æschines, et magis fusus, et grandiori similis, quo minùs strictus est. Carnis tamen plus habet, lacertorum minus.

* « Quintilien n'a pas osé dire absolument que » les écrits de Démosthène fussent la règle de l'élo- » quence ; il a adouci cette pensée : *penè lex orandi* » *fuit* ».

** *Tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt.* « Il est si serré, si nerveux ». Je ne sais si la métaphore ici est tirée des nerfs du corps ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue (*nervi*) pousse les traits avec une force et une impétuosité extraordinaire.

néanmoins il se signale par la diction, que tantôt il orne des plus nobles et des plus magnifiques figures, et que tantôt il assaisonne des traits les plus vifs et les plus piquans. L'art et le travail ne s'y font point sentir. Une facilité heureuse, que la nature seule peut donner, règne partout. Il est brillant et solide : il étend et amplifie, mais souvent il serre et presse; en sorte que son style, qui au premier coup d'œil ne paraît que coulant et doux, se trouve, lorsqu'on vient à le regarder de plus près, énergique et véhément. En quoi le seul Démosthène le surpasse; de façon que, sans contredit, Eschine tient le second rang entre les orateurs ».

« Je me souviens (*a*), dit Ciceron, d'avoir préféré Démosthène à tous les orateurs. Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. On n'a jamais vu, dans aucun orateur, ni plus

(*a*) Recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodarit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse cognoverim. Hoc nec gravior extitit quisquam, nec callidior, nec temperatior..... Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Orat. n.* 23. 104.

de grandeur et de force, ni plus d'art et de finesse, ni plus de sagesse et de sobriété dans les ornemens.... Il excelle dans tous les genres de l'éloquence... Pas une des qualités qui constituent l'orateur ne lui manque (*a*); il est parfait. Tout ce que la pénétration d'esprit, tout ce que le raffinement, tout ce que l'artifice, pour ainsi dire, et la ruse peuvent fournir sur un sujet, il le trouve, et il sait le mettre en œuvre avec une justesse, une précision, une netteté, qui ne laissent rien à desirer. Faut-il de l'élévation, de la grandeur, de la véhémence? il efface tous les autres par la sublimité des pensées et par la magnificence des expressions. Il prime incontestablement : nul ne l'égale. Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade, n'ont que le mérite d'en avoir le plus approché ».

(*a*) Planè quidem perfectum, et cui nihil admodum desit, Demosthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil (ut ita dicam) subdolè, nihil versutè, quod ille non viderit; nihil subtiliter dici, nihil pressè, nihil enucleatè, quo fieri possit aliquid limatius : nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel sententiarum, quo quidquam esset elatius, etc. *Brut. n.* 35.

« Cette harangue (dit-il ailleurs en parlant de la cause pour Ctésiphon) (*a*) répond de telle sorte à l'idée que j'ai dans l'esprit de la parfaite éloquence, qu'on ne peut rien desirer de plus achevé ».

Avant que de passer au caractère de l'éloquence de Cicéron, je crois devoir ajouter ici quelques réflexions sur celle de Démosthène.

Il faudrait, ce me semble, renoncer au bon sens et à la droite raison, pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec, après le succès incroyable qu'il a eu de son temps, et les éloges magnifiques que les plus habiles connaisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parlait devant le peuple le plus poli qui fût jamais (*b*), le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence, si sensible aux

(*a*) Ea profectò oratio in eam formam, quæ est insita in mentibus nostris, includi sic potest, ut major eloquentia non quæratur. *Orat.* n. 133.

(*b*) Atheniensium semper fuit prudens sincerumque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire et elegans. Eorum religioni cùm serviret orator, nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat. ..... Ad Atticorum aures teretes et religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi Atticè dicere. *Orat.* n. 25. *et* 27.

beautés et aux grâces du discours, et à la pureté du langage, que ses orateurs n'osaient hasarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser des oreilles si fines et si épurées. D'ailleurs, il vivait dans un siècle où le goût du beau, du vrai, du simple, régnait souverainement : siècle heureux, qui produisit en même temps une foule d'orateurs (*b*), dont chacun aurait pu être regardé comme un modèle achevé, si Démosthène, par une force de génie et une supériorité de mérite extraordinaire, ne les avait tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siècle même ne lui avait pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron, devrait fixer celui de tout homme sensé et raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthène en

(*b*) Sequitur oratorum iudex manus, cùm decem simul Athenis ætas una tulerit : quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil.* l. 10. c. 1.

tout genre, il avoue néanmc
ne le satisfaisait pas en tout
lui laissait encore quelque
desirer (*a*); tant il était délic
point, et tant l'idée qu'il s'é
mée d'un orateur parfait, éta
et sublime. Il ne laisse pas
de donner ses harangues, e
celle pour Ctésiphon, qui
chef-d'œuvre, comme le n
plus accompli que l'on puiss
poser.

Qu'y a-t-il donc dans se
gues de si admirable, et q
enlever si universellement e
mimement les suffrages de
siècles? Démosthène est-il u
qui s'amuse simplement à fl
reille par le son et l'harm
périodes, ou qui fasse illusic
prit par un style fleuri et des
brillantes? Une telle éloque
bien dans le moment même
et charmer; mais l'impressio
fait n'est pas de longue du

(*a*) Usque eò difficiles ac morosi sum
non satisfaciat ipse Demosthenes: qui,
unus inter omnes in omni genere dice
non semper implet aures meas; ita sunt
paces, et semper aliquid immensum i
desiderant. *Orat.* n. 104.

Son discours est un tissu d'inductions, de conséquences et de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours, monte par degré et avec précipitation jusques où il veut le pousser..... Il attaque à découvert, il presse et réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet état l'auditeur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*, disait Philippe, *s'escrime avec le fleuret*; *Démosthène se bat avec l'épée*.... On voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de l'état, ni d'autre passion que l'amour de l'ordre et de la justice; un homme qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer; qui ne cherche pas à plaire, mais à servir. Point d'ornemens qui ne naissent de son sujet: point de fleurs, s'il ne les rencontre sur son chemin. On dirait qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, et que sans dessein il se fait admirer: non qu'il n'ait des grâces, mais il n'en a que d'austères, que de compatibles avec la candeur et la franchise dont il faisait profession. La vérité chez lui n'est point fardée; il

ffémine point, sous prétexte de
ellir.... Nulle sorte d'ostenta-
nul retour sur lui-même. Il ne
ontre, ni ne se regarde. Il re-
le, il montre uniquement sa
se; et sa cause, c'est toujours ou
le salut ou l'avantage de sa patrie ».

§ IV.

De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthène.

Il se peut faire que deux orateurs (*a*), quoique très différens pour le style et pour le caractère, soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il serait difficile de décider auquel des deux on aimerait mieux ressembler. Peut-être cette règle que Cicéron nous fournit, pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui et de Démosthène.

Tous deux excellaient dans les trois genres d'écrire, comme y doit ex-

(*a*) In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos qui inter se sunt dissimiles..... Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses utrius te malles similiorem. *Brut. n.* 204 *et* 248.

Démosthène, en le comparant à Isocrate. « On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris et efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe et entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement serré et pressant; ce sont des sentimens généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand; c'est un discours qui croît et qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles; c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé, qu'il n'y paraît point du tout. Rien n'égala jamais sa rapidité et sa véhémence. Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénélon encore plus beau, où il compare Démosthène à Cicéron ».

Mon second témoin est M. de Tourreil, qui avait étudié assez longtemps Démosthène pour en bien con-

naître le caractère. « Je conviens, dit-il, qu'Eschine n'a pas cet air de droiture, ce style impétueux, ce ton de vérité suprême, qui entraîne l'esprit par le poids de la conviction ; talent qui tire Démosthène du pair, et dont il use d'une façon singulière. Vous calme ou vous agite-t-il? vous ne sentez rien qui vous dérange; vous pensez obéir à la nature. Vous persuade ou vous dissuade-t-il? vous ne sentez rien qui vous violente; vous croyez obéir à la raison : car il parle toujours comme la raison et comme la nature. Il n'a proprement que leur style. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du superflu. Point d'ornemens recherchés; point de fleurs : il n'aime que le feu et la lumière. Il veut, non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voilà, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domptait les Athéniens, et qui place Démosthène au-dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'orateurs.

« Une énergie qui lui est propre le caractérise, et le tire de pair, dit le même auteur dans un autre endroit.

Son discours est un tissu d'inductions, de conséquences et de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours, monte par degré et avec précipitation jusques où il veut le pousser..... Il attaque à découvert, il presse et réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet état l'auditeur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*, disait Philippe, *s'escrime avec le fleuret*; *Démosthène se bat avec l'épée*.... On voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de l'état, ni d'autre passion que l'amour de l'ordre et de la justice; un homme qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer; qui ne cherche pas à plaire, mais à servir. Point d'ornemens qui ne naissent de son sujet: point de fleurs, s'il ne les rencontre sur son chemin. On dirait qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, et que sans dessein il se fait admirer: non qu'il n'ait des grâces, mais il n'en a que d'austères, que de compatibles avec la candeur et la franchise dont il faisait profession. La vérité chez lui n'est point fardée; il

§ V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athènes et à Rome.

Ce fut pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes et dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athènes et à Rome.

A Athènes, on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène (*a*), où parut tout à-la-fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle et sans fard. Ils n'avaient pas tous le même génie, ni le même style: mais ils étaient tous réunis dans le même goût du vrai et du simple; et ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais

(*a*) Hæc ætas effudit hanc copiam : et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem. oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est et evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n.* 94. 95.

celler tout homme véritablement éloquent. Ils savaient, selon la diversité des matières, diversifier leur style : tantôt simples et subtils * dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves ; tantôt tempérés et ornés, lorsqu'il fallait plaire ; tantôt élevés et sublimes, quand la grandeur des affaires le demandait. C'est Cicéron qui fait cette remarque ; et il en cite des exemples pour Démosthène et pour lui-même. In Orat. n. 102. 103. 110. et 111.

On trouve dans Quintilien un beau parallèle de ces deux orateurs. « Les qualités (*a*), dit-il, qui regardent le fond de l'éloquence leur étaient communes : le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, de prouver ; en un mot, tout ce qui est de l'invention ».

Quant au style (*b*), il y a quelque

* Je me sers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le *subtilis* des Latins.

(*a*) Horum ego virtutes plerasque arbitror similes : consilium, ordinem ; dividendi, præparandi, probandi rationem ; omnia denique quæ sunt inventionis. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

(*b*) In eloquendo est aliqua diversitas. Densior ille, hic copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic

différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant. L'un serre de plus près son adversaire : l'autre, pour le combattre, se donne plus de champ. L'un songe toujours à le percer, pour ainsi dire, par la vivacité de son style ; l'autre souvent l'accable aussi par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude : en Cicéron, plus de naturel et de génie ».

« Pour ce qui est de la manière de railler (*a*), et d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, Cicéron l'emporte sans contredit ».

« Mais il lui cède d'un autre côté (*b*),

latiùs pugnat. Ille* acumine semper, hic frequentei et pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ.

(*a*) Salibus certè et commiseratione (qui duc plurimum affectus valent) vincimus.

(*b*) Cedendum verò in hoc quidem, quòd et ill prior fuit, et ex magna parte Ciceronem, quantu est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cùn se totum ad imitationem Græcorum contulisset effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantùm, sed pluri

* Le traducteur a rendu ainsi cet endroit : *L'un est toujour subtil dans la dispute*, etc. Je ne crois pas qu'il s'agisse ic de subtilité. La Métaphore, ce me semble, est tirée d'un épée.

en ce que Démosthène a été avant lui, et que l'orateur romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'athénien; car il me paraît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs, pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, et de la douceur d'Isocrate! et non seulement il a extrait par son application ce qu'il y avait de meilleur dans ces grands originaux; mais la plupart de ces mêmes perfections, ou, pour mieux dire, toutes, il les a comme enfantées de lui-même par l'heureuse fécondité de son divin génie: car, pour me servir d'une expression de Pindare, il ne ramasse pas les eaux du ciel pour remédier à sa sécheresse naturelle, mais il trouve dans son propre fonds une source d'eau vive qui coule sans cesse à gros bouillons; et vous diriez que les dieux l'ont accordé à la terre, afin que l'éloquence fît l'essai

mas vel potiùs omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissima ubertates. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo surgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur.

de toutes ses forces en la personne de ce grand homme ».

« Qui est-ce en effet qui peut instruire avec plus d'exactitude (*a*), et toucher avec plus de véhémence ? Et quel orateur a jamais eu plus de charmes ? jusque-là, que ce qu'il vous arrache, vous croyez le lui accorder ; et que les juges, emportés par sa violence, comme par un torrent, s'imaginent suivre leur mouvement propre, quand ils sont entraînés. D'ailleurs, il parle avec tant de raison et de poids, que vous avez honte d'être de sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat que vous trouvez en lui, mais la foi d'un témoin et d'un juge. Et toutes ces choses, dont une seule coûterait des peines infinies à un autre, coulent en lui naturellement et comme d'elles mêmes ; en sorte que sa manière d'é-

(*a*) Nam quis docere diligentius, movere vehementius potest ? Cui tanta unquam jucunditas affuit ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas et cùm transversùm vi sua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas inest, ut dissentire pudeat nec advocati studium, sed testis aut judicis affera fidem. Cùm interim hæc omnia, quæ vix singuli quisquam intentissimâ curâ consequi posset, fluunt illaborata : et illa, quâ nihil pulcrius auditu est oratio præ se fert tamen felicissimam facilitatem.

crire si belle et si inimitable, a néanmoins un air si aisé et si naturel, qu'il semble qu'elle n'ait rien coûté à cet heureux génie ».

« C'est pourquoi ce n'est pas sans fondement que les gens de son temps ont dit qu'il exerçait une espèce d'empire au barreau (*a*); comme c'est avec justice que ceux qui sont venus depuis l'ont tellement estimé, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme, que celui de l'éloquence même. Ayons donc les yeux continuellement sur lui; qu'il soit notre modèle; et tenons-nous sûrs d'avoir beaucoup profité, quand nous aurons pris de l'amour et du goût pour Cicéron ».

Quintilien n'osé décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection et un penchant secret pour Cicéron.

Le P. Rapin (1), dans la compa-

(*a*) Quare non immeritò ab hominibus ætatis suæ regnare in judiciis dictus est: apud posteros verò id consecutus, ut Cicero jam non hominis, sed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur spectemus: hoc propositum nobis sit exemplum. Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.

(1) A l'autorité de Quintilien et de

raison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudrait copier tout son traité, si je voulais ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connaître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

« Outre cette solidité, dit-il, en parlant de Cicéron, qui renfermait tant de sens et de prudence, il avait un certain agrément, et comme une fleur d'esprit, qui lui donnait l'art d'embellir tout ce qu'il disait; et il ne passait rien par l'imagination de cet orateur à quoi il ne donnât le tour le plus beau et les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitait, jusques aux matières les plus sombres de la dialectique, tout ce que la physique a de plus sec, ce que la jurisprudence a de plus épineux, et ce qu'il y avait de plus em-

Fénélon, il était peut-être inutile de joindre celle du P. Rapin, dont le jugement ne peut avoir le même poids. Mais il faut louer Rollin qui, sans distinction de parti, malgré son attachement à l'École de Port-Royal, ne cesse de relever tout ce qu'il trouve d'estimable dans les livres des Jésuites.

barrassé dans les affaires ; tout cela, dis-je, prenait en son discours cet enjouement d'esprit et toutes ces grâces qui lui étaient si naturelles : car il faut avouer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement, ni si agréablement de toutes choses ».

« Démosthène, dit-il ailleurs, découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit tout ce qu'il y a de réel et de solide, et a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre ce solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable et d'engageant, et il en suit la trace sans s'y méprendre.... Ainsi, pour distinguer les caractères de ces deux orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthène, par l'impétuosité de son tempérament, par la force de ses raisonnemens, et par la véhémence de sa prononciation, était plus pressant que Cicéron ; de même que Cicéron, par ses manières tendres et délicates, par ses mouvemens doux, pénétrans, passionnés, et par toutes ses grâces naturelles, était plus touchant que Démosthène. Le Grec frappait l'es-

prit par la force de son expression, et par l'ardeur et la violence de sa déclamation ; le Romain allait au cœur par de certains charmes et de certains agrémens imperceptiples qui lui étaient naturels, et auxquels il avait joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouissait l'esprit par l'éclat de ses lumières, et jetait le trouble dans l'âme, qui n'était gagnée que par l'entendement; et le génie insinuant de l'autre pénétrait par des douceurs et des complaisances jusque dans le fond du cœur. Il avait l'art d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions, et dans les sentimens de tous ceux qui l'écoutaient ».

M. de Fénélon, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, se déclare nettement pour Démosthène. Cependant ce n'est pas un écrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des grâces, des fleurs, et de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa Lettre sur l'Eloquence : « Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que

personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine : mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau : il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue. On n'est occupé que de Philippe qui en vahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron,

que de la rapide simplicité de Démosthène ».

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénélon ; et plus on approfondit son sentiment, plus on reconnaît qu'il est fondé dans le bon sens, dans la droite raison, et dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudrait presque avoir autant de solidité, de force et d'élévation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance ; soit habitude et accoutumance à un style qui est plus dans nos manières et plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron, et nous aimons mieux suivre notre penchant et notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami et familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirais presque pour un inconnu et pour un étranger.

Cicéron

Cicéron connaissait bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène ; il en sentait bien toute la force et toute la beauté: mais persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes règles, peut jusqu'à un certain point former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé et corrompu); il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude (*a*), et il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandaient dans les discours plus d'élégance et plus de grâce. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidait ; il donnait pourtant quelque chose au plaisir ; et en cela même il prétendait bien travailler pour l'intérêt de sa partie, et il y travaillait en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire.

(*a*) Quapropter ne illis quidem nimium repugno qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus..... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tùm partem quandam delectationi daret: cùm et ipsam se rem agere, diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

Le conseil donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au barreau, est de prendre pour modèle du style qu'ils y doivent suivre, le fonds solide de Démosthène, orné et embelli par les grâces de Ciceron (*a*), auxquelles, si nous en croyons Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étaient fort en usage alors, et par lesquelles, comme par un trait vif et éclatant, on terminait presque toutes les périodes. Cicéron en hasarde quelquefois, mais rarement (*b*); et il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission et une condescendance que semble lui arracher, malgré lui, le mauvais goût de son siècle (*c*), où, comme le remar-

(*a*) Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi possit, invenio, nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

(*b*) Cicero primus excoluit orationem..... locosque lætiores attentavit, et quasdam sententias invenit. *Dial. de Orat. n.* 22.

(*c*) Auditor assuevit jam exigere lætitiam et pulchritudinem orationis..... Judex ipse, nisi..... aut

que l'auteur du Dialogue sur les Orateurs, l'auditeur se croyait comme en droit d'exiger un style orné et fleuri, et où le juge, s'il n'était invité et en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir et par le brillant des pensées et des descriptions, ne daignait pas même écouter l'avocat.

« Mais, ajoute Quintilien (*a*), qu'on ne prétende pas abuser de ma complaisance, ni la pousser plus loin. J'accorde au siècle où nous sommes, que la robe dont on se sert ne soit pas d'une étoffe grossière, mais non pas qu'elle soit de soie; que les cheveux soient proprement faits et bien entretenus, mais non frisés par étages et par boucles: la parure la plus honnête étant aussi la plus belle, quand on ne porte pas le désir de plaire jusqu'au déréglement et à l'excès ».

colore sententiarum, aut nitore et cultu descriptionum invitatus et corruptus est, aversatur dicentem. *Ibid. n.* 20.

(*a*) Sed me hactenus cedentem nemo insequatur ultrà. Do tempori, ne crassa toga sit, non serica: ne intonsum caput, non in gradus atque annulos totum comptum; cùm in eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

§ V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athènes et à Rome.

Ce fut pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes et dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athènes et à Rome.

A Athènes, on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène (*a*), où parut tout à-la-fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle et sans fard. Ils n'avaient pas tous le même génie, ni le même style: mais ils étaient tous réunis dans le même goût du vrai et du simple; et ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais

(*a*) Hæc ætas effudit hanc copiam : et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem. oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est et evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n.* 94. 95.

après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu obscurci, et enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce et plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avait pu voir et entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné et fleuri. Il crut devoir égayer l'éloquence, et la tirer de cet air sombre et austère, qui, selon lui, la rendait trop sérieuse. Il y jeta beaucoup plus de pensées; il y répandit des fleurs; et, pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avait eu sous Démosthène, il lui donna une robe toute brillante et bigarrée de diverses couleurs, peu séante à la vérité pour la poussière du barreau (*a*), mais plus capable d'attirer les yeux et d'éblouir.

(*b*) Aussi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions

(*a*) Memiuerimus versicolorem illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

(*b*) Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quàm palæstra. Itaque delectabat

de pompe et de cérémonie, que pour les combats du barreau, il préférait la douceur à la force, songeait plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentait d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant et harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des aiguillons perçans, mêlés avec les attraits du plaisir.

Orat n. 91. 96. Il ne paraît pas, par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, et par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans son style d'outré et d'excessif; puisqu'il dit qu'on aurait pu l'estimer et l'approuver (*a*), si on ne l'avait pas comparé avec la force et la majesté du style noble et sublime. Cependant il fut le premier qui fit dégé-

magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem, non ut e militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, et eam mollem teneramque reddidit : et suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis, sed suavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret; et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *Brut. n.* 37. 38.

(*a*) Et nisi coràm erit comparatus ille fortior, per me hic, quem dico, probabitur. *Orat. n.* 95.

nérer l'éloquence (*a*); et peut-être que les déclamations, dont l'usage fut introduit de son temps dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains. Quint c. 4.

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. Quand l'éloquence, sortie du Pirée (*b*), eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé et cet embonpoint qu'elle y avait toujours conservé; et gâtée par les manières étrangères, elle désapprit en quelque sorte à parler, et devint entièrement méconnaissable. C'est ainsi que, par degrés, du beau et du parfait elle tomba dans le médiocre, et que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès et de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs, en

(*a*). Primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Quint. l.* 10. *c.* 1.

(*b*) Ut semel è Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis et quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut. n.* 51.

parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur, d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un et l'autre peuple que par le désir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement et de parure; car je ne sais par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité et de perfection, a presque aussitôt dégénéré, et par des déclins imperceptibles, mais quelquefois assez prompts, est descendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poésie grecque, qui depuis Homère jusqu'à Théocrite et ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté, et la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siècle le goût, par rapport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, et qu'il l'est encore (1). Mais il est re-

(1) Le *Traité des Études* a paru pour

marquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, et dont chacun en son genre peut être considéré comme original, se sont tous fait un devoir de regarder les anciens comme leurs maîtres, et que

la première fois en 1726. Presque tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV avaient disparu. On ne comptait plus, à cette époque, qu'un grand poète et qu'un grand orateur, Jean-Baptiste Rousseau et Massillon. Mais Rousseau vivait loin de sa patrie, et son long séjour en Allemagne commençait à corrompre un peu son style. Massillon, qui avait déjà fait ses chefs-d'œuvre de l'Avent, du grand et du petit Carême, vivait alors dans son diocèse, et, tout entier aux soins de l'épiscopat, se montrait plus rarement dans les chaires de la capitale. Crébillon, avec du génie, manquait de goût, et sa manière de vivre lui donnait peu d'autorité sur l'esprit de son siècle. Voltaire naissant donnait, il est vrai, de grandes espérances; Montesquieu allait naître; mais jusqu'au moment où leur supériorité fut avouée, les belles lettres, et surtout l'éloquence et la poésie, dégénérèrent sous l'influence de Fontenelle et de Lamothe. Ainsi Rollin a peut-être tort de dire que le goût du siècle de Louis XIV se conservait encore dans sa pureté.

les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, et qui, selon toutes les apparences, passeront jusqu'à la postérité la plus reculée, sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle, et nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des anciens.

Pour revenir à mon sujet, et finir cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déjà dit, le style de Démosthène, adouci et orné par celui de Cicéron; en sorte que les grâces du dernier tempèrent l'austérité de l'autre, et que la précision et la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance et la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron.

al. de n. 18.

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoyers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son temps nommé Callidius, sans y reconnaître presque en tout les princi-

paux caractères de M. Fléchier ; et la réflexion qu'il y ajoute me paraît convenir extrêmement à la matière que je traite. « Ce n'est point, dit-il (*a*), un orateur du commun, mais d'un mérite rare et singulier. Ses pensées sont nobles et exquises, et il sait les revêtir d'expressions fines et délicates.

(*a*) Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis : potiùs inter multos prope singularis fuit : ita reconditas exquisitasque sententias mollis et pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum : nihil tam flexibile : nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in potestate fuerit. Quæ primum ita pura erat, ut nihil liquidius : ita liberè fluebat, ut nusquam adhæresceret. Nullum nisi loco positum, et tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, structum verbum videres. Nec vero ullum aut durum, aut insolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, sed translata tralata : sic tamen ut ea, non irruisse in alienum locum, sed immigrasse in suum diceres. Nec verò hæc soluta, nec diffluentia, sed adstricta numeris, non apertè nec eodem modo semper, sed variè dissimulanterque conclusis. Erant autem et verborum et sententiarum lumina.... quibus tanquam insignibus in ornatu distinguebatur omnis oratio..... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum et sanum genus. Quòd si est optimum suaviter dicere, nihil est quod melius hoc quærendum putes. Sed cùm a nobis paulo antè dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret : duo summè tenuit, ut et rem illustraret disserendo, et animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus. *Brut. n.* 274. 275. 276.

Il fait du discours tout ce qu'il lui plaît : il sait lui donner telle forme qu'il veut : jamais orateur n'en fut plus le maître que lui, et ne le manîa avec tant d'art. Rien de plus pur, rien de plus coulant que son langage. Chaque mot est en son lieu, et comme artistement enchâssé où il doit. Il n'en admet point de dur, d'inusité, de bas, ou qui puisse déranger le discours. La métaphore chez lui est fréquente, mais si naturelle, qu'elle paraît n'avoir point usurpé la place d'un autre mot, mais être entrée dans la sienne. Tout cela est accompagné d'un nombre, d'une cadence, qui a une merveilleuse variété, et ne montre aucune affectation. Les plus belles figures y sont employées à propos, et y jettent un grand éclat. L'ordre et le plan de l'ouvrage sont pleins d'art et de justesse, et partout règne un style doux, tranquille et d'un goût exquis. En un mot, si l'éloquence consistait dans l'agrément, il n'y aurait rien au-dessus de cet orateur. Des trois parties qui la composent, il a les deux premières dans un souverain degré ; je veux dire celles qui tendent à instruire et à plaire : mais la troi-

sième, qui est la plus importante, et qui consiste à toucher et à émouvoir les esprits, lui manque absolument ».

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre; mais de quel prix doit-elle paraître en comparaison du grand et du sublime qui fait le caractère de celle de Démosthène? Cette dernière ressemble à ces beaux et magnifiques bâtimens, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettait que des ornemens simples; dont le premier coup d'œil, et encore bien plus le plan, l'économie et la distribution des parties, ont quelque chose de grand, de noble et de majestueux, qui frappe et saisit les connaisseurs. L'autre pourrait être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance et de délicatesse, où l'art et l'opulence ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus riche, où l'or et le marbre se montrent de toutes parts, et où les yeux ne sauraient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare et d'exquis.

Il est un troisième genre d'élo-

le travail (*a*). On peut juger des eff qu'il fit pour se perfectionner en genre ; par la peine qu'il prit de pier de sa propre main, jusqu'à fois, l'histoire de Thucydide, p se rendre son style plus familier.

Cicéron.

Cicéron apporta en naissant excellent naturel, et rien ne lui n qua du côté de l'éducation : en c il fut plus heureux que Démosth
2. de Orat. 2. Son père en prit un soin particul et n'épargna rien pour cultiver esprit. Il paraît que le célèbre C sus, dont il parle si souvent dans ouvrages, voulut bien lui-même gler le plan de ses études, et qu'il donna des maîtres capables d'en dans ses vues. Ce fut le poète chias qui jeta dans son esprit enc tendre les premières semences goût pour la belle littérature (

(*a*) Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ dolere se aiebat, si quando opificum antelucana v esset industria. 4. *Tusc. quæst. n.* 44.

(*b*) Quoad longissimè potest mens mea resp spatium præteriti temporis, et pueritiæ memo recordari, ultimam, inde usque repetens, hunc v mihi principem et ad suspiciendam et ad ingred dam rationem horum studiorum exstitisse. *Orat. Arch.* n. 1.

il faut que la distribution méthodique de la matière qu'il entreprend de traiter, et l'ordre qu'il mettra dans les faits et dans les preuves, y répandent une si grande netteté, que tous puissent sans peine et sans effort entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté : les pensées, les expressions, les tours, et même la manière de prononcer, qui doit être distincte, tranquille et sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il fallait joindre quelque agrément, parce que souvent, pour instruire, il faut plaire. Les juges sont hommes comme les autres, et quoique la vérité et la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait et quelque appât. Les affaires, obscures pour l'ordinaire et épineuses, causent de l'ennui et du dégoût, si celui qui fait le rapport n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin et délicat, qui, sans chercher à paraître, se fasse sentir, et qui, par une certaine pointe d'agrément et de grâce, réveille et pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui font ailleurs

la plus grande force de l'éloquence sont ici absolument interdits. Le rapporteur ne parle pas comme avocat, mais comme juge. En cette qualité, il tient quelque chose de la loi, qui, tranquille et paisible, se contente de montrer la règle et le devoir; et comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer, qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées et des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux rapports, et elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerais volontiers à l'éloquence du rapporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus, laquelle n'était pas propre à la vivacité de la plaidoirie, mais convenait extrêmement à la gravité d'un sénateur; qui avait plus de solidité et de dignité, que d'éclat et de pompe, et où l'on remarquait, avec une prudence consommée, un fond merveilleux de

années, il se distingua parmi ceux de son âge, d'une manière si marquée, que les parens de ceux qui étudiaient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisait du génie extraordinaire de cet enfant, venaient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, et s'en retournaient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fallait que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étaient les premiers à le faire valoir, et qu'ils lui rendaient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui était le temps où l'on faisait prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. C'était alors la coutume à Rome, qu'à l'âge dont nous parlons (*a*), le père

(*a*) Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro et eloquentiæ parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse..... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus et assuefactus alienis experimentis..... solus statim et unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n.* 34.

particulière, allait régulièrement
tendre quand il plaidait, le c
tait sur ses études, et ne faisa
sans prendre ses avis. Accoutun
de bonne heure à respirer l'air d
reau, qui est la meilleure écol
un jeune avocat; devenu le d
des plus grands maîtres, et for
les plus parfaits modèles, il
bientôt en état de les imiter.

Cicéron nous apprend lui-
qu'il suivit cette route (*a*), et c
rendit l'auditeur assidu de ce
y avait à Rome de plus habile
cats. Il donnait dès-lors chaqu
un temps considérable à la lect
à la composition: et il y a bi
l'apparence que ce qu'il fait
Crassus dans ses livres de l'Or
était ce qu'il avait lui-même pr

1. de Orat. n. 155.

ARTICLE II.

Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.

DÉMOSTHÈNE et Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, ont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différens exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoirie, et de ce qui a fait leur principal mérite, et établi leur réputation. Ainsi, ces deux grands orateurs serviront en même temps de modèles et de guides aux jeunes gens. Je ne prétends pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout; mais quand ils ne feraient que les suivre de loin, ils avanceraient beaucoup.

Démosthène.

Démosthène ayant perdu son père dès l'âge de sept ans, et étant tombé Plut. in vi Demosth

tre dans les écrits du disciple le s
noble et sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de
éloquence fut contre ses tuteurs, c
obligea de lui restituer une parti
son bien. Animé par cet heureux
cès, il se hasarda de parler deva
peuple; il y réussit tout-à-fait ma
avait une voix faible, la langue
barrassée, et une fort courte hale
et cependant ses périodes étaie
longues, qu'il était souvent oblig
les interrompre pour respirer. I
donc sifflé de tout l'auditoire, et
retourna entièrement découragé
résolu de renoncer pour toujou
un emploi dont il se croyait incap
Un de ses auditeurs, qui au tra
de ses défauts avait aperçu en lu
excellent fonds de génie, et une
quence assez approchante de cell
Périclès, lui fit reprendre cou
par les vives remontrances qu'il
fit, et par les salutaires avis qu'i
donna.

Il parut donc une seconde foi
vant le peuple, et n'en fut pas m
reçu. Comme ils en retournait la
baissée, et plein de confusion, un
plus excellens acteurs de ce te

qu'il n'y succombât ; et tous ses amis, aussi bien que les médecins, le condamnaient au silence et à la retraite. C'eût été pour lui une espèce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offrait le barreau. Il crut qu'il suffirait de modérer un peu la véhémence de son style et de sa prononciation, et qu'un voyage pourrait rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Il passa par Athènes, et s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il était pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce temps, dans une ville qui était encore alors regardée comme le siége et le domicile de la plus fine littérature, et de la plus solide philosophie. D'Athènes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avait amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon.

Brut. n. 315

Brut. n. 315 316.

Déjà fort renommé parmi les avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, et de devenir une seconde fois son disciple. Il n'eut pas lieu de s'en repentir (*a*). Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son style ce qui y restait de vicieux, et vint à bout d'en retrancher cette abondance et cette superfluité excessive qui, semblable à un fleuve qui se déborde, ne connaissait ni borne ni mesure.

Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome (*b*), non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avait pris un ton de voix plus doux; son style était devenu plus châtié et moins étendu; son corps même s'était for-

(*a*) Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate et licentia reprimeret, et quasi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum nomen inter patronos qui tum erant nomen..... Appollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recognoscendum dedit. *Quintil. l.* 12. *c.* 6.

(*b*) Ita recepi me biennio post, non multò exercitatior, sed prope mutatus. Nam et contentio nimia vocis residerat, et quasi deferbuerat oratio, lateribusque vires et corpus mediocris habitus accesserat. *Brut. n.* 316.

flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'était pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistait encore du temps de Plutarque, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composait ces harangues admirables, dont ses envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levait extrêmement matin, et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand un ouvrier l'avait devancé dans

en apporter d'autre raison, sinon que cette coutume était contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus, dans le troisième livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avait fort blessé les personnes sensées, et il laisse entrevoir que ce n'était pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avait été condamnée, que la manière dont les maîtres s'y prenaient. En effet, cette méthode prit enfin le dessus, et l'on en reconnut l'utilité et les avantages (*a*), comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conservé et la lettre où Cicéron parle de Plotius, et le décret des censeurs, aussi bien que l'arrêt du sénat.

3. de Orat. 93-95.

Cicéron cependant faisait de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avait-il un génie tel que Platon le desire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, et qui embrassait tout. La poésie fut une de ses premières passions, et l'on dit qu'il y réussissait assez. Dès ses premières

Int. in vita er.

(*a*) Paulatim et ipsa utilis honestaque apparuit: multique eam præsidii causa et gloriæ appetiverunt. *Suet. de claris Rhetoribus.*

années, il se distingua parmi ceux de son âge, d'une manière si marquée, que les parens de ceux qui étudiaient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisait du génie extraordinaire de cet enfant, venaient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, et s'en retournaient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fallait que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étaient les premiers à le faire valoir, et qu'ils lui rendaient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui était le temps où l'on faisait prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. C'était alors la coutume à Rome, qu'à l'âge dont nous parlons (*a*), le père

(*a*) Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro et eloquentiæ parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse..... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus et assuefactus alienis experimentis..... solus statim et unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n.* 34.

ou le plus proche parent de celui qu'on destinait à la plaidoirie, allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs du temps, et le mît sous sa protection. Le jeune homme, après cela, s'attachait à lui d'une manière particulière, allait régulièrement l'entendre quand il plaidait, le consultait sur ses études, et ne faisait rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le disciple des plus grands maîtres, et formé sur les plus parfaits modèles, il était bientôt en état de les imiter.

Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route (*a*), et qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avait à Rome de plus habiles avocats. Il donnait dès-lors chaque jour un temps considérable à la lecture et à la composition: et il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'Orateur, de Orat. 5. était ce qu'il avait lui-même pratiqué

(*a*) Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque et scribens, et legens, et commentans, oratoris tantùm exercitationibus contentus non eram. *Brut.* n. 305.

et de juger sainement des affaires; personne qui possédât bien l'histoire romaine, ni qui sût en faire usage dans ses plaidoyers; personne qui, après avoir pressé vivement son adversaire par la force et la subtilité des argumens, pût égayer l'esprit des juges et comme les dérider par des railleries placées à propos; personne qui connût l'art de tirer une affaire des circonstances particulières de la cause à une question commune et générale; personne qui, par de sages digressions, pût quelquefois sortir de son sujet, pour jeter de l'agrément dans sa plaidoirie; personne enfin qui sût porter les juges tantôt à la colère, tantôt à la compassion, et leur inspirer tels sentimens qu'il lui plairait, en quoi pourtant consiste le principal mérite de l'orateur ».

Le grand succès de Cicéron (*a*) réveilla Hortensius de son assoupissement, surtout quand il le vit arrivé

(*a*) Itaque, cùm jam pene evanuisset Hortensius, et ego consul factus essem, revocare se ad industriam cœpit: ne, cùm pares honore essemus, aliqua re superior viderer. Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Brut.* n. 323.

des plus anciens avocats. Son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, et surtout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, et lui attira de grands applaudissemens, d'autant plus que personne n'avait osé se charger de cette affaire à cause du crédit énorme de Chrysogonus, affranchi du dictateur Sylla, qui était alors tout puissant dans la république.

Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé (*a*). Il était d'une complexion fort délicate. Le travail du barreau, joint à sa manière d'écrire et de prononcer fort vive et fort véhémente, fit craindre

(*a*) Erat eo tempore in nobis summa gracilitas et infirmitas corporis; procerum et tenue collum, qui habitus et quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, et laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, et totius corporis contentione dicebam. Itaque cùm me et amici et medici hortarentur, ut causas agere desisterem: quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cùm censerem remissione et moderatione vocis, et commutato genere dicendi, me et periculum vitare posse et temperatiùs dicere; ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. *Brut.* n. 313. 314.

qu'il n'y succombât ; et tous ses amis, aussi bien que les médecins, le condamnaient au silence et à la retraite. C'eût été pour lui une espèce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offrait le barreau. Il crut qu'il suffirait de modérer un peu la véhémence de son style et de sa prononciation, et qu'un voyage pourrait rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Il passa par Athènes, et s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il était pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce temps, dans une ville qui était encore alors regardée comme le siége et le domicile de la plus fine littérature, et de la plus solide philosophie. D'Athènes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avait amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon.

Brut. n. 3

Brut. n. 3 316.

Déjà fort renommé parmi les avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, et de devenir une seconde fois son disciple. Il n'eut pas lieu de s'en repentir (*a*). Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son style ce qui y restait de vicieux, et vint à bout d'en retrancher cette abondance et cette superfluité excessive qui, semblable à un fleuve qui se déborde, ne connaissait ni borne ni mesure.

Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome (*b*), non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avait pris un ton de voix plus doux; son style était devenu plus châtié et moins étendu; son corps même s'était for-

(*a*) Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate et licentia reprimeret, et quasi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum nomen inter patronos qui tum erant nomen..... Appollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recognoscendum dedit. *Quintil. l.* 12. *c.* 6.

(*b*) Ita recepi me biennio post, non modò exercitatior, sed prope mutatus. Nam et contentio nimia vocis recidebat, et quæ deferbuerat oratio, lateribusque vires et corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n.* 316.

tifié. Il y trouva deux orateurs (*a*) qui s'y étaient fait une grande réputation, et qu'il aurait fort desiré d'égaler, savoir, Cotta et Hortensius; mais le dernier surtout, qui était à-peu-près de son âge, et dont la manière d'écrire avait plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlètes, et, poussés par une noble émulation, se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

Rien de ce qui fait les grands orateurs ne manquait à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude (*b*). Il avait un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, et une

(*a*) Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta et Hortensius..... Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse; quòd et dicendi ardore eram propior, et ætate conjunctior. *Brut. n.* 317.

(*b*) Nihil isti, neque a natura, neque a doctrina defuit..... Erat ingenio puncti, et studio flagrandi, et doctrina eximia, et memoria singulari. 3. *de Orat.* n. 229. 230.

manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du temps allaient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste et à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le barreau, et s'y fit un grand nom.

Mais après son consulat (*a*), n'ayant plus rien qui piquât son ambition, et désirant mener une vie, comme il le pensait, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avait amassés, il commença à se négliger, et il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avait toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, et dont les seuls connaisseurs pouvaient s'apercevoir :

(*a*) Post consulatum..... summum illud suum studium remisit, quo a puero fuerat incensus; atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, et secundus annus, et tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, sed existimator doctus et intelligens posset cognoscere. Longiùs autem procedens, et in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate et continuatione verborum adhærescens: sui dissimilior videbatur fieri quotidie. *Brut.* n. 320.

comme il arrive à des tableaux, dont le vif éclat diminue et s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançait en âge; son feu et sa vivacité l'abandonnant, il devenait tous les jours de plus en plus méconnaissable.

Cicéron cependant redoublant ses efforts (*a*), avançait à grands pas, et tâchait d'atteindre, et même, s'il se pouvait, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément et de force, qu'il introduisit dans le barreau, attirait sur lui les yeux, et le rendait l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine et délicate, en marquant ce qui manquait aux autres, et laissant par-là entrevoir ce qu'on admirait en lui. Je rap-

(*a*) Nos autem non desistebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè stilo, nostrum illud quod erat augere, quantumcumque erat. . . . . Nam cùm propter assiduitatem in causis et industriam, tum propter exquisitius et minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut.* n 321.

Cicéron crut nécessaires pour de
habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus né
est l'action, la prononciation ; e
pendant c'est ce qui contribue d
tage au succès de la parole. Cet
éloquence extérieure, comme
pelle Cicéron, qui est à la port
tous les auditeurs, parce qu'el
parle qu'aux sens, a quelque
de si séduisant et de si capabl
blouir, que souvent elle tient li
tout autre mérite, et met un a
médiocre au-dessus des plus ha
Tout le monde sait (*b*) la fam
réponse de Démosthène sur la q
qu'il jugeait plus nécessaire à
teur, dont le défaut pouvait mo
couvrir, et qui était plus capal
couvrir les autres. Aussi fit-i
efforts incroyables pour y réussi
céron l'imita en cela comme d

(*a*) Est actio quasi corporis quædam eloc
Nam et infantes, actionis dignitate, eloquent
fructum tulerunt : et diserti, deformitate
multi infantes putati sunt. *Orat.* n. 55. 56.

(*b*) Actio in dicendo una dominatur. S
summus orator esse in numero nullo potest :
cris, hac instructus, summos sæpe superare
primas dedisse Demosthenes dicitur, cum re
quid in dicendo esset primum : huic secunda
tertias. 3. *de Orat.* n. 213.

r

reste ; et il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excellait de ce côté. L'exemple de l'un et de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres et d'érudition, qui orne néanmoins et enrichit infiniment l'esprit, et qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, et des grâces qui ne se puisent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, et surtout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avait-il étudiés ! Orateurs, poètes, historiens, philosophes, tout lui était connu, tout lui servait ; et les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devraient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoirie, et prendre dans les premières années du temps pour amasser ce fonds si nécessaire et si précieux de connaissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du barreau est le meilleur maître pour eux, et le plus capable de les former : mais il ne doit pas consister d'abord à plaider

au consulat; craignant sans doute que celui qui l'avait égalé pour les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaidèrent encore ensemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, et chacun mettant son collègue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse (*a*), que dans un âge plus

(*a*) Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quàm senior, Hortensius, causas reperiemus verissimas duas. Primùm, quòd genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quàm senectuti..... Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens..... (Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus..... Vox canora et suavis: motus et gestus etiam plus artis habebat quàm erat oratori satis). Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum: in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quàm aut necessariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata et vibrans, tùm etiam accurata et polita..... Etsi genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum esse ætati videbatur. Et certè, quod ingenii quædam forma lucebat..... summam hominum admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, et illa senior auctoritas gravius quiddam requireret; remanebat idem, nec decebat idem. Quodque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritasque sententiarum pristina manebat, sed ea vestitu illo orationis, quo consueverat, ornata non erat. *Brut.* n. 325. 326. 327. 330.

avancé. Il avait donné dans un genre d'éloquence ornée et fleurie, où régnait une heureuse richesse d'expressions ; une grande beauté et délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides ; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin et un art infini, et soutenus par un beau son de voix, un geste très agréable, et une déclamation parfaite, plûrent extrêmement dans un jeune homme, et enlevèrent d'abord tous les suffrages. Mais, dans la suite, comme le poids des charges par où il avait passé, et la maturité de l'âge, demandaient quelque chose de plus grave et de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'était toujours le même orateur et le même style, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'était beaucoup ralentie, et qu'il ne se donnait plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusque-là avaient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paraissant sous un air négligé, perdirent pres-

éloquence extérieure, con
pelle Cicéron, qui est à la
tous les auditeurs, parce q
parle qu'aux sens, a quel
de si séduisant et de si ca
blouir, que souvent elle tie
tout autre mérite, et met
médiocre au-dessus des plu
Tout le monde sait (*b*) la
réponse de Démosthène sur
qu'il jugeait plus nécessair
teur, dont le défaut pouvai
couvrir, et qui était plus c
couvrir les autres. Aussi
efforts incroyables pour y r
céron l'imita en cela comm

(*a*) Est actio quasi corporis quædai
Nam et infantes, actionis dignitate, el
fructum tulerunt : et diserti, deform
multi infantes putati sunt. *Orat. n.* 55

reste ; et il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excellait de ce côté. L'exemple de l'un et de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres et d'érudition, qui orne néanmoins et enrichit infiniment l'esprit, et qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, et des grâces qui ne se puisent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, et surtout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avait-il étudiés ! Orateurs, poètes, historiens, philosophes, tout lui était connu, tout lui servait ; et les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devraient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoirie, et prendre dans les premières années du temps pour amasser ce fonds si nécessaire et si précieux de connaissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du barreau est le meilleur maître pour eux, et le plus capable de les former : mais il ne doit pas consister d'abord à plaider

souvent. On y entend assidûment les grands orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs manières, on est attentif au jugement qu'en portent les connaisseurs; et l'on tâche ainsi de profiter également et de leurs perfections et de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au barreau, et à y exercer la plaidoirie? C'est sur quoi l'on ne peut point établir de règle fixe; et le conseil que donne Quintilien sur ce sujet, est tout-à-fait sage. « Il faut(*a*), dit-il, garder un certain tempérament, et tenir un certain milieu, en sorte qu'un jeune homme n'aille pas s'exposer au grand jour avant que d'être capable de le soutenir, ni faire montre de ses études lorsqu'elles sont encore, pour ainsi dire, toutes crues. Car par-là il s'accoutume à mépriser le travail; l'imprudence s'enracine en lui; et, ce

(*a*) Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè distringatur immatura frons, et quicquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde et contemptus operis innascitur, et fundamenta jaciuntur impudentiæ; et (quod est ubique perniciosissimum) prævenit vires fiducia. Nec rursus differendum est tyrocinium in senectutem. Nam quotidie metus crescit, majusque fit semper quod ausuri sumus: et, dum deliberamus quando incipiendum sit, incipere jam serum est. *Quintil. l.* 12. *c.* 6.

qui est un grand mal, la confiance et la hardiesse devancent les forces. Il ne faut pas aussi, d'un autre côté, qu'il diffère son apprentissage à un âge trop avancé; car la timidité augmente tous les jours, et à mesure qu'on diffère, on sent plus de peine à se hasarder de parler en public. Ainsi, à force de délibérer s'il est temps de commencer, il se trouve qu'il n'en est plus temps. »

8. Il serait fort à souhaiter que la coutume observée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous, et que la maison des anciens avocats devînt comme l'école de la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuse carrière du barreau par une si utile et si honorable fonction? On verra (*a*), dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, et le venir consulter comme un oracle sur la vraie manière de bien parler. Il les

(*a*) Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, et veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, et, ut vetus gubernator, littora, et portus, et quæ tempestatum signa, quid secundis flatibus, quod adversis rationi possit, docebit. *Quintil. l.* 12. *c.* 11.

vent éviter.

ARTICLE II

Des mœurs de l'Avoca

J'ai cru ne devoir pas terr
petit traité qui regarde l'éloqu
barreau, sans dire quelque ch
mœurs de l'avocat et des pri
qualités qui lui convienne
jeunes gens trouveront cette
traitée avec toute l'étendue
mérite dans le douzième li
Institutions de Quintilien, qu
partie de son ouvrage la p
vaillée et la plus utile.

1. *Probité.*

l'éloquence ne doit point être séparée de la probité ; que le talent de bien parler suppose et exige celui de bien vivre, et que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnait Caton : *Orator vir bonus dicendi peritus.* Sans cela (*a*), dit Quintilien, l'éloquence, qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, et par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendrait pour lui un présent bien funeste ; et la nature en cela, bien loin de le favoriser, l'aurait plus traité en marâtre et en ennemie qu'en mère, en lui faisant part d'un talent qui ne servirait qu'à opprimer l'innocence, et à combattre la vérité, en mettant, pour ainsi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudrait bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût destitué de la parole, et

(*a*) Si vis illa dicendi malitiam instruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus perniciosius eloquentia..... Rerum ipsa natura, in eo quod præcipuè indulsisse homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus separasse, non parens sed noverca fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentiæ, hostem veritatis invenit. Mutos enim nasci, et egere omni ratione satius fuisset, quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

même de la raison, que de les employer à un si pernicieux usage.

La plus légère attention suffit pour reconnaître combien la probité est nécessaire à un avocat. Tout son but est de persuader ; et (*a*) le moyen le plus sûr de le faire, est que le juge soit prévenu en sa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai et sincère, plein d'honneur et de bonne foi, à qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge, et incapable d'user de fraude et d'artifice. Il doit en plaidant apporter non seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se sera faite, ajoutera beaucoup de poids à ses raisons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. *Désintéressement.*

Quint. l. 12. c. 7. La question que traite Quintilien dans le dernier livre de sa Rhétorique,

(*a*) Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum, si vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non studium advocati videatur afferre, sed penè testis fidem. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

Sic proderit plurimum causis, quibus ex sua boni-

si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage : mais les principes qu'il y établit sont de tous les temps.

Il commence (*a*) par déclarer qu'il serait infiniment plus beau et plus digne d'une si honorable profession, de ne pas vendre un tel ministère, et de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait, vu que la plupart des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

Il avoue ensuite (*b*) que si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant, il lui est permis, selon les lois de tous les sages, de souffrir que la

tate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *Quintil. l.* 6. *c.* 3.

Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

(*a*) Quis ignorat quia id longè sit honestissimum ac liberalibus disciplinis et illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem? cùm pleraque hoc ipso possint videri vilia, quòd pretium habent.

(*b*) At si res familiaris amplius aliquid ad usus necessarios exiget, secundùm omnes sapientium leges patietur sibi gratiam referri..... Neque enim video quæ justior acquirendi ratio, quàm ex honestissimo labore, et ab iis de quibus optimè meruerint, quique, si nihil invicem præstent, indigni fuerint defensione. Quod quidem non justum modò, ed necessarium etiam est, cùm hæc ipsa opera, tempusque mone alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant. *Ib.*

partie pour qui il a plaidé lui marque sa reconnaissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, et de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, et qui certainement en seraient très indignes s'ils ne savaient les reconnaître: outre que le temps qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moyen de songer aux siennes, il est non seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

Mais il veut (*a*), même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes mesures, et qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, et jusqu'à quel temps il recevra. Par où il paraît insinuer que par rapport aux pauvres, son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain temps, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il

(*a*) Sed tum quoque tenendus est modus: ac plurimum refert et a quo accipiat, et quantum, et quousque..... Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc quæstum sine crimine sordium fecerit. *Ib.*

elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse et modération en plaidant.*

C'est surtout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté et de bienséance, que tout orateur, et même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y aurait de l'inhumanité (*a*) d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, et qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles. Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens (*b*) et ne blessent personne, et se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

Il n'y a que la sobriété avec la-

(*a*) Adversùs miseros inhumanus est jocus.

(*b*) Lædere * nunquam velimus, longèque absit propositum illud, patiùs amicum quàm dictum perdidi. *Quintil. l.* 6. *c.* 4.

* Je crois qu'il faut lire sinè, au lieu de lædere, qui est dans toutes les éditions.

si glorieuse profession, insinue-t-il ailleurs (*a*), ces âmes basses et mercenaires, qui faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain sordide. Les préceptes que je donne sur cet art, ne sont point, dit-il, pour quiconque serait capable de compter combien son travail et ses études lui pourront rapporter.

Si un païen pense et parle ainsi, combien plus, selon les principes du christianisme, un avocat doit-il apporter à cette profession des vues pures, nobles, désintéressées? Aussi est-ce là l'esprit qui règne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires, ce qui va si loin, qu'ils désavoueraient pour confrère celui qui aurait formé quelque demande en justice, ou qui retiendrait seulement les pièces de sa partie, pour l'engager à reconnaître les secours qu'il lui a prêtés. Il im-

(*a*) Neque enim nobis operis amor est : nec, quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipsa, sed ad vilem usum et sordidum lucrum accingimur..... Ne velim quidem lectorem dari mihi quid studia referant computaturum. *Quintil. l.* 1. *c.* 11.

porte infiniment aux avocats de se conserver dans la possession de ce noble désintéressement, qui fait la gloire de leur profession. C'est à ceux qui tiennent le premier rang dans le barreau, d'en donner l'exemple aux autres ; et il leur sera facile de le faire, tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste et conforme à leur état, sans se laisser entraîner au torrent du luxe, qui corrompt et pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien (*a*), il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice et à la vérité. Le crime, de quelque éclat et de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle, mais pour la vertu. C'est un

(*a*) Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem..... Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ suæ salutarem, non etiam piratis patefaciet, duceturque in advocationem maximè causa. *Quintil. l.* 12. *c.* 7.

port salutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

Il faut donc (*a*), avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il fasse celle de juge; qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pèse et examine avec soin et sans prévention les raisons de ses parties, et où il prononce sévèrement contre elles s'il est besoin.

Si même (*b*), dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir, par une discussion plus exacte des pièces, que la cause dont il s'était chargé la croyant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus long-temps par de vaines espérances, et lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendrait très funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si

(*a*) Sic causam perscrutatus, propositis ante oculos omnibus quæ prosint nocentve, personam deinde induat judicis fungatque apud se agi causam. *Quintil.* l. 12. c. 8.

(*b*) Neque verò pudor obstet quominus susceptam, cùm melior videretur, litem, cognita inter disceptandum iniquitate, dimittat, cùm priùs litigatori dixerit verum. Nam et in hoc maximum, si æquè judicem summus, beneficium est, ut non fallamus vana spe litigantem. Neque est dignus operâ petenti, qui non utitur consilio. *Quintil.* l. 12. c. 7.

elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse et modération en plaidant.*

C'est surtout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté et de bienséance, que tout orateur, et même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y aurait de l'inhumanité (*a*) d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, et qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles. Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens (*b*) et ne blessent personne, et se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

Il n'y a que la sobriété avec la-

(*a*) Adversùs miseros inhumanus est jocus.

(*b*) Lædere * nunquam volimus, longèque absit propositum illud, patiùs amicum quàm dictum perdidi. *Quintil. l.* 6. *c.* 4.

* Je crois qu'il faut lire sinè, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.

quelle on use des bons mots (*a*), et la sagesse des ménagemens qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout temps et sans sujet: au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à sa cause, et jamais simplement pour faire rire (*b*), satisfaction bien frivole, et fruit de l'esprit bien peu estimable.

Les répliques (*c*) donnent quelquefois lieu à une raillerie fine et délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, et qu'elle est comme un trait qui part sur-le-champ, et qui

(*a*) Temporis ratio, et ipsius dicacitatis moderatio, et temperantia, et raritas dictorum, distinguet oratorem a scurra: et quòd nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid; illi totum diem, et sine causa. 2. *de Orat. n.* 247.

(*b*) Risum quæsivit: qui est, mea sententia, vel tenuissimus ingenii fructus. 2. *de Orat. n.* 247.

(*c*) Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, et inclusa breviter urbanitate. *Quintil. l.* 6. *c.* 4.

Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari posse videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora sunt, quæ lacessiti dicimus, quàm quæ priores. Nam et ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, et humanitatis est responsio. Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæsita, nec ex tempore ficta, sed domo allata, plerumque sunt frigida. *Orat. n.* 89.

perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grâces que celles qu'on apporte du cabinet, et qui souvent, par cette raison, paraissent froides et puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, et qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. *Pourquoi aboyez-vous* (*a*)? dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, et au grand bruit qu'il faisait en plaidant. *C'est que je vois un voleur*, répondit Catulus.

Ces sortes de répliques (*b*) demandent beaucoup de présence et de célérité d'esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi; car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, et il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse et

(*a*) Catulus, dicenti Philippo : QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 220.

(*b*) Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præsenti et acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, et propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Quintil. l.* 6. *c.* 5.

de modération. Car (*a*) à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer, dans le feu même de l'action et de la dispute, un bon mot qui se présente sur-le-champ, qui pourrait nous faire honneur, mais qui blesserait des personnes qu'on doit ménager? Le moyen d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux. et de s'accoutumer, dans l'usage ordinaire de la vie, et dans les conversations, à retenir et modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures et offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites? C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme (*b*), et qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plai-

(*a*) Hominibus facetis et dicacibus difficillimum est habere hominum rationem et temporum, et ea quæ occurrant, cùm salsissimè dici possint, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

(*b*) Turpis voluptas, et inhumana, et nulli audientium bono grata: à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defensionem..... Hoc quidem quis hominum liberi modò sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius arbitrium?..... Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris. *Quintil.* l. 12. c. 9.

deurs, qui cherchent à se venger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, et ne sont point contens de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur et de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colère et le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent et emporté, et par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui?

5. *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter et à entretenir une vive et sage émulation, que le barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté et force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connaissances, longue expérience des affaires. Là, chaque

CHAPITRE II.

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHA

SAINT AUGUSTIN, dans l'admi traité qui a pour titre *de la Doc chrétienne*, et dont on ne peut recommander la lecture aux ma de Rhétorique, distingue deux cl dans l'orateur chrétien; ce qu'il et comment il le dit; le fond choses mêmes, et la manière d traiter, ce qu'il appelle *sapie dicere, eloquenter dicere.* Je comi cerai par la dernière de ces parties, et finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un prédica doit parler.

De Doctr. christ. l. 4. 27. SAINT AUGUSTIN, en suivant le que Cicéron nous a tracé des dev

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du barreau, que lorsqu'au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour-propre, il y règne dans le corps des avocats un esprit d'équité et de modération qui rend à chacun la justice qui lui est due, et qui en bannit toute envie et toute jalousie ; lorsque les anciens avocats, près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essaim de jeunes orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, et soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, et à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser ; lorsque ceux-ci, de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entre eux et les anciens, et les respectent sincèrement comme leurs pères et leurs maîtres ; enfin, lorsqu'entre les jeunes règne cette émulation qui était entre Hortensius et Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. J'étais bien éloigné (*a*), dit-il en

(*a*) Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed

parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimais et l'estimais comme le témoin et le compagnon de ma gloire. Je sentais quel avantage c'était pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, et quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, et en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisait que chacun mettait son ami au-dessus de lui-même.

Le barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont

socium potius et consortem gloriosi laboris amiseram..... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus et communicando, et monendo, et favendo. *Brut.* n. 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Brut.* n. 323.

es et sans expérience, et par con-
ent ils doivent peu juger, peu
ler; mais écouter et consulter
coup. Quelque esprit et quelque
it qu'ils puissent avoir, la modes-
oit être leur partage. Cette vertu,
fait l'ornement de leur âge, en
issant cacher leur mérite, ne ser-
qu'à le relever. Mais surtout ils
ent éviter une basse jalousie,
r qui la gloire et la réputation
trui est un tourment, au lieu (*a*)
lle devrait être le lien de l'amitié
e l'union; ils doivent, dis-je, évi-
a jalousie comme le vice le plus
eux, le plus indigne d'un homme
nneur, et le plus ennemi de la
été.

(*a*) Æqualitas vestra, et artium studiorumque finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea nodò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam lætè videatur. *Brut.* n. 156.

il devait demeurer dans le style simple et ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même temps aux savans et aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, et il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, et dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, et que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur, S. Augustin (*a*) veut qu'il lise dans les yeux et dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non, et qu'il répète la même chose

rum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum et simplicem etiam docti intelligunt; illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l.* 1. *c.* 1.

(*a*) Ubi omnes tacent ut audiatur unus, et in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris: ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida multitudo: quod donec significet, versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi: quod in potestate non habent, qui præparata et ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de Doctr. Christ. l.* 4. *n.* 25.

qu'on néglige l'ornement, et quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre ; parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence qui n'est pas sans esprit et sans art, comme il le remarque après Cicéron (*a*), et qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas et rampant, mais seulement plus clair et plus intelligible.

Saint Augustin avait d'abord écrit contre les Manichéens d'un style plus orné et plus sublime, qui faisait que ceux qui avaient peu de science n'entendaient pas ses écrits, ou ne les entendaient qu'avec beaucoup de difficulté. On lui représenta que s'il voulait que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes (*b*),

sordes non contrahat. *S. Augustin. de Doct. Christ. l.* 4. *n.* 24.

Melius est reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *Id. in Psal.* 138.

(*a*) Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis..... Quædam etiam negligentia est diligens. *Orat. n.* 77. 78.

(*b*) Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperito-

il devait demeurer dans le style s
ple et ordinaire, qui a cet avant
au-dessus de l'autre, d'être inte
gible en même temps aux savan
aux ignorans. Le Saint reçut cet
avec son humilité ordinaire, et il
fit usage dans les livres qu'il comp
depuis contre les hérétiques, et d
les discours qu'il prononça devant
peuple. Son exemple doit être
règle pour tous ceux qui instruis

Comme l'obscurité est le défaut
le prédicateur doit éviter avec le
de soin, et que ceux qui écou
n'ont pas la liberté de l'interrom
quand ils trouvent quelque ch
d'obscur, S. Augustin (*a*) veut q
lise dans les yeux et dans la co
nance de ses auditeurs s'ils l'entend
ou non, et qu'il répète la même ch

rum expellere cogitarem. Hunc enim serm
usitatum et simplicem etiam docti intelligunt; i
autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra*
nich. l. 1. *c.* 1.

(*a*) Ubi omnes tacent ut audiatur unus, et in
intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque
non intellexerit, nec moris est, nec decoris: a
hoc debet maximè tacenti subvenire cura dic
Solet autem motu suo significare utrum intelle
cognoscendi avida multitudo: quod donec signi
versandum est quod agitur multimoda varietat
cendi: quod in potestate non habent, qui præp
et ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S.*
de Doctr. Christ. l. 4. *n.* 25.

mens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression qui soit au-dessus de leur portée, ne lui doit échapper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur faiblesse. Il faut leur dire peu de choses, le dire en termes clairs, et le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les syllabes; leur donner des définitions nettes et courtes, et toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, et par des comparaisons familières; leur parler peu, et les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du catéchiste, et des moins pratiqués; et surtout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien, qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite (*a*); où rien

(*a*) Magistri hoc opus est, cùm adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discentium, sed temperare vires suas, et ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuant, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur: sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quintil. l.* 1. *c.* 3.

n'entre si l'on y verse l'eau abondance et précipitation, a qu'il se remplit insensiblement y verse cette même liqueur ment, ou même goutte à gou cette première simplicité, le cliste passera peu à peu et par à quelque chose de plus fort plus relevé, selon le progrè remarquera dans les enfans : i aura toujours soin de s'accom à leur portée, de se proportio leur faiblesse, et de descendre j eux, parce qu'ils ne sont point de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus imp qui soient dans le ministère siastique, n'est pas ordinai assez estimé, ni assez respecté. rare qu'on s'y prépare avec soin qu'il mérite; et comme connaît peu la difficulté et l'i tance, on néglige assez souv moyens qui pourraient en facil succès. Quiconque est chargé emploi, doit lire avec grande tion l'admirable traité de S. Au sur la méthode d'instruire les chumènes, où ce grand homme avoir donné d'excellentes règ

mens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression qui soit au-dessus de leur portée, ne lui doit échapper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur faiblesse. Il faut leur dire peu de choses, le dire en termes clairs, et le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les syllabes; leur donner des définitions nettes et courtes, et toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, et par des comparaisons familières; leur parler peu, et les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du catéchiste, et des moins pratiqués; et surtout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien, qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite (*a*); où rien

(*a*) Magistri hoc opus est, cùm adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discentium, sed temperare vires suas, et ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur: sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quintil. l.* 1. *c.* 3.

n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance et précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité, le catéchiste passera peu à peu et par degrés à quelque chose de plus fort et de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur faiblesse, et de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé, ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite ; et comme on en connaît peu la difficulté et l'importance, on néglige assez souvent les moyens qui pourraient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin, sur la méthode d'instruire les catéchumènes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles sur

cette matière, ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce serait une chose fort utile, que dans les différens catéchismes qui se font dans une paroisse, il y eût un plan général et commun, qui servît de fondement à toutes les instructions, et qui en réglât la matière et l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfans seraient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la première serait des enfans qui commencent; la seconde de ceux qui ont déjà reçu quelque instruction; la troisième enfin des plus forts, que l'on prépare à la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliquerait aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût (car il est bien juste de le laisser au choix et à la prudence de celui qui est à la tête des catéchistes), en y joignant toujours

le catéchisme du diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement et en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, et l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que saint Augustin donne dans son traité. Dans la seconde et la troisième classe on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle, qui enchérit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissemens, et des vérités plus fortes. Ne serait-ce pas là un moyen d'apprendre la religion à fond? J'ai vu des enfans, même parmi les pauvres, répondre sur des matières très difficiles avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvait venir que de l'ordre et de la méthode que le maître avait employés en les enseignant, et ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit (1), qui souvent a

(1) Un pareil ministère n'avait rien d'ennuyeux ni de rebutant pour Bossuet

beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas fallu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connaître les lettres, épeler les syllabes, joindre les mots, et quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme? Est-ce une chose bien agréable pour un père (*a*), dit S. Augustin, que de balbutier des demi-

et Fénélon, qui n'étant encore que simples prêtres, furent employés à diverses missions dans les campagnes, et qui, parvenus aux premières dignités de l'Eglise, parcouraient les villages de leurs diocèses en catéchisant les enfans et les pauvres. La philosophie n'a pu voir sans admiration et sans attendrissement ce spectacle donné par la religion. *Voy.* les *Éloges* de d'*Alembert*.

(*a*) Num delectat, nisi amor invitet, decurtata et mutilata verba immurmurare? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant: et suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quàm ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, et susurrante pullos confracta voce advocat: cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt aliibus. *De Catechis. Rudib.* c. x. xii.

mots avec son fils, pour lui apprendre à parler? cependant il en fait sa joie. Une mère ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa faiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, et qui entendant leurs faibles cris les appelle d une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enlève impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les
Matth. 23-37. ailes de leur mère. La charité de Jésus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin; et ce n'est qu'à
Cor. 9. 22. son imitation que S. Paul *se rendait faible avec les faibles, pour gagner les faibles*, et qu'il avait pour tous
Thess. 2. 7. les fidèles *la douceur et la tendresse d'une nourrice et d'une mère.*

Voilà (*a*), dit S. Augustin, ce qu'il

(*a*) Si usitata, et parvulis congruentia sæpe repetere fastidimus..... si ad infirmitatem discentium piget descendere..... cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo..... *qui, cum in forma Dei esset,*

aut se représenter à soi-même, quand on se sent tenté d'ennui et de dégoût, qu'on a de la peine à descendre usqu'à la petitesse et la faiblesse des nfans, et à leur répéter sans cesse les choses fort communes, et cent ois rebattues. Il arrive souvent, ontinue le même Père, que nous ious faisons un plaisir singulier de nontrer à des amis, arrivés nouvelement dans la ville où nous demeuons, tout ce qui s'y trouve de beau, le rare, de curieux; et la douceur le l'amitié répand des charmes secrets ur des choses qui, sans cela, nous araîtraient infiniment ennuyeuses, et leur rend pour nous toute la grâce le la nouveauté. Pourquoi (*a*) la charité ne ferait-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié, surtout quand il s'agit de montrer et de faire connaître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connaissances et de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus

semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. De Catechis. Rudib. c. I.

(*a*) Quantò ergo magis delectari nos oportet, cùm ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter quem discenda sunt, quæcumque discenda sunt? *De Catechis. Rudib. c.* XII.

d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a rapport à l'éloquence de la chaire. Il est temps de passer au second devoir des prédicateurs.

II.e DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, et pour cela parler d'une manière ornée et polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout et surtout à la clarté ; mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'employer. Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu (*a*), et non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il sait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, et que pour remuer l'un il faut plaire à l'autre. C'est une excellente

(*a*) Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori *De Doctr. Christ. l.* 4. *n.* 61.

qualité (*a*), selon lui, de n'aimer et de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, et non les mots : mais il avoue en même temps que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nûment et simplement, elle touche peu de personnes ; qu'il en est de la parole (*b*) comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; et que par rapport à l'une et à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, et donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Pères ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole, la lecture des anciens auteurs, et l'érudition profane. S. Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs païens nous appartiennent, et que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme

De D. Christ. l. n. 20.

(*a*) Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba..... Quòd tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. *De Doctr. Christ. l.* 4. *n.* 26.

(*b*) Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *De Doctr. Christ. l.* 4. *n.* 26.

notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. Il veut (*a*) qu'à l'exemple des Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillèrent l'Egypte de son or et de ses plus précieux vêtemens sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs païens leur profane langage et leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur, et que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui sont comme de l'or et de l'argent, et les grâces du discours qui sont comme les vêtemens des pensées, pour faire servir les unes et les autres à la prédication de l'Evangile. Il cite (*b*)

(*a*) Sic doctrinæ omnes gentilium, non solùm simulata et superstitiosa figmenta..... quæ unusquisque nostrûm duce Christo de societate gentilium exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veri atis aptiores, et quædam morum præcepta utilissima continent..... quæ tanquam aurum et argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandi Evangelii. Vestem quoque illorum..... accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum *De Doctr. Christ. l.* 2. *n.* 60.

(*b*) Nonne aspicimus quanto auro et argento et veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor suavissimus, et martyr beatissimus ? *De Doctr. Christ. l.* 2. *n.* 61.

Vir eloquentia pollens et martyrio. *S. Hieron.*

un grand nombre de Pères qui en ont fait cet usage, à l'exemple de Moïse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

S. Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, où il se défend (*a*) contre les reproches de ses adversaires, qui lui voulaient faire un crime de ce qu'il employait dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs païens, il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés, il avait nommé S. Paul, qui cite plusieurs endroits des poètes grecs. C'est (*b*), dit-il, qu'il avait appris du véritable David à arracher d'entre les mains des ennemis leurs

(*a*) Quæris cur in opusculis nostris secularium litterarum interdum ponamus exempla, et candorem Ecclesiæ Ethnicorum sordibus polluamus. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

(*b*) Didicerat à vero David extorquere de manibus hostium gladium, et Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

armes pour les combattre, et à couper la tête du superbe Goliath de sa propre épée.

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication, aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources mêmes, c'est-à-dire dans les auteurs grecs et latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. L'orateur (*a*) sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornemens du discours; non pour plaire simplement à l'auditeur, et encore moins pour se faire de la réputation, motifs que la rhétorique païenne même a jugé indignes de son orateur, mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable, et pour les engager par cette espèce d'appât innocent à en goûter plus volontiers

(*a*) Illud, quod agitur genere temperato, id est ut eloquentia ipsa delectet, non est propter seipsum usurpandum, sed ut rebus quæ utiliter honestèque dicuntur..... aliquanto promptiùs et delectatione ipsâ elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreseat assensus..... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, sed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: sed hoc potiùs agentes, ut etiam ipso ad bonum, quod persuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de Doctr. Chr. l.* 4. *n.* 55.

la sainte douceur, et à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de saint Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. Ce grand évêque prêchait à son peuple la divine parole avec tant de grâces et de charmes (*a*), que tous les auditeurs, comme par une sainte ivresse, étaient ravis et enlevés hors d'eux-mêmes. Augustin ne cherchait dans ses prédications que les agrémens du discours (*b*), et non la solidité des choses : mais il n'était pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il croyait n'ouvrir son esprit et son cœur qu'à la beauté de la diction; mais la vérité y entrait en même-temps, et elle s'en rendit bientôt la maîtresse absolue.

(*a*) Veni ad Ambrosium episcopum..... cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui..... et sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. l.* 5. *c.* 13.

(*b*) Cum non satagerem discere quæ dicebat, sed tantùm quemadmodum dicebat audire..... veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm disertè diceret, pariter intrabat et quam verè diceret. *Confess. l.* 5. *c.* 14.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se récriait et applaudissait. Il était bien éloigné de rechercher et d'aimer ces applaudissemens: son humilité sincère et profonde en était véritablement affligée, et lui faisait craindre la contagion secrète et subtile de cette vapeur empoisonnée. Mais (*a*) d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité mise en évidence, et placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme et enlève les esprits?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre: *Réflexions sur l'Éloquence des Prédicateurs.* Il y réfute une partie de la préface que M. du Bois, son ami, avait mise à la tête de sa Traduction des Sermons de S. Augustin, où il prétendait montrer

(*a*) Unde autem crebrò et multùm acclamatur ita dicentibus, nisi quia veritas sic demonstrata, sic defensa, sic invicta, delectat? *De Doctr. Chr. l. 4. n.* 56.

que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs était contraire à celle de ce saint docteur, en ce qu'on y faisait trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croyait ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette préface avait ébloui beaucoup de personnes, et avait reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle était presque toute entière fondée sur de faux principes et sur de faux raisonnemens. Il est utile et agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, et en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide et appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de S. Augustin, que l'orateur chrétien peut et doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes, et demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter, dont l'un est de trop rechercher les ornemens et les grâces du discours, et l'autre de les

trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un et de l'autre de ces défauts.

Ier. DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du discours.

C'est une disposition bien condamnable dans un orateur chrétien, que de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire; de plus s'occuper des mots que des choses; de trop compter sur son travail et sur sa préparation; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes; enfin, de frelater et de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

Saint Jérôme (*a*), dont le goût pour l'éloquence et pour les grâces du discours est connu, ne pouvait souffrir que l'orateur chrétien, négligeant de s'instruire lui-même et d'instruire les autres du fond même des vérités de

(*a*) Nolo te declamatorem esse et rabulam, garrulumque sine ratione.....

Verba volvere, et celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere, indoctorum hominum est. *S. Hieron. Epist. ad Nepot.*

la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du soin de plaire; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensait comme lui, et voulait qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affaiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum, quia solent enervare sententias.* Comm.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il détestait la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone, qui (*a*), au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisait de sa part, et d'en être utilement effrayés, allaient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au prophète même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flatter l'oreille de ses auditeurs par une

(*a*) Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt. *Ezech.* 33. 32.

douce harmonie et un vain son de paroles? C'est la peinture naïve de ces sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un païen se plaignait de ce que de son temps ces sortes de délices et d'aménités du style, qui doivent être réservées pour des matières moins graves et moins sérieuses, avaient fait une espèce de violence au bon sens et à la droite raison, et s'étaient emparé comme par force des causes même où il s'agissait des biens et de la vie des hommes: *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* int. l. 4.

Combien plus ce même abus serait-il condamnable dans des discours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même temps et les plus effrayantes? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement et d'abattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jésus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si long-temps profané, la colère d'un Dieu justement irrité prête à éclater

sur sa tête, et l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir? Au milieu de si grandes vérités (*a*), un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures? Que deviennent cependant cette douleur et cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, et qui devraient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? n'aurait-on pas lieu de s'indigner s'il se mettait en peine de montrer de l'esprit, et s'il avait le loisir de faire le beau parleur, dans un temps où il ne faut que tonner, foudroyer, et employer les mouvemens les plus vifs et les plus animés?

(*a*) An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quàm lætissimis locis sententiisque dicentem?.... Quò fugerit interim dolor ille? Ubi lacrymæ substiterint? Unde se in medium tam secura observatio artium miserit? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, et idem tristitiæ vultus servabitur?..... Commoveatur ne quisquam ejus fortuna, quem tumidum, ac suî jactantem, et ambitiosum institorem eloquentiæ in ancipiti sorte videat? Non: imò oderit reum verba aucupantem, et anxium de fama ingenii, et cui esse diserto vacet. *Quintil. l.* II. *c.* I.

IIe. DÉFAUT.

Trop négliger les ornemens du discours.

Il y a un autre défaut en matière de prédication, beaucoup plus commun que le premier, et qui a des suites infiniment pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur-le-champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; et par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût et du mépris pour la parole de Dieu, qui est digne par elle-même de s'attirer l'estime et le respect des hommes, et qui devrait faire leur plus solide gloire et leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader, pour les porter à la vertu et les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, et ne s'appliquent pas

à

à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons et des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement ; *obtusè*, *deformiter*, *frigidè* : les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement ; *acutè*, *ornatè*, *vehementer*. De D. Christ. l. n. 7.

Le salut de la plupart des chrétiens, aussi bien que la foi, est attaché à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet ; et la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers : *volumus non solùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* Or, comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'est attiré et gagné par l'amorce du plaisir ? *Quis tenetur ut audiat, si non delectatur?.... Quis eum* (*oratorem*) *velit audire, nisi auditorem nonnulla etiam suavitate detineat?* Cet ornement n'exclut point la simplicité du n. 56. n. 58. n. 56.

discours ; car il ne faut pas une simplicité rude et grossière, qui rebute et qui fatigue : *Nolumus fastidiri etiam quod submissè dicimus.* Il y a un milieu entre un style recherché, fleuri, brillant ; et un style bas, rampant, négligé : et ce milieu est l'éloquence qui convient à un pasteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Ecclesiasticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.*

De Doctr. hrist. l. 4. 56. 57.

Les fidèles seraient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistaient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense ; et si les prônes se faisaient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vide, ou très peu rempli, et d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuyeuse, et souvent trop longue, qui rebute et écarte les auditeurs ? Ils manquent par-là à la

nction la plus importante de leur
at. Ils trompent l'attente des peu-
es, qui accourent avec avidité pour
mplir leurs besoins, et qui sont
bligés de s'en retourner à jeun. Ils
ilissent la parole de Dieu, par la
anière négligée dont ils l'annon-
nt, et ne la font plus regarder
u'avec mépris et dégoût. Ils désho-
orent la majesté divine, dont ils
ennent la place, et dont ils sont les
mbassadeurs, et ne font point atten-
on qu'un envoyé d'un prince qui
n userait ainsi, serait regardé avec
aison par son maître comme un
révaricateur.

Pro Christi legatione fungimur.

Ils sont bien éloignés de la dispo-
ition de cet orateur grec, qui ne
arlait jamais au peuple qu'il ne s'y
ît beaucoup préparé, et qu'il n'eût
rié les dieux avant que de sortir de
a maison, de ne pas permettre qu'il
ui échappât une seule parole qui fût
ndigne de son auditoire : et de celle
e l'orateur Romain, qui tout habile
u'il était, déclare qu'il ne plaidait
amais aucune cause sans s'y être
lisposé (*a*) avec tout le travail né-

Périclès.

(*a*) Ad illam causarum operam nunquam nisi
aratus et meditatus accedo. *Lib.* 1. *de leg. n.* 12.

cessaire. Je n'oserais marquer clairement de quels termes se sert Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manquerait à ce devoir essentiel à sa profession (*a*), et qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole d'où dépend le salut des peuples.

Je sais que l'accablement des affaires, presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs, leur laisse quelquefois peu de temps pour préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de pièces d'éloquence travaillées et polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, et par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude et de la lecture, et qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles, ne manque jamais de réussir, et d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides et touchantes, qu'il les appuie de passages

(*a*) Afferet ad dicendum curæ semper quantum plurimum poterit. Neque enim solùm negligentis, sed et mali, et in susceptâ causâ perfidi ac proditoris est, pejùs agere quàm possit. *Quintil. l.* 12. *c.* 9.

tirés de l'Ecriture, et qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de temps; et elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paraisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, et celui d'administrer les sacremens? Cependant d'un côté nous voyons que les apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avait fait naître parmi les fidèles, se croient obligés de renoncer à ce ministère, quelque saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étaient chargés spécialement et préférablement à tout le reste: et de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'apostolat, et si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jésus-Christ ne l'a point envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile.* Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des apôtres, des évêques et

Act. 6.

1. Cor. 1. 17

avait eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'était pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui voulaient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvraient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires, et qui prétendaient en cela imiter les apôtres, sans considérer que les miracles et les prodiges leur tenaient lieu d'éloquence.

S. Ambroise (*a*), dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids et de gravité, ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avait enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que S. Augustin, et plus dévoué
lt. 73. aux bonnes œuvres? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne dérobait rien du temps qu'il lui fallait pour préparer les choses néces-

(*a*) Oratio sit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis et ponderis, non affectatâ elegantiâ, sed non intermissâ gratiâ. *Offic. lib.* 1. *cap.* 22.

saires à l'instruction des fidèles. Il paraît que dans les commencemens ses sermons étaient écrits mot à mot, et appris par cœur, parce qu'il avait alors plus de temps, et plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite, il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avait dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenaient, et de trouver les passages nécessaires pour les appuyer et les éclaircir, et cette recherche ne laissait pas de lui coûter beaucoup, aussi bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le psaume 103. *Magno labore quæsita et inventa sunt, magno labore nuntiata et disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis, et benedicat anima nostra Dominum.* L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter, est un garant bien sûr du talent qu'il avait pour la parole, et du soin qu'il y donnait.

J'ai réservé exprès S. Chrysostôme pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Pères qui ont le plus insisté sur la matière que je traite.

Dans son beau Traité sur le Sacerdoce, qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre, il établit comme un principe incontestable, que la principale partie du devoir des évêques, et par conséquent de tous les pasteurs, consiste dans l'instruction qui se donne par la parole; parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, et de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, et dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, et qui se trouve sans défense; ou à un vaisseau battu de la tempête, et qui est sans pilote. La parole dans la bouche du pasteur, est comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art et avec adresse; c'est-à-dire, pour parler plus clairement, qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications et aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, et qu'il

doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent (*a*), puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des âmes qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi saint Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent? et pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il est ignorant et peu instruit pour la parole;* et cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisaient tant de cas de l'éloquence? Imp sermone Cor. 11.

Cette parole, dit S. Chrysostôme, dont on n'a point pénétré le sens, ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, et a servi de prétexte et de voile à leur paresse. Si S. Paul était ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracles? Comment a-t-il terrassé les Grecs, et pourquoi se retira-t-il à Tarse? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire

(*a*) Χρὴ τὸν ἰερέα πάντα πρᾶξιν ὑπὲρ τῆ ταύτην κτᾶσθαι τὴν ἰσχύν.

mourir ? De quoi se servit-il pour combattre et pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçaient d'embrasser les cérémonies des Juifs? Ce sénateur de l'Aréopage, qui demeurait dans la ville du monde la plus superstitieuse et la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir ouï seulement un de ses discours?..... Que fit cet apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, et à Rome même? Ne passa-t-il pas les jours et les nuits à expliquer les écritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens et les Stoïciens?....De quel front ose-t-on encore après cela l'appeler ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, et dans ses disputes, et dans ses sermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence?

Il se peut faire que des pasteurs, pleins de zèle, de charité, et très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, et ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valère, évêque d'Hip-

pone, qui, pour suppléer au peu d'usage qu'il avait de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place et en sa présence, devient pour eux une règle, et les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. S. Augustin ne blâmerait point cette pratique, lui qui croit qu'un pasteur (*a*), incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, et après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en était l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

M. l'al
Lambert

(*a*) Sunt quidam, qui benè pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant; si eam personam gerunt, non improbè faciunt. *De Doctr. Christ. lib.* 4. *n.* 62.

IIIe. DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher et émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

Quoiqu'on doive fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grâce et de l'éloquence, cependant il faut avoüer que ce qui produit les grands et les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple et médiocre, ni le genre orné et fleuri; mais le sublime et le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'instruire et de plaire; et il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, et qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que servirait en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, et qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'allait jusqu'à aimer, embrasser,

pratiquer les maximes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troisième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire et à plaire, que pour toucher. C'est en cela que S. Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue et ne l'agite point, et qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser, et vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paraisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, et de la crainte des jugemens de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, et de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimait, et aimer ce qu'il haïssait; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, et qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever et de l'arracher à lui-même, à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie et son bonheur.

Je sais qu'il n'y a que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ qui

soit capable de toucher ainsi les cœurs, et d'y faire des changemens si merveilleux. Penser autrement, et attendre en quelque degré que ce soit l'efficace de la parole ou des grâces du discours, ou de la solidité des raisons, ou de la force des mouvemens, ce serait, selon le langage de S. Paul, anéantir la croix de Jésus-Christ (*a*), et lui dérober l'honneur de la conversion du monde, pour l'attribuer à la sagesse humaine. C'est pour cela que S. Augustin veut que l'orateur chrétien (*b*) compte beaucoup plus sur la prière que sur ses talens, et qu'avant que de parler aux hommes il s'adresse à Dieu, qui peut seul nous inspirer et ce qu'il faut dire, et la manière dont il le faut dire. Mais (*c*) comme on ne laisse pas

(*a*) Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. 1. *Cor.* 1. 17.

(*b*) Noster iste eloquens..... hæc se posse, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro se, ac pro illis quos est alloçuturus, sit orator, antequam dictor..... Et quis facit ut quod oportet, et quemadmodum oportet, dicatur à nobis, nisi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI?.....

(*c*) Sicut enim corporis medicamenta, quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonnisi eis prosunt, quibus Deus operatur salutem, qui et sine illis

d'employer les remèdes naturels que prescrit la médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut et doit mettre en usage tous les moyens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, et étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le style sublime et pathétique, ce sont les grandes et vives figures, les passions fortes et véhémentes, qui emportent le consentement, et entraînent les cœurs. L'instruction (*a*), les raisons ont éclairé et

mederi potest, cùm sine ipso illâ non possint, et tamen adhibentur..... Ita et adjumenta doctrinæ tunc prosunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut prosint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de Doct. Chr. l.* 4 *c.* 15. 16.

(*a*) Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est, non solùm docere ut instruat, et delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipse quippe jam remanet ad consensionem flectendus eloquentiæ granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. *S. Aug. de Doct. Chr. l.* 4. *c.* 13.

convaincu l'esprit : les grâces du discours l'ont gagné, et par leur plaisir flatteur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer et de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande et forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Pères, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrais faire sur ce sujet.

Extrait de saint Augustin.

ugust. 29. ad m. Ce grand saint mit en usage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le temps qu'il n'était encore que prêtre, et que l'évêque Valère le faisait parler à sa place. La fête de S. Léonce, évêque d'Hippone, étant proche, le peuple murmurait de ce qu'on voulait l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'église des festins qui dégénéraient en ivrogneries et en dé-

bauches. S. Augustin sachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avait lu ce passage : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.* Matth.

Comme ce premier discours avait eu peu d'auditeurs, et dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant, fête de l'Ascension, dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avait lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, et montra combien Jésus-Christ aurait eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Écriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens et de toutes les marques de la vive douleur que lui causait sa charité ; et après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il était capable, leur représentant le péril commun des

peuples et des prêtres qui doivent rendre compte de leurs âmes au chef des pasteurs. « Je vous conjure, leur dit-il, par ses humiliations, ses souffrances, sa couronne d'épines, sa croix et son sang : ayez du moins pitié de nous, et considérez la charité du vénérable Valère, qui par tendresse pour vous m'a chargé du redoutable ministère de vous annoncer la parole de la vérité. Il vous a témoigné plusieurs fois la joie qu'il avait de ce que j'étais venu ici; mais c'était dans la vue que je serais le ministre de votre salut, et non le témoin de votre perte et de votre damnation ». S. Augustin ajouta qu'il espérait que ce malheur n'arriverait pas, et que s'ils ne cédaient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avait annoncée, ils céderaient aux châtimens dont il ne pouvait douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas damner en l'autre. Il dit cela d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ses auditeurs, et ne put retenir les siennes. « Ce ne fut point, dit-il, en pleurant sur eux que je les fis pleurer; mais pendant que je parlais, leurs larmes prévinrent les

miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à espérer fortement leur correction ».

Le lendemain (*a*), qui était le jour du festin, il apprit que quelques-uns murmuraient encore, et disaient : « De quoi s'avise-t-on maintenant? Ceux qui ont souffert jusqu'ici cette coutume, n'étaient-ils pas chrétiens? » S. Augustin (*b*) ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler, se trouva fort embarrassé. Il avait pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit du prophète Ezéchiel, où il est dit que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril ; et ensuite de secouer ses vêtemens sur le peuple, et de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, et les murmurateurs ne purent résister plus long-temps à une charité si vive et si éloquente. Ezech. 33.

La solidité et l'agrément du discours servirent sans doute à préparer

(*a*) Cùm illuxisset dies, cui solebant fauces ventresque se parare.

(*b*) Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præpararem, omnino nesciebam.

ce changement, et à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa pour ainsi dire les murmurateurs, et ce qui procura à S. Augustin une pleine victoire, fut le sublime et le pathétique, mêlés à ces manières douces et tendres dont nous avons parlé ailleurs. Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations : le sublime, le pathétique, accablent comme par leur poids, et au lieu d'applaudissemens, arrachent des pleurs (*a*).

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'extrait que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand évêque au pape Corneille, au sujet de ceux qui, étant tombés pendant la persécution, demandaient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des sacremens, sans avoir fait une pénitence convenable, et employaient même pour cela les menaces.

« Si ces pécheurs, dit S. Cyprien,

(*a*) Non sanè, si dicenti crebriùs et vehementiùs acclametur, ideo granditer putandus est dicere : hoc enim et acumina submissi generis, et ornamenta faciunt temperati. Grande autem genus plerumque pondere suo voces premit, sed lacrymas exprimit. *S. August. de Doctr. Chr. l. 4. c. 24.*

Baptiste fut l'effet et la suite du jurement. Je vous répète encore aujourd'hui la même chose. Envisagez toujours cette tête sacrée, qui fait de continuels reproches aux blasphémateurs ; et cette seule pensée sera comme un frein salutaire qui arrêtera votre langue, et la détournera du blasphême ».

Extrait du discours de Saint Chrysostôme,

Sur la disgrâce d'Eutrope.

Eutrope était un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernait absolument l'esprit de son maître. Ce prince, aussi faible à soutenir ses ministres qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostôme, qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asyle sacré des autels qu'il s'était efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se

cité de cœur. Que s'il y en a qui croient pouvoir rentrer dans l'église par les menaces, et non par les prières, et qui songent à en forcer les portes par la terreur, et non pas à se les ouvrir par la satisfaction et par les larmes, qu'ils sachent que l'église demeure toujours fermée à des personnes de cette sorte, et que le camp invincible de Jésus-Christ, fortifié par la toute-puissance de Dieu, qui en est le protecteur, ne se force point par l'insolence des hommes. Le prêtre du Seigneur qui suit la règle de l'Evangile, et qui garde les préceptes de Jésus-Christ, peut être tué, mais il ne peut être vaincu. « *Sacerdos Dei Evangelium tenens, et Christi præcepta custodiens, occidi potest, non potest vinci* ».

Il me semble que cet extrait, qui ne ressent pas moins la douceur paternelle d'un saint évêque, que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte et de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthène.

EXTRAITS

EXTRAITS DE S. JEAN CHRYSOSTÔME,

Contre les Sermens.

S. Chrysostôme, dans ses homélies au peuple d'Antioche, parle souvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeaient leurs frères à prêter serment sur l'autel, et par-là souvent leur donnaient lieu de se parjurer. « Que faites-vous, malheureux ? dit-il. Vous exigez un serment sur la sainte table, et vous immolez cruellement votre frère sur le même autel où repose Jésus-Christ, qui s'est immolé pour vous ? Les voleurs commettent des meurtres, mais c'est en secret; et vous, en présence de l'Eglise, notre mère commune, vous égorgez un de ses enfans, pire en cela que Caïn; car enfin il cacha son crime dans le désert, et ne ravit à son frère qu'une vie de peu de durée : et vous, au milieu du temple, et sous les yeux de Dieu, vous causez à votre prochain une mort éternelle ! Est-ce donc pour jurer que la maison du Seigneur est établie, et non pour prier ? L'autel sacré est-il destiné à donner occasion aux crimes, Homil. ad pop. tioch.

devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétais souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessaient de vous accabler, parce que *les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.* Avais-je tort de vous parler ainsi? Que sont devenus tous ces courtisans? ils se sont retirés : ils ont renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation; et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi ».

Prov. 27. 6.

« Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour r'ouvrir et aigrir des plaies

t'assurer quelque somme d'argent douteuse, tu perds ton âme! Le gain que tu fais peut-il entrer en comparaison avec la perte de ton frère et la tienne? Si tu sais que celui dont tu exiges le serment est homme de bien, pourquoi ne te pas contenter de sa parole? et s'il ne l'est pas, pourquoi le forces-tu à faire un parjure »?

« Mais sans cela, dites-vous, votre preuve était imparfaite, et l'on ne vous croyait point. Eh! que vous importe? C'est en craignant d'exiger le serment que vous paraîtrez véritablement digne de foi, et que vous vous mettrez l'esprit en repos. Car enfin, quand vous êtes de retour chez vous, votre conscience ne vous fait-elle point de reproche? Ne dites-vous point en vous-même : Ai-je eu raison de lui faire prêter serment? N'a-t-il point fait un parjure? N'ai-je point donné lieu à un crime si horrible? Au contraire, quelle consolation n'est-ce point pour vous quand, de retour dans votre maison, vous pouvez dire : Dieu soit béni, je me suis retenu; j'ai épargné à mon frère l'occasion d'un crime, et lui ai peut-être sauvé un faux serment? Que tout l'or, que

toutes les richesses de la terre périssent, plutôt que de m'obliger à enfreindre la loi, et à forcer les autres de la violer » !

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chrysostôme, après avoir raconté à ses auditeurs comment le saint Précurseur avait été mis à mort à cause du serment d'Hérode, les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique événement, et à profiter d'un si terrible exemple; et il emploie pour cela les figures les plus vives et les plus sublimes. « Je vous dis hier d'emporter chacun en votre maison la tête de Jean-Baptiste encore toute sanglante, et de vous représenter ses yeux animés d'un saint zèle contre les sermens, et sa voix qui, s'élevant encore contre cette habitude criminelle, semble vous dire : Fuyez et détestez le jurement, qui a été mon meurtrier, et qui est la cause des plus grands crimes. En effet, continue S. Chrysostôme, ce que ni la généreuse liberté du saint Précurseur, ni la violente colère du roi qui se voyait repris publiquement, n'avaient pu faire, la crainte mal entendue du parjure le fit, et la mort de Jean-

d'un bouclier, et le reçoit dans l'asyle sacré des autels, que lui-même avait plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui pussent faire tant d'honneur à l'église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique ; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle ; s'opposer en même temps et à la colère du prince et à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion ».

« Vous dites avec indignation, qu'il a fermé cet asyle par diverses lois. O hommes ! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ?* Et cet homme, prosterné au pied de l'autel, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abro- Luc. 23. 34

réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avait pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostôme était de parler aux grands et aux puissans, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopales.

Socles. l. 2. « Si l'on a dû jamais s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité;* certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissance? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un peuple assemblé dans le cirque pour assister

au spectacle ? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et, après l'avoir ébranlé jusques dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner par leurs actions et leurs paroles un servile dévouement? Tout cela a disparu, et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit: *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devrait être écrite en caractères éclatans dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres: mais elle devrait encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens ».

« N'avais-je pas raison, dit S. Chrysostôme en s'adressant à Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses ? Vous connaissez maintenant par votre expérience que comme des esclaves fugitifs elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même en quelque sorte

devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétais souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessaient de vous accabler,
17. 6. parce que *les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.* Avais-je tort de vous parler ainsi? Que sont devenus tous ces courtisans? ils se sont retirés : ils ont renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation; et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi ».

« Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour r'ouvrir et aigrir des plaies

encore toutes sanglantes; mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation? N'avait-il pas des biens immenses? Lui manquait-il quelque dignité? N'était-il pas craint et redouté de tout l'empire? Et maintenant plus abandonné et plus tremblant que les derniers des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots; n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourmens et les bourreaux, privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue».

« Vous fûtes témoins hier, quand on vint du palais pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux

vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une faible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentimens de clémence et de compassion à son égard ».

« Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asyle de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asyle sacré par diverses lois? Cela est vrai, répond S. Chrysostôme; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de venir rendre lui-même hommage, et à la puissance de l'église, et à sa clémence. A sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite qui lui a attiré sa disgrace; à sa clémence, puisque, malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant tout le passé elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection comme

d'un bouclier, et le reçoit dans l'asyle sacré des autels, que lui-même avait plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui puissent faire tant d'honneur à l'église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique ; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle ; s'opposer en même temps et à la colère du prince et à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion ».

« Vous dites avec indignation, qu'il a fermé cet asyle par diverses lois. O hommes! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font?* Et cet homme, prosterné au pied de l'autel, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abro- Luc. 23

ger ses lois et en reconnaître l'injustice ? Quel honneur pour cet autel, et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné! C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat de l'image d'un prince, n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre et ceint du diadême, mais qu'il foule aux pieds les barbares vaincus et captifs.... ».

« Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâque. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant ; et combien le silence même de cet homme réduit en l'état où vous le voyez est-il plus éloquent que tous nos discours! Le riche, en entrant ici, n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître la vérité de cette
6. parole : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.* Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asyle, de port, de cita-

delle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine ».

Le but qu'avait S. Chrysostôme en tenant tout ce discours, n'était pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisait une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation, comme je l'ai déjà dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardait avec raison comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainsi : « Ai-je calmé vos esprits ? Ai-je chassé la colère ? Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-je excité la compassion ? Oui sans doute ; et l'état où je vous vois, et ces larmes qui coulent de vos yeux ; en sont de bons garans. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur ; ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière. »

Ce discours eut son effet, et S. Chrysostôme sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, il fut pris et banni en Chypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine; et il y fut décapité.

Extrait tiré du premier Livre du Sacerdoce.

S. Chrysostôme avait un ami intime, nommé Basile, qui lui avait persuadé de quitter la maison de sa mère pour mener avec lui une vie solitaire et retirée. Dès que cette mère désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chrysostôme, me mena dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à pleurer, et à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes. « Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais endurées pour vous

nettre au monde, vous rendit or-
helin, et me laissa veuve plus tôt
qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre.
J'ai souffert toutes les peines et toutes
es incommodités du veuvage, les-
quelles certes ne peuvent être com-
prises par les personnes qui ne les ont
point éprouvées. Il n'y a point de dis-
cours qui puisse représenter le trou-
ble et l'orage où se voit une jeune
femme qui ne vient que de sortir de la
maison de son père, qui ne sait point
es affaires, et qui, étant plongée dans
'affliction, doit prendre de nouveaux
oins, dont la faiblesse de son âge et
celle de son sexe sont peu capables.
Il faut qu'elle supplée à la négligence
le ses serviteurs, et se garde de leur
nalice; qu'elle se défende des mau-
vais desseins de ses proches; qu'elle
ouffre constamment les injures des
partisans, et l'insolence et la barbarie
qu'ils exercent dans la levée des im-
pôts ».

« Quand un père, en mourant,
aisse des enfans, si c'est une fille, je
ais que c'est beaucoup de peine et
le soin pour une veuve : ce soin néan-
noins est supportable, en ce qu'il
n'est pas mêlé de crainte ni de dé-

pense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et de soins, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me remarier. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, et me confiant surtout en la grâce de Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi ».

« Mais ma seule consolation dans ces misères, a été de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante et le portrait fidèle de mon mari mort : consolation qui a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez pas encore parler, qui est le temps où les pères et les mères reçoivent plus de plaisir de leurs enfans ».

« Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire, qu'à la vérité j'ai soutenu avec courage les maux de ma condition présente, mais aussi que j'ai diminué le bien de votre père pour me tirer de ces incommodités ; qui est un malheur que je sais arriver souvent aux pupilles. Car je

§. Ier.

De l'étude de l'Écriture sainte.

C'est la lecture des livres saints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur ; et S. Augustin avance comme un principe incontestable, que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement, selon qu'il est plus ou moins versé dans les saintes Écritures: *Sapienter dicit homo tantò magis vel minùs, quantò in scripturis sanctis magis minusve profecit.* De Doct Christ. l. cap. 5.

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connaître le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ qu'il a envoyé: *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum-Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connaissance? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les saintes Écritures? *Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? Qui a pénétré la* Joan. 17. 3 Rom. 11. 33.

profondeur des trésors de sa sag
Coloss. 2. 2. *et de sa science?* Qui peut se va
d'être rempli de toutes les richs
d'une intelligence ferme et ass
pour connaître le mystère de
le Père et de Jésus-Christ? Il n
Coloss. 1. 27. que ceux *à qui Dieu a bien v*
faire connaître quelles sont le
chesses de la gloire de ce do
mystère, c'est-à-dire, les Évangél
et les Apôtres, qui puissent
1. Cor. 2. 12. *Nous avons reçu l'Esprit de D*
16. *nous connaissons les sentimens*
pensées de Jésus-Christ. On sait
ce don a été accordé à S. Paul
1. Cor. 2. 2. un degré éminent. *Il fait profes*
de ne savoir autre chose que J
Christ, et Jésus-Christ crucifié
Philip. 3. 8. *Tout* le reste *lui semble une*
au prix de cette haute et sub
Coloss. 4. 3. *connaissance.* Il déclare en plus
4. endroit que sa vocation est *d'an*
cer et de découvrir à tous les hom
les richesses incompréhensibles
Ephes. 3. 4. *mystère de Jésus-Christ dont il a*
8. 9. *une intelligence particulière, e*
les éclairer en leur découvrant
bien est admirable l'économie d
mystère caché avant tous les sièc
en Dieu,

Qu'es

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Évangile, à proprement parler, sinon un député et un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, et de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de S. Paul: *pro Christo legatione fungimur?* Or, de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions? de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie? C'est pour cela que S. Paul exhortait les Ephésiens à offrir pour lui de continuelles prières, *afin que le Dieu dont il exerçait la légation et l'ambassade lui ouvrît la bouche, et lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile.* Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, et dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.*

2. Cor. 5. 20.

Ephes. 6. 19. 20.

2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils

ARTICLE II.

Du fonds de science nécessaire à l'orateur chrétien.

Ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde encore que le style et la manière de parler dont l'orateur chrétien doit se servir; ce que S. Augustin appelle *eloquenter dicere.* Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un prédicateur, ce que le même saint appelle *sapienter dicere.*

Sans ce fonds de science, un prédicateur (*a*), quelque éloquent qu'il parût, ne serait qu'un déclamateur d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur serait plus agréable, et qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumerait à prendre un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture

(*a*) Qui affluit insipienti eloquentia, tantò magis cavendus est, quantò magis ab eo in iis quæ audiri inutile est, delectatur auditor, et eum, quoniam disertè dicere audit, etiam verè dicere existimat. *Aug. lib. 4. de Doctr. Christ. cap. 5.*

rent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Écriture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens et de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le trouve chez lui, et en le lisant il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, et se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

« On suivrait, dit M. de Fénélon dans ses Dialogues sur l'Eloquence, où il établit différentes règles sur la manière de prêcher; on suivrait vingt ans bien des prédicateurs, sans apprendre la religion comme on la doit savoir. .... J'ai souvent remarqué, ajoute-t-il dans un autre endroit, qu'il n'y a ni art ni science dans le monde, que les maîtres n'enseignent de suite par principes et avec méthode. Il n'y

a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, et qu'ils apprennent par cœur, sans en comprendre le sens; après quoi, ils n'ont plus pour instruction que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers élémens de leur religion, et qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères. C'est ce que l'on faisait autrefois. On commençait par les catéchèses, après quoi les pasteurs enseignaient de suite l'Evangile par des homélies. Cela faisait des chrétiens très instruits de la parole de Dieu ».

C'est ainsi que les pasteurs instruisaient anciennement leurs peuples; et la principale préparation qu'ils croyaient devoir apporter à cet important ministère, qui leur paraissait très redoutable, était l'étude de l'Ecriture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage et l'exemple de S. Augustin. Valère, son évêque, l'avait ordonné prêtre malgré lui, dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministère de la prédication. En effet, il l'en chargea peu de temps

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Évangile, à proprement parler, sinon un député et un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, et de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de S. Paul: *pro Christo legatione fungimur?* Or, de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions? de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie? C'est pour cela que S. Paul exhortait les Ephésiens à offrir pour lui de continuelles prières, *afin que le Dieu dont il exerçait la légation et l'ambassade lui ouvrît la bouche, et lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile.* Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, et dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.*

2. Cor. 5. 20.

Ephes. 6. 19. 20.

2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils

dire véritablement aux peupl
2. Cor. 5. 20. les écoutent: *Nous faisons la c*
d'ambassadeurs pour Jésus-C
et c'est Dieu même qui vous e
2. Cor. 12. 19. *par notre bouche: Nous vous p*
devant Dieu en Jésus-Christ, o
1. Cor. 13. 3. tôt, *c'est Jésus-Christ qui pa*
nous; sinon lorsque les vérités
annoncent, et les preuves dont
appuient, sont tirées de l'Éc
sainte, et ont pour garant la
de Dieu même? Elle est d'a
d'une fécondité infinie, soit
veuille enseigner le dogme, o
pliquer les mystères; soit
veuille développer les principes
1. Timot. 3. 16. morale, ou attaquer les vices. *
écriture qui est inspirée de Di
utile pour instruire, pour repre
pour corriger, et pour conduir
piété et à la justice.

Il faut avouer que les vérités
annonce aux fidèles ont toute
autre force, et font toute une
impression, quand elles sont
revêtues de l'autorité divine,
que naturellement tout homme,
l'idée de la divinité, porte dan
cœur un fonds de vénération
elle. D'ailleurs, ces vérités de

gravées bien plus profondément
les esprits, lorsqu'elles sont at-
es à quelques passages de l'É-
re sainte, dont on a soin d'appro-
r le sens et de faire sentir l'éner-
L'auditeur peut avoir devant les
l'endroit qu'on explique, ce qui
nd bien plus attentif : du moins
trouve chez lui, et en le lisant
ppelle facilement tout ce qu'on
pour le faire entendre. Mais une
le citation, souvent fort courte,
pour l'ordinaire on n'avertit
, passe rapidement, ne laisse
ne trace, et se confond avec le
du discours. Il ne faut pas at-
e un grand fruit d'instructions
ie sont fondées que sur des rai-
mens humains.
On suivrait, dit M. de Fénélon
ses Dialogues sur l'Eloquence,
établit différentes règles sur la
ère de prêcher; on suivrait vingt
ien des prédicateurs, sans ap-
lre la religion comme on la doit
r..... J'ai souvent remarqué,
e-t-il dans un autre endroit, qu'il
ni art ni science dans le monde,
es maîtres n'enseignent de suite
rincipes et avec méthode. Il n'y
*

a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, et qu'ils apprennent par cœur, sans en comprendre le sens; après quoi, ils n'ont plus pour instruction que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux chrétiens les premiers élémens de leur religion, et qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères. C'est ce que l'on faisait autrefois. On commençait par les catéchèses, après quoi les pasteurs enseignaient de suite l'Evangile par des homélies. Cela faisait des chrétiens très instruits de la parole de Dieu ».

C'est ainsi que les pasteurs instruisaient anciennement leurs peuples; et la principale préparation qu'ils croyaient devoir apporter à cet important ministère, qui leur paraissait très redoutable, était l'étude de l'Ecriture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage et l'exemple de S. Augustin. Valère, son évêque, l'avait ordonné prêtre malgré lui, dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministère de la prédication. En effet, il l'en chargea peu de temps

après. Qui pourrait exprimer les craintes, les inquiétudes, les alarmes de S. Augustin à la vue de cette fonction, que plusieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faisait trembler ce grand homme? Que lui manquait-il, néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par rapport au fonds de science nécessaire à un prédicateur? Et c'est ce que lui représentait son évêque. Lui-même avoue qu'il savait assez toutes les choses qui regardent la religion: mais il croyait n'avoir pas encore appris comment il fallait distribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur salut; et c'est pour cela qu'il demandait, avec tant d'instance, qu'au moins on lui accordât quelque espace de temps pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture sainte, par la prière et par les larmes. « Que si, disait-il dans la belle requête qu'il présenta à son évêque, après que j'ai connu par expérience ce qui est nécessaire à un homme chargé de la dispensation des sacremens et de la parole de Dieu, vous ne voulez pas me donner le temps d'acquérir ce que je vois qui me manque, vous voulez

Epist. 21 Valer.

donc que je périsse? Valère, mon cher père, où est votre charité?.... Car qu'aurai-je à répondre au Seigneur quand il me jugera? Lui dirai-je qu'étant déjà embarqué dans les emplois ecclésiastiques, il ne m'a plus été possible de m'instruire de ce qui m'était nécessaire pour m'en bien acquitter »?

Ce que S. Augustin a pensé sur ce sujet, tous les Pères qui ont été chargés du ministère de la prédication, l'ont pensé et l'ont pratiqué comme lui: S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostôme; et ils ont marqué cette route à leurs successeurs. Cette étude est donc nécessaire à tous, et peut suffire à beaucoup. Il y a une infinité d'ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs, destinés cependant à instruire les enfans et les personnes du peuple ou de la campagne, que la seule lecture des livres saints, et surtout du nouveau Testament, mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi, et en qui cette lecture, faite avec quelque soin, suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science et de la facilité de parler. S. Augustin veut que plus ils se

sentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture (*a*); qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuyant leurs paroles de son témoignage; et qu'ils trouvent dans sa grandeur et dans sa force le moyen de croître en quelque sorte et de se fortifier avec elle.

§ II.

De l'étude des Pères.

Mais pour remplir plus dignement un ministère si sublime et si important, il faut ajouter à l'étude de l'Écriture sainte celle des docteurs de l'Église, qui en sont les véritables interprètes, et que Jésus-Christ, l'unique maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumières.

L'éloquence de la Chaire a au-dessus de celle du Barreau un avantage et

(*a*) Quantò se pauperiorem cernit in suis, tantò eum oportet in istis esse ditiorem : ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis; et qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *De Doctr. Christ. l.* 4. *c.* 5.

un secours qu'on n'estime point assez, et dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière, l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours que lui fourniront les anciens; mais il ne lui est pas permis de les copier; et quand il le pourrait, son sujet pour l'ordinaire ne le comporterait pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères grecs et des Pères latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière; non seulement les principes et leurs conséquences, les règles et leur application, mais encore très souvent les pensées et les tours : en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devrait au contraire lui savoir très mauvais gré, s'il osait préférer ses pro-

pres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilége particulier d'instruire après leur mort tous les pays et tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Pères, et à les débiter de la sorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela serait ainsi, les peuples n'en seraient pas moins bien instruits, et ils ne seraient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres et pour pasteurs S. Ambroise, S. Augustin, S. Chrysostôme. J'ai entendu un curé de Paris, qui était fort goûté et fort suivi, dont les prônes n'étaient presque composés que de morceaux de M. le Tourneux et de M. Nicole. En effet, qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent et propre à l'instruire? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fond des preuves et du raisonnement, et le tournant à sa manière, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exem-

ple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostôme, dans sa première homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Écriture sainte, et en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière dont il parlait souvent, parce que de tout temps cette instruction et cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit et du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qui lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière grande, noble, majestueuse, et en même temps instructive et solide? Quand on est un peu versé dans la lecture des Pères, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves et les principes en sont tirés; et quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répète encore, cet avantage st d'un prix inestimable, et ne demande pas un travail ni un temps ini. Quelques années de retraite suffiaient pour cette étude, quelque vaste u'elle paraisse ; et si un homme posédait bien seulement les homélies de . Jean Chrysostôme et les sermons de . Augustin sur l'ancien et le noueau Testament, avec quelques aures petits traités de ce dernier Père, y trouverait tout ce qui est nécesaire pour former un excellent préicateur. Ces deux grands maîtres uffiraient seuls pour lui apprendre omment il faut instruire les peules, en leur enseignant à fond et ar principes la religion, en leur exliquant avec clarté le dogme et la ıorale ; mais surtout en leur faisant ien connaître Jésus-Christ, sa doc·ine, ses actions, ses souffrances, ses ıystères, et attachant toutes ces ins·uctions sur le texte même de l'Écriire, dont l'explication est à la portée t au goût des ignorans comme des ıvans, et fixe les vérités dans l'esrit d'une manière et plus facile et lus agréable.

On ne peut trop inculquer aux

jeunes gens, à l'exemple de S. Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la religion dans les sources, de se rendre familière l'Ecriture, et de prendre pour maîtres et pour guides les saints Pères, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.

CHAPITRE III.

DE L'ÉLOQUENCE DE L'ÉCRITURE SAINTE (1).

Lorsque je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence

(1) Personne n'a mieux développé les beautés du style des Écritures que le docteur anglais Lowth, dans son livre *de Poesi sacrâ Hebræorum*, « ouvrage, dit » un critique célèbre, qui a été beau» coup lu, quoique fort savant, et qu'on » regarde comme un des meilleurs que

des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille et l'esprit, et ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Écritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil et leur curiosité, ni d'en faire des orateurs et des savans; mais de les rendre meilleurs. Son dessein dans ces livres sacrés n'est pas de plaire

» l'Angleterre ait produits ». Cependant l'évêque d'Oxford n'est pas le premier qui ait traité ce sujet. Bossuet, dans une Dissertation sur les Psaumes que Rollin cite à la fin de ce chapitre, et Fleury, dans son Discours sur la Poésie des Hébreux, avaient déjà fait sentir tout ce que la simplicité des livres saints a de touchant, d'aimable et de sublime. Laharpe a recueilli les traditions de ces grands maîtres, et les a résumées en quelque sorte dans le discours qui précède sa Traduction des Psaumes. Son admiration eût peut-être été plus éloquente, si elle eût été inspirée par le texte même, et s'il n'eût pas été renfermé, comme le dit Bossuet, *Inter versionum nostrarum phrases inconditas ac semi-barbaras.*

à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier et de nous convertir, et de nous rappeler du dehors où nos sens nous conduisent, à notre cœur où la grâce nous éclaire et nous instruit.

Il est vrai que la sagesse divine mène à sa suite tous les biens, et qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, et qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne serait-elle pas éloquente, elle qui ouvre la bouche des muets (*a*), et qui rend éloquentes les langues des petits enfans? *Qui a fait la bouche de l'homme?* dit-elle ailleurs en répondant à Moïse (*b*), qui croyait manquer du talent de la parole? *Qui a formé le muet et le sourd, celui qui voit et celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi?*

Mais cette divine sagesse, pour se rendre plus accessible et plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jus-

(*a*) Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas. *Sap.* 10. 21.

(*b*) Obsecro, Domine: non sum eloquens ab heri et nudius tertius..... Quis fecit os hominis? aut quis fabricatus est mutum et surdum, videntem et cœcum? Nonne ego? *Exod.* 4. 10. 11.

qu'à notre langage, prendre notre ton, et balbutier, pour ainsi dire, avec les enfans. De là vient que le caractère dominant des Écritures, et qui s'y fait sentir presque partout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Écritures du nouveau Testament, et S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avait été d'attirer les hommes à sa connaissance par l'usage de leur raison, et par la considération de la sagesse et de ses ouvrages. Dans ce premier plan, et dans cette première manière d'enseigner, tout était grand et magnifique; tout répondait, et à la majesté du Dieu qui parlait, et à la grandeur de celui qui était instruit. Le péché a renversé cet ordre, et a fait prendre une voie tout opposée. *Dieu voyant que le monde, avec la sagesse humaine, ne l'avait point connu dans les ouvrages de la sagesse divine; il lui a plû de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui.* Or, une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole et de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au

1. Cor. 1.

décri la vanité de l'éloquence, de la science et de l'esprit des philosophes, et rendre méprisables le faste et l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un style tout différent de celui des auteurs païens. Au lieu que ceux-ci ne paraissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paraître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jésus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Écritures, on y trouve des endroits si beaux et si éclatans; il est très remarquable que cette beauté et cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée et étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes et si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du style.

D'ailleurs, il en est de la manière dont la sagesse divine a parlé aux

hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation, et dont elle a opéré leur salut. Elle était voilée, à la vérité, et obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations, des souffrances; mais au travers de tous ces voiles elle laissait toujours échapper des traits et des rayons de majesté et de puissance qui annonçaient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité et de grandeur éclate aussi partout dans les livres sacrés; et quand on examine avec attention et ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, et ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnaît également dans l'un et dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait : *In principio erat Verbum ;* voilà la source de sa grandeur : mais qui s'est fait chair pour nous, *et Verbum caro factum est;* voilà la cause de ses faiblesses.

Il était nécessaire de prendre ces précautions, et d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui

regarde l'éloquence. Car, sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposerait les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Écriture où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, et qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs; ou on les exposerait à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse, et de n'être attentifs qu'à la manière dont elle les dit; et ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échappent. Or, c'est lui faire injure que d'admirer sa suite et son cortége, et de ne la pas regarder; ou d'être plus touché des présens qu'elle fait souvent à ses ennemis, que des grâces qu'elle réserve pour ses enfans et ses disciples.

Je parcourrai différentes matières, mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déjà averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Écriture sainte ne sont pas de moi, et la beauté du style le fera assez remarquer.

§ Ier.

Simplicité des Écritures mystérieuses.

Ibi crucifixèrunt eum. « Là, ils crucifièrent Jésus-Christ ». Luc. 23.

Plus on fait attention au caractère inimitable des évangélistes, plus on y reconnaît la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnaissance. Qui parlerait ainsi d'un ami qui aurait donné sa vie pour lui? Quel fils rapporterait d'une manière si courte et si simple comment son père l'aurait exempté du dernier supplice, en le souffrant à sa place? Mais c'est en cela que le doigt de Dieu est évident ; et moins l'homme paraît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

Les prophètes décrivent les souffrances de Jésus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens et de réflexions. Mais les évangélistes les racontent d'une manière simple, sans mouve- David, 21. 68. Isaï, ch. 53. Jérém. 11. etc.

mens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration et à leur reconnaissance, sans paraître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jésus-Christ. Il n'était pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'était pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, et si zélés pour sa gloire, parlassent d'une manière si modérée du crime inoui commis contre sa personne. Le zèle des évangélistes eût été suspect: celui des prophètes ne pouvait l'être. Mais si les évangélistes et les prophètes n'avaient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une manière plus animée, et les seconds d'une manière plus indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, et les autres une timidité et une hésitation dans leurs conjectures qui n'eût touché personne. Tous les prophètes sont ardens, zélés, pleins de respect et de vénération pour les mystères qu'ils annoncent: tous les évangélistes sont tranquilles, et avec un zèle égal à celui des prophètes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas

econnaître la main qui a conduit les
ns et les autres ? et quelle preuve
eut être plus sensible de la divinité
les écritures, que de ne ressembler
n rien à tout ce qu'écrivent les
ommes ? Mais en même temps com-
ien un tel exemple, et il y en a une
ıfinité d'autres pareils, doit-il nous
pprendre à respecter l'auguste sim-
licité des livres saints, qui souvent
ache les plus sublimes vérités et les
lus profonds mystères ?

C'est ainsi à peu près que l'Ecriture Gen. ch. 2
apporte qu'Isaac fut mis par Abraham
ur le bois qui devait lui servir de
ûcher, et qu'il fut lié avant que d'être
mmolé, sans nous dire un seul mot
ıi des dispositions de ce fils, ni du
liscours que son père lui tint ; sans
ous préparer à un tel sacrifice par
uelques réflexions, et sans nous dire
ıvec quels sentimens le fils et le père
'y étaient soumis. L'historien Josephe
net dans la bouche d'Abraham un
liscours assez long, qui est fort beau
t fort touchant : Moïse lui fait garder
e silence, et le garde lui-même. C'est
ue l'un écrivait en homme, et par
on propre esprit ; et que l'autre n'é-
ait que l'instrument et la plume de

grandes que la terre, toutes, excepté les planètes, une source inépuisable de lumière? Mais (*a*) quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs? et à qui obéit si ponctuellement, et avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes? Le firmament, parsemé de ce nombre infini d'étoiles, est le premier prédicateur (*b*) qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant; et pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractères de lumière.

Pour le soleil, qui peut l'envisager fixement, et soutenir quelque temps l'éclat de ses rayons? *C'est l'ouvrage admirable du Très-Haut* (*c*). *Il brûle la terre en son midi; et qui peut supporter ses vives ardeurs? Il conserve*

Eccl. 43. 2. 5

(*a*) Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt. Vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruc.* 3. 34. 35.

(*b*) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Ps.* 18. 1.

(*c*) Sol..... vas admirabile, opus excelsi. In meridiano exurit terram, in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere? Fornacem custodiens in operibus ardoris : tripliciter sol exurens montes, radios igneos exsufflans, et refulgens radiis suis obcœcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, et in sermonibus ejus festinavit iter.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien avec la sublime magnificence des prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des vues toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. *Dieu fit deux grands corps lumineux* (a), *l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit: il fit aussi les étoiles.*

Y. a-t-il rien en même temps de plus grand et de plus simple? Je ne parlerai que du soleil et des étoiles, et je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avait orné l'univers: *Et stellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus

(a) Fecit Deus duo luminaria magna: luminare majus, ut præesset diei; et luminare minus, ut præesset nocti; et stellas. *Gen.* 1. 16.

et occursus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat a calore ejus. Sa lumière est encore aussi vive et aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu, qui se répand de toutes parts, ait affaibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine et si précipitée. Le prophète a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle est la majesté du Créateur, et que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques!

3. J'ajouterai encore ce qui regarde
Gen. 1. 9. la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse.*

Si les prophètes ne nous aidaient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur serait encore plus impénétrable pour nous que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, et un tonnerre selon
Ps. 103. 6. 7. le prophète. *Les eaux avaient surpassé les montagnes. Mais votre*

voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre, elles se sont retirées avec empressement et frayeur (*a*). Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante : elles se hâtèrent de se précipiter, et de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avaient, ce semble, usurpé, puisque Dieu les en chassait. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer Rouge et le Jourdain : *Increpuit mare Rubrum, et exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre prophète (*b*) de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer ou contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effrayées paraissaient devoir porter le désordre par tout où elles se déborderaient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mère gouverne et manie un enfant qu'elle avait d'abord emmailloté, et qu'elle place ensuite

(*a*) Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : à voce tonitrui tui formidabunt.

(*b*) Numquid in fluminibus iratus es Domine? vel in mari indignatio tua? *Habac.* 3. 8.

dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous repré-
Job. 38. 8. 10. sente ce qu'il fit alors. *Qui prit soin de la mer* (*a*), *lorsqu'elle sortait du sein où elle avait été retenue ? Lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, et que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes et de bandelettes ? lorsque je lui donnai mes ordres, et que je lui opposai des portes et des barrières, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà ; et ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.* Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, et elle n'osa les passer. Ce qu'il avait écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au-delà (*b*) ; et l'élément qui paraît le

(*a*) Quis conclusit ostiis mare, *dit-il à Job*, (*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret ?) quando erumpebat, quasi de vulva procedens : cùm ponerem nubem vestimentum ejus, et caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem ! Circumdedi illud terminis meis, (*Heb.* decrevi super eo decretum meum) et posui vectem et ostia. Et dixi : Usque huc venies, et non procedes ampliùs, et hic confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* Meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

(*b*) Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur,

plus indocile fut également obéissant, et dans sa fuite et dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles, et quelque agités que paraissent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défense de Dieu les tient en respect, et les arrête tout court.

§ III.

La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choses.

On sait que les auteurs les plus excellens, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs grâces lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voyons qu'elle subsiste et se fait sentir dans les traductions les plus simples et les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Écriture sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

et non poterunt, et intumescent fluctus ejus, et non transibunt illud. *Jerem.* 5. 22.

i. 5. 8. 9. 1.° *Malheur à vous qui joignez maison à maison* (*a*), *et qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ? J'entends le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare*, dit-il, *que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.*

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le prophète aux riches de son temps, qui perdant de vue la loi de Dieu, laquelle avait assigné à chaque particulier une portion de la terre promise, avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissaient dans leurs vastes parcs, la vigne, le champ, la maison de ceux qui avaient le malheur d'être leurs voisins.

(*a*) Væ qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis usque ad terminum loci! (*Heb.* Donec deficiat locus). Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes et pulchræ absque habitatore.

* C'est ainsi que porte l'hébreu : au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, et non au prophète. *In auribus meis sunt hæc : dicit Dominus exercituum.*

Mais la réflexion qu'ajoute le prophète, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paraisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entends le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, et que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entends déjà gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir, et qu'à s'établir sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises, et une espèce de jurement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est prête à éclater, et qu'elle est irrévocable : *Si non domus multæ desertæ fuerint, etc.*

2. Le même prophète, dans un autre endroit, peint avec des traits merveilleux le caractère du Messie. *Un* (a) *petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné. Sa principauté sera sur son épaule; et il sera appelé l'Ad-* Isai. 9.

(a) Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est (*Heb.* et erit) principatus super humerum ejus; et vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis.

mirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur, le Prince de la paix.

Je ne m'arrête qu'à cette expression : *Et erit principatus super humerum ejus* ; « sa principauté sera sur son épaule », qui a un sens merveilleux, et une énergie toute particulier quand on l'approfondit.

Jésus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa royauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être s'ils n'ont un État qui les reconnaisse, et qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux : elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paraîtra avoir besoin de tout, et n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine et de la royauté. Il soutiendra tout par son efficace et sa puissance, et la souveraine

autorité résidera pleinement et solidairement sur lui. (*a*) *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, et indépendamment de tous les moyens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, et pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, et en la marque la plus éclatante de sa royauté. « Sa principauté sera sur son épaule ».

Quand on étudie avec quelque soin les Écritures, on reconnaît que c'est toujours la force des pensées et la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

§ IV.

Descriptions.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, et le prince le plus accom-

(*a*) Portans omnia verbo virtutis suæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus vester : ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium suum dominabitur. *Isai.* 40. 10.

pli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Écriture nous en découvre la raison : c'est que Dieu avait pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple. Deux cents ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, et avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête et l'épée en main, pour le rendre le libérateur de son peuple.

i. 45. 1. 2. a. 5. *Voici (a) ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujétir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je briserai les portes d'airain et de bronze....Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre : il n'y a de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes*

(a) Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam..... Ego Dominus, et non est ampliùs : extra me non est Deus. Accinxi te: et non cognovisti me.

à la main, et vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit il commande à Cyrus, roi des Perses, appelés pour lors Élamites, de partir avec les Mèdes : il donne les ordres pour le siége, et Babylone tombe. *Marche* (*a*) *Elam; Mède, assiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Mèdes. Qu'il assiége une ville ennemie de mon culte et de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connaître, qu'il me suive les yeux fermés ; qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance ; et qu'il apprenne à tous les princes, et même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens, des volontés même, puisque je me fais également obéir par les rois, et par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moyens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. *Ut sciant hi qui ab ortu solis, et qui ab occidente, quoniam* Isai. 21. 2 Isai. 45. 6

(*a*) Ascende, Ælam : obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci.

absque me non est. Ego Dominus, et non est alter.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles: *Ascende, Ælam:* Prince des Perses, partez. *Obside, Mede:* Et vous, prince des Mèdes, formez le siége. *Omnem gemitum ejus cessare feci:* Babylone est prise et pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres et des faibles, aussi bien qu'à l'injustice des juges et des grands de la terre, c'est ce que l'Écriture a peint avec les couleurs les plus vives.

59. 14. Isaie nous représente la vérité faible et tremblante (*a*), qui implore en vain le secours des juges, et qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Partout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux pieds. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme

(*a*) Conversum est retrorsum judicium, et justitia longè stetit: quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem: et qui recessit à malo, prædæ patuit. et vidit Dominus, et malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium. Et vidit quia non est vir: et aporiatus est, quia non est qui occurrat.

de bien est livré en proie à l'injustice. *Le Seigneur l'a vu*, dit le prophète, *et ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avait plus de justice* au monde. *Il a vu qu'il ne restait plus d'homme* sur la terre, *et il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposait à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le prophète dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, Isai. 3. 13. 15. sans que les hommes y pensent. Le juge invisible est présent (*a*). Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre, et pour prononcer contre les injustes, et pour les faibles et les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les princes de son peuple. Quoi! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre pa-*

(*a*) Stat ad judicandum (*Heb.* concertandum) Dominus, et stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, et principibus ejus. Vos enim (*Heb.* et vos) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, et facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum?

rait dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux pieds mon peuple? pourquoi brisez-vous les pauvres? dit le Seigneur, le Dieu des armées. Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges et aux princes de son peuple. Quoi! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde; vous qui deviez lui servir de haie et de rempart, c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, et qui l'avez ruinée comme si le feu * y avait passé. *Et vos depasti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos frères, et de ne pas les ruiner entièrement! mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez sous le pressoir, pour tirer de ses os quelque suc, *atteritis;* et vous le brisez sous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-être me déguiser vos vols et vos rapines, en les convertissant en de superbes ameublemens dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi avec des yeux attentifs et jaloux

* C'est la force du texte original.

tout ce qui était à votre frère, et que vous lui avez enlevé. Je le vois, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance, et l'obtiendra. Elle tombera sur vous et sur vos enfans; et le fils d'un père inuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colère. *Malheur à vous* (*a*), dit-il ailleurs, *qui bâtissez vos maisons du sang du peuple! La pierre criera contre vous du milieu de la muraille; et le bois qui sert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.* Habac. 2. 12.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job, qui était le modèle d'un bon juge et d'un bon prince. *La compassion* (*b*), dit-il, *m'a élevé et m'a nourri dès mon enfance, et je l'ai eue pour guide dès le sein* Job. cap. 31 18. cap. 29 12.-17.

(*a*) Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus..... Quia lapis de pariete clamabit; et lignum, quod inter junctures ædificiorum est, respondebit.

(*b*) Ab infantia mea crevit mecum miseratio (*Heb.* ducavit me), et ab utero matris deduxi illam..... liberabam pauperem vociferantem, et pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum. Justitia indutus sum; et vestivi me, sicut vestimento et diademate, judicio meo. Oculus fui cœco, et pes claudo. Pater eram pauperum..... Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam.

de ma mère..... Mon vêtement était la justice, et elle me servait de manteau. L'équité de mes jugemens était mon diadème. Je délivrais le pauvre qui demandait justice par ses cris, et l'orphelin qui était sans protecteur. Celui qui était près de périr, me comblait de bénédictions ; et je consolais le cœur de la veuve. J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres... Je brisais les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

39 19. *Est-ce vous* (*a*), dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force et le*

(*a*) Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? Numquid suscitabis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audacter : in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus. Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs.

courage ? qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, et le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le temps que la fierté qui paraît dans le mouvement de ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pied la terre : il est plein de confiance en sa force : il va au-devant des hommes armés. Il se rit de la peur, et il en est incapable, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude et son ardeur, il frappe la terre et l'enfonce ; et il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des généraux, et il prend garde au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderait d'être développé, pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espèce d'entendement et de parole au cheval.

Les armées sont long-temps à se

mettre en ordre de bataille, et elles sont quelquefois long-temps en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, et les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, et ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pied, et se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder sans rien faire. *Fervens et fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, et qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, et que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On dirait qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, et qu'il a entendu distinctement l'ordre

du général ; et il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse et son courage. *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère et Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§ V.

Figures.

Ce serait une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes espèces de figures qui se rencontrent dans l'Écriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, surtout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la métaphore, la similitude, la répétition, l'apostrophe, la prosopopée.

1. *Métaphore et Similitude.*

J'ai toujours craint la colère de Job. 31. 23.

Dieu (*a*), *comme des flots suspendu sur ma tête, et je n'en ai pu supporter le poids.* Quelle idée de la colère de Dieu! des flots qui engloutissent tout, un poids qui accable et qui brise. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité?

Mich. 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre et à exprimer. *Il les enivrera de ses biens* (*b*), *il les inondera d'un torrent de délices.*

Ps. 35. 9.

Il est une autre ivresse bien terrible, réservée aux impies. *Tu seras enivrée de douleurs* (*c*), dit un prophète à Jérusalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bue, qui n'est pleine que de désolation et de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens, et dans l'excès de ton désespoir, tu*

Ezech. 23. 33. 34.

(*a*) Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui.

(*b*) Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ: et torrente voluptatis tuæ potabis eos.

(*c*) Ebrietate et dolore repleberis: calice mœroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ. Et bibe illum, et epotabis usque ad fæces, et fragmenta ejus devorabis, et ubera tua lacerabis: quia ego locutus sum, ait Dominus Deus.

te déchireras la poitrine ; car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, dit le Seigneur. Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-dessous de la vérité.

2. *Répétition.*

Comme je me suis appliqué à les arracher (a), *et à les détruire, et à les dissiper, et à les perdre, et à les affliger : ainsi je m'appliquerai à les édifier, et à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici plusieurs fois, marque comme autant de coups redoublés de la colère de Dieu. Jer. 31. 28.

Babylone est tombée (b) *; elle est tombée, cette grande ville qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution.* Cette répétition, qui est aussi dans Isaïe, marque que la chute de cette grande ville paraîtra incroyable, et que pour y ajouter foi, on se fera répéter plu- Apoc. 14. 8. Isai. 21. 9.

(a) Sicut vigilavi super eos ut evellerem, et demolirer, et dissiparem, et disperderem, et affligerem : sic vigilabo super eos ut ædificem, et plantem, ait Dominus.

(b) Cecidit, cecidit Babylon illa magna, quæ a vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

sieurs fois cette étonnante nouvell

Isai. 33. 10. *C'est maintenant* (*a*), *dit le Se gneur, que je me leverai; c'est mai tenant que je signalerai ma gra deur; c'est maintenant que je fer éclater ma puissance.* C'est-à-dir qu'après avoir long-temps paru en dormi, il sortira enfin de son sommei pour prendre avec éclat la défens de son peuple; et que le moment e est venu: *nunc, nunc.* Dieu s'expliqu encore d'une manière plus vive dar

Isai. 42. 14. le même prophète: *Je me suis tû jus qu'à cette heure* (*b*), *je suis demeu dans le silence, j'ai été patient: ma maintenant je me ferai entend comme une femme qui est dans l douleurs de l'enfantement; je d truirai tout, j'abîmerai tout.*

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mé lées ensemble. La dernière consist principalement à personnifier d choses inanimées, à leur donner d

(*a*) Nunc consurgam, dicit Dominus: nunc ex tabor: nunc sublevabor.

(*b*) Tacui semper, silui, patiens fui: sicut pa turiens loquar; dissipabo et absorbebo simul.

sentimer

sentiment et de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le psaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosait cette ville, exhale sa douleur et ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres qui le tenaient captif, le pressaient de chanter, pour les réjouir, quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénétré de douleur et d'indignation, il s'écrie : *Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère*(a) *? Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle sait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi.* Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre et touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix et l'usage de la langue, aussi bien que de

Ps. 136. 4. 5.

(a) Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur (*Heb.* obliviscatur) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

mettre en ordre de bataille, et elles sont quelquefois long-temps en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, et les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, et ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pied, et se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder sans rien faire. *Fervens et fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, et qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, et que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On dirait qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, et qu'il a entendu distinctement l'ordre

du général ; et il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse et son courage. *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère et Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§ V.

Figures.

Ce serait une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes espèces de figures qui se rencontrent dans l'Écriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, surtout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la métaphore, la similitude, la répétition, l'apostrophe, la prosopopée.

1. *Métaphore et Similitude.*

J'ai toujours craint la colère de Job. 31.

sieurs fois cette étonnante nouvelle.

Isai. 33. 10. *C'est maintenant* (*a*), *dit le Seigneur, que je me leverai; c'est maintenant que je signalerai ma grandeur; c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance.* C'est-à-dire qu'après avoir long-temps paru endormi, il sortira enfin de son sommeil, pour prendre avec éclat la défense de son peuple; et que le moment en est venu: *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une manière plus vive dans

Isai. 42. 14. le même prophète: *Je me suis tû jusqu'a cette heure* (*b*), *je suis demeuré dans le silence, j'ai été patient: mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement; je détruirai tout, j'abîmerai tout.*

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personnifier des choses inanimées, à leur donner du

(*a*) Nunc consurgam, dicit Dominus: nunc exaltabor: nunc sublevabor.

(*b*) Tacui semper, silui, patiens fui: sicut parturiens loquar; dissipabo et absorbebo simul.

sentiment

sentiment et de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le psaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosait cette ville, exhale sa douleur et ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres qui le tenaient captif, le pressaient de chanter, pour les réjouir, quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénétré de douleur et d'indignation, il s'écrie : *Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère*(a) *? Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle sait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi.* Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre et touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix et l'usage de la langue, aussi bien que de Ps. 136. 4

(a) Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur (*Heb.* obliviscatur) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

reau, refroidis-toi, et demeure en silence. Comment se reposerait-elle, réplique le prophète, *puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, et que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre?*

§ VI.

Endroits sublimes.

Gen. 1. 3. *Dixit Deus, Fiat lux; et facta est lux.* L'original porte : *Dixit Deus, sit lux, et fuit lux :* ce qui est bien plus vif. *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Où était-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres? avec la lumière, toutes les couleurs, dont elle est la mère, embellirent la nature. Le monde plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Longin. Voilà ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles, qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître; et qu'au lieu d'employer

des expressions qu'un petit esprit aurait trouvées magnifiques, il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière (et il en est ainsi de l'univers), Dieu n'a eu qu'à parler : c'est encore trop dire ; il n'a eu qu'à vouloir. La voix de Dieu est sa volonté (*a*). Il parle en commandant, et il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : *Dieu dit : Que la lumière soit faite ; et la lumière fut faite ;* car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, et suppose une succession de temps, semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, et eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même style que le prophète Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par

(*a*) Dicere Dei, voluisse est. *S. Eucher.* Naturæ opifex lucem locutus est, et creavit. Sermo Dei, voluntas est : opus Dei, natura est. *S. Ambros.*

Cyrus. *Je suis le Seigneur* (*a*) *qui fais toutes choses : c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; et personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre... C'est moi qui dis à l'abîme* * *: Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, et vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; et au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, et celui d'Israël, avaient juré la perte de Juda, et les mesures qu'ils avaient prises pour détruire ce royaume, paraissaient immanquables. Un seul mot les dissipe. *Voici ce que dit le Seigneur* (*b*) *: Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; et le prophète

(*a*) Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos solus, stabiliens terram, et nullus mecum..... Qui dico profundo, desolare, et flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Ædificaberis ; et templo : Fundaberis. *Isai.* 44. 24. 27. 28.

* Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.

(*b*) Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, et non erit istud. *Isai.* 7. 7.

qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au temps du Messie qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes et des peuples conjurés pour détruire la famille et le trône de David. *Assemblez-vous* (*a*), *peuples, et vous serez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, et vous serez vaincus ; prenez vos armes, et vous serez vaincus ; formez des desseins, et ils seront dissipés ; donnez des ordres, et ils ne s'exécuteront point : parce que Dieu est avec nous.* Isaïe prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles ; que tous ceux qui attaqueront le faible royaume de Juda, seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra

(*a*) Congregamini, populi, et vincimini : et audite, universæ procul terræ : confortamini et vincimini : accingite vos, et vincimini : inite consilium, et dissipabitur ; loquimini verbum, et non fiet : quia nobiscum Deus. *Isai.* c. 8. *v.* 9. 10.

rien contre lui ; et que ce qui le rendra invincible, c'est que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur et son roi, et que c'est de ses intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposaient au dessein qu'avait Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; et ces obstacles, comme une montagne, étaient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, et la montagne disparaît. *Quis tu* (*a*), *mons magne, coram Zorobabel? In planum.*

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Écriture fait disparaître par une ruine subite l'impie, qui un moment auparavant, semblable au cèdre, portait sa tête orgueilleuse jus-
16. v. 35. que dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani : et transivi, et ecce non erat ; et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu et anéanti, que le lieu même où il

(*a*) Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel? Sois aplanie. *Zach.* 4. 7.

était ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre. Esther, a
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux scène d
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre ;
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Voilà ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu ; une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.* Ps. 38. 7

Quelle noble idée au contraire l'Écriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu ! Il est (*a*) celui qui est. Son nom est l'Éternel ; le monde entier son ouvrage. Le ciel est son trône, et la terre son marche-pied. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau, et la

(*a*) Ego sum, qui sum. *Exod.* 3. 14.
Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum. *Isai.* 66. 1.
Quis mensus est pugillo aquas, et cœlos palmo ponderavit? quis appendit tribus digitis molem terræ, et libravit in pondere montes, et colles in statera?..... Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt : ecce insulæ quasi pulvis exiguus..... Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. *Isai.* 40. 12. 15. 17.

terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance et sa sagesse le conduisent, et en règlent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. Il dispose des royaumes en maître souverain (*a*), et les donne à qui il lui plaît : mais son empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paraît grand et sublime, et l'est en effet par rapport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu? L'Écriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, et les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après

(*a*) Donec cognoscant viventes, quoniam dominatur excelsus in regno hominum, et cuicumque voluerit, dabit illud..... Potestas ejus, potestas sempiterna, et regnum ejus in generationem et generationem. *Dan.* 4. 14. 31.

avoir rapporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très simple et en même temps très sublme. *Ce que nous venons de dire* (*a*), *n'est qu'une petite partie de ses œuvres : que si ce que nous avons entendu est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourrait donc soutenir le tonnerre de ses merveilles et de sa toute-puissance ?* Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il est, et surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, et nous ne saurions atteindre juqu'à lui dans le temps même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage et nos pensées pour se rendre intelligible, et alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que serait-ce donc s'il se montrait dans toute sa majesté? s'il levait les voiles qui en tempèrent l'éclat? s'il voulait nous dire tout ce qu'il est? Quelles oreilles seraient

(*a*) Ecce, hæc ex parte dicta sunt viarum ejus ; et cùm vix parvam stillam sermonis ejus audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?

à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne seraient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur faiblesse? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?*

§ VII.

Endroits tendres et touchans.

On ne pourrait croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnait des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif et de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

1. v. 2. 3. *J'ai nourri des enfans* (*a*), dit-il par la bouche d'Isaïe, *et je les ai élevés ; et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître : mais Israël ne m'a point connu.*

5. 3. 4. *Maintenant donc* (*b*), *vous habi-*

(*a*) Filios enutrivi, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui ; Israel autem me non cognovit.

(*b*) Nunc ergo, habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui ultrà facere vineæ meæ, et non feci ei? An quod exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas?

tans de Jérusalem, et vous hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait? Est-ce que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?*

On dit d'ordinaire (a): Si une Jerem. 3 *femme, après avoir été répudiée par son mari, et l'avoir quitté, en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore; et cette femme n'est-elle pas considérée comme impure et comme déshonorée? Mais pour vous,* ô fille d'Israël, *vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimaient: et néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai.*

Ecoutez-moi (b), maison de Ja- Isai. 46. *cob, et vous tous qui êtes restés de la maison d'Israël; vous que je porte*

(a) Vulgò dicitur: Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo duxerit virum alterum; numquid revertetur ad eam ultrà? Numquid non polluta et contaminata erit mulier illa? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis: tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.

(b) Audite me, domus Jacob, et omne residuum domûs Israel, qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo. Ego feci, et ego feram; ego portabo, et salvabo.

ô mon Dieu, oserai-je parler de la sorte, et à qui pourrai-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez et me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus faible que la prunelle : en cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans tout le reste; et multipliez les secours à mon égard comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle, en l'environnant de paupières et de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, et je ne puis leur échapper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore faibles à se retirer sous les ailes de leurs mères, et vous avez donné aux mères cette sollicitude et cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, et vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté, que vous avez répandues dans les animaux et dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de con-

fiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph; et il est difficile de retenir ses larmes, lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour essuyer les siennes (*a*), parce que ses entrailles étaient attendries par la présence de Benjamin; ou lorsqu'après s'être fait connaître, il se jette au cou de ce cher frère, et le tenant étroitement embrassé, mêle ses larmes aux siennes, et en fait autant à l'égard de ses autres frères, sur chacun lesquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parla; et ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise, la douleur, le souvenir du passé, la joie, la reconnaissance,

(*a*) Festinavitque, quia commota fuerant viscera jus super fratre suo, et erumpebant lacrymæ. *Gen.* 3. 30.

En oculi vestri, et oculi fratris Benjamin, vident uòd os meum loquatur ad vos..... Cùmque amlexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, evit, illo quoque similiter flente super collum ejus.)sculatusque est Joseph omnes fratres suos, et plovit super singulos. Post quæ ausi sunt loqui ad um. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui signifient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem (*a*); qu'on voit cette ville, autrefois si peuplée, réduite en une affreuse solitude; la maîtresse des nations devenue comme une veuve désolée; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solennités; ses prêtres et ses vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour et nuit; ses vieillards couverts de cendres et de cilices, soupirer sur les tristes ruines de leur patrie; ses enfans affamés demander du pain, et n'en pouvoir obtenir: on est prêt à s'écrier avec le prophète:
n. 9. 1. *Qui fournira à mes yeux une fon-*

(*a*) Quomodo sedet sola civitas, plena populo: facta est quasi vidua domina gentium?.... Viæ Sion lugent, eo quòd non sint qui veniant ad solemnitatem..... Sacerdotes ejus gemcntes: virgines ejus squalidæ..... Sederunt in terra, conticuerunt senes filiæ Sion: consperserunt cinere capita sua, accinctî sunt cilieiis..... Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. *Lament.* c. 1. v. 1. 4. c. 2. v. 10. c. 4. v. 4.

taine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jérusalem (a)?

C'est cet état de Jérusalem qui tirait continuellement de la bouche des prophètes des plaintes si tendres, et des prières si vives. *Seigneur (b), regardez-nous du ciel: jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte, et du trône de votre gloire. Où est maintenant votre zèle et votre force? Où est la tendresse de vos entrailles et de vos miséricordes? Elle ne se répand plus sur moi.... Cependant (c), Seigneur, vous êtes notre père.... C'est vous qui nous avez formés, et nous sommes les ouvrages de vos mains.... Jetez les yeux sur nous, et considérez que nous sommes* Isai. 63 Isai. 64.

(a) Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

(b) Attende de cœlo, et vide de habitaculo sancto tuo, et gloriæ tuæ. Ubi est zelus tuus, et fortitudo tua, multitudo viscerum tuorum et miserationum tuarum? Super me continuerunt se.

(c) Et nunc, Domine, pater noster es tu..... et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos..... Ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta: Sion deserta facta est: Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis et gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis; et omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine: tacebis, et affliges nos vehementer?

tous votre peuple. La ville de votre saint a été changée en un désert: Sion est déserte: Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification et de notre gloire, où nos pères avaient chanté vos louanges, a été réduit en cendres, et tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence, et nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?

Caractères.

Il n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; et il connaît mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnaît pas la candeur ingénue et l'innocente simplicité de l'enfance, dans le récit que fait Joseph à ses frères (*a*), de songes qui

(*a*) Hæc ergo causa somniorum atque sermonum, invidiæ et odii fomitem ministravit. *Gen.* 37. 8.

devaient allumer leur jalousie et leur haine contre lui, et qui l'allumèrent en effet?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore* (*a*)? Voilà de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Josephe n'a pas senti cette beauté : du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite et impétueuse. S. Pierre avait été mis en prison. En ayant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, où les fidèles étaient assemblés et en prières. Quand il eut frappé à la porte (*b*), une fille nommée Rhode, ayant reconnu sa

(*a*) Elevavit vocem cum fletu..... et dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit? *Gen.* 45. 2. 3.

(*b*) Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed introrsùs currens nuntiavit stare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle était, courut vers les fidèles leur dire que Pierre était à la porte.

La douleur, et surtout d'une mère, a aussi un langage et un caractère qui sont particuliers. Je ne sais s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voyage, sa mère, qui l'aimait tendrement, ne le voyant plus, fut inconsolable; et plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'était point revenu au jour marqué.

0.4.5. *Ah, mon fils* (*a*), *mon fils!* s'écria-t-elle, baignée de larmes, *pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui êtes la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le sou-*

(*a*) Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis..... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

lagement de notre vie, et l'espérance de notre postérité ? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous tenez lieu de toutes choses. Rien ne la pouvait consoler, et sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés, et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie et de Raphaël. *Le chien qui les avait suivis durant le chemin, courut devant eux ; et comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il semblait témoigner sa joie par le mouvement de sa queue, et par ses caresses. Le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas ; et donnant la main à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa, et sa mère ensuite, et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent.* Il ne manque rien à ce récit; et l'Écriture, pour en

augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échappé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui se passe dans l'âme de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il était arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, et tout le monde fléchissait le genou devant lui, à l'exception du seul Esth. 5. 13. Mardochée. *Mais* (*a*), dit-il en confidence à ses amis, en leur ouvrant son cœur, *quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe.* Ce trait n'est pas échappé à M. Racine, et il a bien su en profiter.

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le ~~bandeau~~ royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits:

(*a*) Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.

Ea

Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Écriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'esprit de Dieu avait révélé à David que l'arche aurait enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtirait l'unique temple qu'il voulait avoir dans l'univers. Ce saint roi (*a*), tout transporté hors de lui-même, et comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, et supposant que les autres, aussi bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, et du mystère qui vient de lui être révélé, s'écrie : *Sa demeure stable et ferme est sur les saintes montagnes* (*b*). *Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que* Ps. 86. 1

(*a*) Repletus spiritu sancto civis iste, et multa de amore et desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquàm plura intus apud se meditatus; erumpit in hoc, FUNDAMENTA EJUS. *S. August. in psalm.* 86.

(*b*) Fundamenta ejus, (*ou plutôt*, fundatio ejus, sedes ejus fundata, firma) in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

toutes les tentes et tous les pavillons de Jacob. Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, et le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israël. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain; et Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamentum ejus in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchait Jésus-Christ dans le tombeau, tout occupée de l'objet de son amour et de ses desirs, croyant voir un jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle
Joan. 20. 15. parlait : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour (*a*), elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, et que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous

(*a*) Vis amoris hoc agere solet in animo, ut quem ipse semper cogitat, nullum aliud ignoraro credat. *S. Greg. pap.*

les genres d'éloquence : pour le style simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet, évêque de Meaux, dans le second chapitre de sa préface sur les psaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia et suavitate psalmorum.* On y reconnaît partout le génie vif et sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffirait pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Écriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête. Ps. 106. etc.

« Sit exempli loco illa tempestas : *Dixit, et adstitit spiritus procellæ : intumuerunt fluctus : ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos.* Sic undæ susque deque volvuntur. Quid homines ? *Turbati sunt; et moti sunt sicut ebrius; et omnis eorum sapientia absorpta est;* quam profectò fluctuum animorumque agitationem non Virgilius, non Homerus, tanta verborum copia æquare potuerunt. Jam tranquillitas quanta : *statuit procellam ejus in auram, et siluerunt fluctus ejus.* Quid

enim suavius, quàm mitem in auram desinens gravis procellarum tumultus, ac mox silentes fluctus post fragorem tantum? Jam quod nostris (1) est proprium, majestas Dei quanta in hac voce: *Dixit, procella adstitit*? Non hìc Juno Æolo supplex: non hìc Neptunus in ventos tumidis exaggeratisque vocibus sæviens, atque æstus iræ suæ vix ipse interim premens. Uno ac simplici jussu statim omnia peraguntur ».

Dieu commande, et la mer s'enfle et s'agite: les flots s'élèvent jusqu'aux cieux, et descendent jusqu'au fond des abîmes. Le même Dieu parle, et d'un mot il change la tempête en un doux zéphyr, et l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité et quelle variété d'images!

(1) Bossuet parle en cet endroit de la majestueuse simplicité de l'Écriture.

§ IX.

CANTIQUE DE MOYSE,

Après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique.

L'EXPLICATION de ce cantique est de M. Hersan, ancien professeur de rhétorique au collége du Plessis. Son nom et sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'auteur adopterait sans peine, s'il était encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣. 1. CANTEMUS (*a*) *Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum et ascensorem dejecit in mare.*

(*a*) *Hébr.* Cantabo.

℣. 2. *Fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem. Iste Deus meus, et glorificabo eum: Deus patris mei, et exaltabo eum.*

℣. 3. *Dominus quasi vir pugnator: Omnipotens nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.

℣. 4. *Currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus submersi sunt in mari Rubro.*

℣. 5. *Abyssi operuerunt eos : descenderunt* (*b*) *in profundum quasi lapis.*

(*b*) *Hébr.* Ruerunt.

℣. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit* (*c*) *inimicum.*

(*c*) *Hébr.* Contrivit.

℣ 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ de-*

CANTIQUE DE MOYSE.

Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou* mon sauveur). C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversédans la mer les charriots de Pharaon, et son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer Rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abîmes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance et de votre gloire, vous avez terrassé

posuisti (*a*) *adversarios tuos. Misisti iram tuam,* (*b*) *quæ devoravit eos sicut stipulam.*

(*a*) *Hébr.* Destruxisti.
(*b*) *Il n'y a dans l'original ni* quæ, *ni* et, *ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.*

℣. 8. *Et in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ : stetit unda fluens* (*c*) *: congregatæ* (*d*) *sunt abyssi in medio mari.*

(*c*) *Hébr.* Steterunt, sicut acervus, fluenta.
(*d*) *Hébr.* Coagulatæ sunt.

℣. 9. *Dixit inimicus : Persequar, et* (*e*) *comprehendam : dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ; interficiet* (*f*) *eos manus mea.*

(*e*) Et *n'est point dans l'hébreu.*
(*f*) *Hébr.* Possidebit, *ou* possidere faciet.

℣. 10. *Flavit* (*g*) *spiritus tuus, et operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

(*g*) *Hébr.* Sufflasti, in spiritu tuo operuit eos mare.

℣. 11. *Quis similis tui in* (*h*) *fortibus, Domine, quis similis tui, magnificus*

(*h*) *Le mot hébreu signifie également* dieux *et* forts.

ceux qui s'élevaient contre vous. Vous avez envoyé votre colère : elle les a dévorés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l onde qui coulait s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disait : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs (*ou* je satisferai ma vengeance) ; je tirerai mon épée ; ma main me les assujétira (de nouveau).

Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? qui vous est semblable, vous qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec

in sanctitate (*a*), *terribilis* (*b*) *atque laudabilis, faciens mirabilia?*

(*a*) *Le mot hébreu signifie aussi* sanctificatio, *et s'emploie souvent dans ce sens* : sanctitatis manifestatio.

(*b*) *Hébr.* Terribilis laudibus.

℣. 12. *Extendisti manum tuam, et* (*c*) *devoravit eos terra.*

(*c*) Et *n'est point dans l'hébreu.*

℣. 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : et portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.*

℣. 14. *Ascenderunt* (*d*) *populi et irati sunt : dolore obtinuerunt habitatores Philisthiim.*

(*d*) *Hébr.* Audierint populi, commovebuntur.

℣. 15. *Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor : obriguerunt* (*e*) *omnes habitatores Chanaan.*

(*e*) *Ou* dissoluti sunt.

℣. 16. *Irruat super eos formido et pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti* (*f*).

(*f*) *Ou* acquisivisti.

une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles?

Vous avez étendu votre main, (et) la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, le guide de ce peuple que vous avez racheté; et vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront, et en seront consternés: les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les princes de l'Idumée seront dans le trouble: les chefs de Moab trembleront de frayeur: tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante et l'effroi fondront sur eux. La grandeur (et la force) de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

℣. 17. *Introduces eos, et plantabis in monte hereditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

℣. 18. *Dominus regnabit in æternum, et ultrà.*

℣. 19. *Ingressus est enim eques Pharao cum curribus et equitibus ejus in mare; et reduxit super eos Dominus aquas maris: filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus (a).*

(a) *Hebr.* Maris.

Vous les introduirez, et vous les (*a*) établirez sur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

(*a*) Lett. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité et au-delà de tous les siècles.

Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer: mais les enfans d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

CANTIQUE DE MOYSE.

Expliqué selon les règles de la Rhétorique.

Cet excellent cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le style sublime et magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses et d'idées qui frappent l'esprit, et saisissent l'imagination. Cette pièce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile et Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, et je les ai étudiés avec une grande application et un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce
16. 39. que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troi-

sième livre des Géorgiques, et à la fin du huitième de l'Enéide; et ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre, en l'honneur d'Hercule, dans le même livre : quoique ces endroits soient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paraît tout de glace, et Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horaçe dans les Odes 14 et 15 du quatrième livre, et dans la dernière des Epodes. V. 675. 728. V. 287. 302.

Ce qui semble favoriser ces deux poètes et les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie et l'élégance du style qu'on ne trouve point dans l'Ecriture sainte. Mais aussi l'Ecriture sainte que nous avons, n'est qu'une traduction : et l'on sait combien les meilleures traductions françaises de Cicéron, de Virgile et d'Horace, défigurent ces auteurs. Or, il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, et dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée, concise, dégagée des ornemens étrangers, qui ne serviraient qu'à

rallentir son impétuosité et son feu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, et à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives et naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité, qui la mettent au-dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile et d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, et l'on sera convaincu de ce que je dis.

Occasion et sujet du Cantique.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer Rouge, est l'occasion de ce Cantique. Le dessein du prophète est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnaissance sur ce grand miracle; de chanter les louanges de Dieu libérateur; de lui rendre des actions de grâces publiques et solennelles,

et d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.

EXPLICATION DU CANTIQUE.

CANTEMUS (Heb. *cantabo*) *Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum et ascensorem dejecit in mare.* « Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier ».

Moïse, plein d'admiration, de reconnaissance et de joie, pouvait-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnaissance du peuple délivré, et la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé et le point de vue où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le prophète tire tant de beautés et tant de richesses

d'une proposition qui paraît si simple et si stérile.

Cantabo est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre, que ne serait le pluriel *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Égyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, et dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain, dans les dangers extrêmes, de rappeler tout à soi, et de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. Ce singulier, *le cheval, le cavalier*, qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux et des cavaliers, est bien plus énergique que n'aurait été le pluriel. D'ailleurs, ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité et la promptitude

de la submersion. La cavalerie égyptienne était nombreuse, formidable, et couvrait des plaines entières. Il aurait fallu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire et pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noyée, abîmée, comme si ce n'avait été qu'un seul cheval et qu'un seul cavalier. *Equum et ascensorem dejecit in mare.*

Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, etc. Voilà l'amplification du premier mot du Cantique: *Cantabo.* Voyons comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique, pour *causa fortitudinis*, qui est plat et languissant: outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites, et les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges. Même figure, et de même éner-

gie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine, n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnaissance, puisqu'il a seul tout fait, tout ordonné et tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siècle d'Auguste aurait dit, *me servavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il fallait pour me sauver. Il a fait de mon salut son affaire propre et personnelle : et ce qui est bien plus expressif, *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. Iste est emphatique, et signifie beaucoup plus qu'il ne paraît. *Iste*, non pas les dieux des Égyptiens et des nations ; des dieux sans force, sans parole, sans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte et dans notre passage, celui-là est mon Dieu : c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce *meus* peut avoir un double rapport : l'un à Dieu ; l'autre à l'Israélite. Dans le premier, Dieu paraît n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi.

Distrait sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls et de ma propre sûreté; et il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport, *Iste Deus meus. C'est lui qui est mon Dieu.* Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui seul tous mes vœux, tous mes desirs, toute ma confiance. Il est seul digne de mon culte et de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'est le Dieu de mon père, et je releverai sa grandeur. Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je relève la grandeur, n'est point un Dieu étranger, inconnu jusqu'à ce jour, protecteur pour une occasion passagère, et prêt à accorder le même secours à tout autre. Non : c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits étaient des titres et des gages qui m'en assuraient de pareils. C'est le Dieu de mon père. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob. C'est le

Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes aïeux.

Qu'a-t-il fait pour cela? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quasi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvait dire : comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon : mais c'était trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, et le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli ; Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme *Jehova*, pour mieux faire sentir, par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disait : *Jehova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incom-

municable, qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même lui a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis, et vos tacebitis*, disait Moïse aux Israélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, et vous demeurerez dans le silence :* c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre. Qui est... Ego sum, qui sum. Exod. 14. 1

Il a renversé dans la mer les charriots de Pharaon et son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer Rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. ℣. 4. et 5.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum et ascensorem, le cheval et le cavalier.*

1. *Currus Pharaonis.* 2. *Exercitum ejus.* 3. *Electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submersi sunt in mari Rubro. Abyssi*

operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis? Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent et se grossissent par degrés. 1. *Projecit in mare.* 2. *Submersi sunt in mari Rubro.* Tous submergés dans la mer Rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit*..... *In mari Rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Hebr. *in mari Suph.* Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que Dieu a fait paraître dans une mer qui faisait partie de l'Empire Egyptien, et qui était sous la protection des dieux d'Egypte *. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon ; c'est-à-dire, les plus superbes, et peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israël ; enfin, les plus capables de se sauver du naufrage, sont submergés comme les moindres soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos.* Quelle image! Ils sont couverts, abîmés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude qui est comme

* Béelsephon.

le

le gros trait qui figure la chose : *Descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela, que devait penser Moïse? que devait-il dire? C'est une des plus importantes règles de rhétorique, et à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille et paisible de la narration, pour se répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller et le discours et l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique d'une manière inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum ; et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. ℣. 6.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

tiens se comptaient pour quelque chose de grand ; ils s'attaquaient à Dieu même ; ils demandaient fière-
Exod. 5. 2. ment : *Quel est donc ce Seigneur?* Mais à mesure que ces insolens s'élevaient selon toute leur étendue, Dieu s'élevait aussi, et prenait contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté
Ps. 137. 6. suprême : *alta a longè cognoscit.* Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, et les a rabaissés non seulement contre terre, mais dans les abîmes les plus profonds de la mer,

2. *Insurgentes contra* TE, Ce n'est pas contre Israël que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer ; c'est vous qu'ils ont bravé, Notre querelle était la vôtre : c'est à vous qu'ils faisaient la guerre : *contra te.* Ce tour est délicat et touchant, pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israël.

℣. 7. *Vous avez envoyé votre colère ; elle les a dévorés comme une paille.*

℣. 8. *Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées ; l'onde qui coulait, s'est tenu élevée comme en un monceau ; les flots de l'abîme se sont*

condensés et durcis au milieu de la mer. L'ennemi disait : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs ; ou, *je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main les assujétira* de nouveau. *Vous* ℣. 10. *avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb.* ℣. 9.

Moïse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 et 5, par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce cantique me paraît au-dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure ! quelle expression ! Le prophète donne à la colère divine de l'action et de la vie. Il la transforme en un ministre ardent et zélé, que le juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes et

d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colère seule lui suffit pour punir des coupables. *Vous avez envoyé votre colère.* Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, et tous les autres instrumens de cette colère! On sent mieux la beauté de cette expression, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, et un je ne sais quoi, qui occupe et qui remplit l'esprit. Horace
3. liv. 1. a eu en vue cette figure par son *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre qu'il décrit au huitième livre de l'Énéide :

Sonitumque, metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colère? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colère de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela est broyé, consumé, abîmé: faibles

synonymes. Tout cela est dévoré : ce serait tout dire. Mais la similitude qui vient après, achève le portrait : car dans le mot de *dévorer*, vous concevez une action qui dure quelque temps ; mais *sicut stipulam* vous montre l'action d'un moment. Quoi donc, une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu, par un vent furieux, a rassemblé les eaux qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Israël y ont passé à sec. Les Égyptiens les y ont poursuivis, et ils ont été enveloppés dans les flots. Voilà un récit simple et sans ornement. Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Écriture ! Je n'aurais jamais fait, si je voulais les examiner en détail. Tout le cantique me charme ; mais cet endroit m'enlève.

In spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ. Le prophète ennoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; et il anime les eaux, en les représentant susceptibles de frayeur. Pour mieux peindre l'indignation

divine et ses effets, il emprunte l'image de la colère humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux et violent. Et lorsque cette colère, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, et de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, et se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colère, sans y mettre obstacle: au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colère divine se
13. 3. trouve souvent dans les Écritures. *La mer l'a vu (a), et a pris la fuite. On a*
7. 16. *vu les abîmes des eaux s'entr'ouvrir par le bruit de vos menaces, Seigneur, et par la respiration du souffle de*

(a) Mare vidit, et fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine, ab inspiratione spiritûs iræ tuæ.... Ascendit fumus in ira ejus, et ignis a facie (*Hebr.* ex ore) ejus exarsit: carbones succensi sunt ab eo.

votre colère. La fumée de sa colère s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche ; des charbons en ont été allumés. Faut-il s'étonner qu'une telle colère renverse et abîme tout? Ps. 17.

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, et tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ.* 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'est-à-dire, les eaux se sont prises et épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aquæ.* 3. *In medio mari.* Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, et fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivans sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer, en poursuivant les Israélites : le prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, et les fait parler ; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance, et

la chaleur à poursuivre les Israélites, étaient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier et passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour *dixerunt Ægyptii*. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût!

Persequar.... comprehendam... dividam spolia, etc. On lit, et on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat égyptien, afin de lui donner plus de vivacité, et d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, et qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons et des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en serait demeuré là; mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvait dire: *Dividam spolia, et iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les représente regorgeant de dépouilles, et nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée: ma main

les égorgera. C'est ainsi que porte la Vulgate: *Evaginabo gladium meum; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui suit suppose ce sens, et est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible, que celui de les dépouiller. Voyons comme il touche cet endroit. Il pouvait dire en un mot, *eos interficiam; je les égorgerai;* mais cela aurait passé trop vite; il leur ménage le plaisir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum; je tirerai mon épée.* Quelle image! elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea* est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, et qui mesure son bras. Je tremble pour les enfans d'Israël. Grand Dieu! que ferez-vous pour les sauver? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance et à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis? Dieu souffle, et la mer les a déjà enve-

loppés. *Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, et bien propre à former le goût : et c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir que le texte hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *possidere faciet eos manus mea; possessioni restituet eos manus mea.* Ce qu'on pourrait traduire : *ma main me les assujétira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtresse. Ma main me remettra en possession* de ces fugitifs. En effet, c'était là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens : l'his-
5. toire y est formelle. *On vint dire au roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étaient enfuis. En même temps le cœur de Pharaon et de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple; et ils dirent : A quoi avons-nous pensé, de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujétis ?* L'intention de Pharaon et de ses officiers n'était donc pas de tuer et d'exterminer les Israélites; ils auraient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeaient à les forcer, les armes

à la main, à rentrer dans l'esclavage, et à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *ma main me les assujétira de nouveau.* Le Dieu des Israélites s'était vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, et de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, et eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso.* Il avait fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux ; qu'il lui ferait bien voir qu'il était le maître et le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, et en tirant son peuple de l'esclavage : *Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, et eduxerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la faiblesse de son bras, et la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; et il se dit à lui-même, dans l'enivre-

Exod. 6.

Ibid. 9.

Exod. 7.

ment d'une joie insolente, et dans les transports d'une folle confiance : quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujétira de nouveau.*

Vous avez soufflé, et la mer les a
10. *abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb.*

Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Moïse pouvait-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abîmer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. Le *fiat lux*, *et facta est lux*, a-t-il rien de plus grand?

Et la mer les a abîmés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur .. ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moïse aurait donné l'essor à son imagination. Il nous aurait fait un long détail, et de grandes descriptions fades et inutiles. Il aurait épuisé tout le sujet, et avec

un pompeux verbiage, et une térile abondance, il aurait appauvri sa matière, et fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens : les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu, et le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus et operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, et achève le tableau.

Qui d'entre les Dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable, vous qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles? Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés. ℣. 11.

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandait cette vivacité de sentiment et de reconnaissance. Et quel moyen de ne pas se récrier, et de ne pas sortir comme hors

de soi-même à la vue d'une telle merveille? Interrogation, comparaison, répétition: toutes figures propres à l'admiration et à l'extase.

Magnificus in sanctitate, etc. Il est impossible ici d'approcher du style vif et concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, et dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version; ce qui d'ailleurs la rend froide et languissante, au lieu que l'hébreu est plein de feu et de vivacité.

13-17. *Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, le guide de ce peuple... et vous le conduirez par votre puissance, jusqu'au lieu, etc.*

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devait donner à son peuple, après l'avoir tiré de l'Egypte. Tout y est plein d'images vives et touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple

dont il veut bien devenir lui-même le guide et le conducteur, en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, et le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons : ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur et l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourraient s'opposer au passage des Israélites, et les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe et permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tuæ ;* expression énergique, et qui seule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits, du soin que Dieu avait pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés et de haies, de multiplier et d'étendre au loin ses branches fécondes. Deut. 3 11.

Le Seigneur règnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie ; et le ℣. 18. 4

Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfans d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

C'est ici la conclusion de tout le cantique, par laquelle Moïse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnaissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paraîtra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnais pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité que dans tout le reste. En effet, après avoir remué et enlevé les esprits par tant de grandes expressions et de si violentes figures, la justesse de l'art voulait qu'il terminât son cantique par une exposition simple et naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours et sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venait de faire en leur faveur.

La sortie du peuple juif de l'Égypte, est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien

Testament. Il le rappelle en mille occasions : il en parle, s'il était permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet, ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il était bien juste que la beauté du cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement : et cela ne pouvait pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui était l'auteur du prodige, l'était aussi du cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous était donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile et sous l'écorce de ce grand événement ? Car on ne peut disconvenir que la sortie de l'Égypte ne couvre et ne représente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, et de toute la Tradition, 1. Cor.
et les prières de l'Église, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien

acquiert par les eaux du baptême, et son affranchissement du joug du
5.2.4. prince du monde. L'Apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la Bête, tenant à la main les harpes
tantes de Dieu, et chantant le cantique de
Moïsi Moïse serviteur de Dieu, et le can-
ei. tique de l'Agneau, en disant: Seigneur Dieu, vos œuvres sont grandes, etc. Or comme, selon l'Écriture, les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première, et en aboliront entièrement la mémoire; ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce cantique effaceraient celles du sens historique.

De telles merveilles passent de beaucoup mes forces, et n'entrent point dans le dessien de cet ouvrage, où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'éloquence. Cette explication du cantique de Moïse peut y contribuer plus que toute autre chose. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un présent qui lui serait agréable. La modestie de l'auteur l'avait

tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne sera point fâché que la juste reconnaissance d'un disciple plein de respect pour la mémoire de son maître, le fasse paraître au jour. A la qualité de maître, il avait joint à mon égard celle de père, m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avait pris dans les classes un soin particulier de me former, me destinant dès-lors pour son successeur, et je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, et au Collége Royal. Je puis dire sans flatterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, et pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'oraison funèbre de M. le chancelier le Tellier, qu'il prononça en Sorbonne, et qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avait porté la délicatesse du goût; et les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il était encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit. Bonté, sim-

plicité, modestie *, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'était là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant ministre ** avait en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au collége de Beauvais, il sacrifia par bonté pour moi, et par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations et des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite et l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'était retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Écriture sainte, qui avait toujours fait ses délices, ayant continuellement dans l'esprit la pensée de la mort *** et de l'éternité, il se

* Il n'a jamais voulu consentir à être élu recteur dans l'Université.

** M. de Louvois.

*** Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avait faits sur ce sujet, intitulé. *Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture sainte et des saints Pères.*

consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume; et fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenait lieu lui-meme: il assistait très souvent à leurs leçons: il en avait presque toujours quelques uns à sa table: il en habillait plusieurs: il leur distribuait à tous dans des temps marqués diverses récompenses pour les animer: et sa plus douce consolation était de penser qu'après sa mort ces enfans feraient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avait demandée par son testament à ceux dont il avait pris soin: *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres; ce qui lui restait de bien ayant à peine suffi pour une dernière fondation qu'il avait faite des Sœurs de la Charité pour instruire les filles, et pour prendre soin des malades.

Je prie le lecteur de me pardon-

ner cette digression, que ma tendre reconnaissance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations, doit rendre excusable.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

DE *la Rhétorique.* Pag. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des préceptes de Rhétorique. 5

CHAPITRE SECOND.

De la Composition. 13

ART. I. *Des matières de composition.* 14

ART. II. *Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit; où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens et modernes.* 27

CHAPITRE TROISIEME.

De la lecture et de l'explication des auteurs. 75

ART. I. *Des trois différens genres ou caractères d'éloquence.* 80

§. I. *Du genre simple.* 84

§ II. *Du genre sublime.* 101

§ III. *Du genre tempéré.* 116

§ IV. *Réflexions générales sur les genres d'éloquence.* 129

ART. II. *De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les auteurs.* 143
§ I. *Du raisonnement et des preuves.* 144
Explication d'une harangue de Tite-Live. 157
§ II. *Des pensées.* 165
Combat des Horaces et des Curiaces. 167
Différentes réflexions sur les pensées. 178
Des pensées brillantes, où l'on examine quelques endroits de Sénéque. 196
§ III. *Du choix des mots.* 218
§ IV. *De l'arrangement des mots.* 233
§ V. *Des figures.* 252
§ VI. *Des précautions oratoires.* 306
§ VII. *Des passions.* 319

LIVRE QUATRIÈME.

Des trois genres d'éloquence. 34

CHAPITRE PREMIER.

De l'éloquence du barreau. Ibid
ART. I. *Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au barreau.* 341
§ I. *Démosthène et Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits.* 345

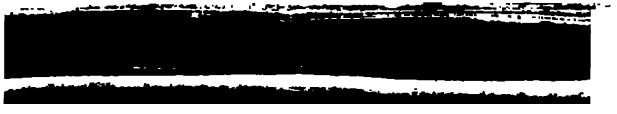
§ II. *Extraits de Démosthène et d'Eschine.* Pag. 350
§ III. *Jugemens des anciens sur Démosthène.* 386
§ IV. *De l'éloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthène.* 398
§ V. *De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athènes et à Rome.* 412
§ VI. *Courtes réflexions sur la manière de faire les rapports.* 423
ART. II. *Par quels moyens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.* 429
ART. III. *Des mœurs de l'avocat.* 465

CHAPITRE SECOND.

De l'éloquence de la chaire. 478
ART. I. *De la manière dont un prédicateur doit parler.* Ibid.
Ier. *devoir du prédicateur: Instruire, et pour cela parler avec clarté.* 479
Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes. 484
IIe. *devoir du prédicateur: Plaire, et pour cela parler d'une manière ornée et polie.* 492
1er. *défaut à éviter: Trop rechercher les ornemens du discours.* 500
2e. *défaut: Trop négliger les ornemens du discours.* 504

IIIe. *devoir du prédicateur : Toucher et émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.* 518
Extraits de S. Augustin. 520
Extrait de S. Cyprien. 526
Extraits de S. Jean Chrysostome. 529
ART. II. *Du fond de science nécessaire à l'orateur chrétien.* 548
§ I. *De l'étude de l'Écriture sainte.* 551
§ II. *De l'étude des Pères.* 559
CHAPITRE TROISIÈME.
De l'éloquence de l'Écriture sainte. 564
§ I. *Simplicité des Écritures mystérieuses.* 571
§ II. *Simplicité et grandeur.* 574
§ III. *La beauté de l'Écriture ne vient pas des mots, mais des choses.* 583
§ IV. *Descriptions.* 587
§ V. *Figures.* 597
§ VI. *Endroits sublimes.* 604
§ VII. *Endroits tendres et touchans.* 612
§ VIII. *Caractères.* 620
§ IX. *Cantique de Moïse après le passage de la mer rouge, expliqué selon les règles de la Rhétorique.* 628

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to b
taken from the Building